

**MORTELLES
PRIMAIRES**

ISBN : 978-2-918721-56-7

Avant-propos

Cela se passe au mois de juin, dans la station pyrénéenne de St-Lary.

Pierrot Domengès, Diego Arrabal, Sylvie Etchegaray, Claude Martin et moi-même venons de passer la matinée à présenter les nouveautés d'Arcane 17 autour du stand de la maison d'édition, bientôt rejoints par l'écrivain Philippe Nonie.

Inévitablement, il arrive un instant où nous nous mettons à évoquer 2017 et la gauche. Enfin ce qu'il en reste. État des lieux et chronique de nos restes d'illusions perdues, tout y passe.

Quelques mots et verres plus tard, l'idée vient tout naturellement.

Puisqu'ILS et ELLES sont en train de saccager en toute impunité une partie même des acquis et des repères qui ont structuré nos parcours de femmes et hommes, pourquoi ne pas leur renvoyer symboliquement la violence qu'ils nous infligent ?

Tout s'enchaîne très vite alors.

Ce sera un polar, « rouge sang », qui se déroulera selon le principe de Westlake dans *Le Couperet* (un cadre au chômage qui se met à éliminer tous ceux qui sont des concurrents potentiels).

Chaque chapitre et chaque auteur s'attaquera à une cible et bien sûr, à la fin, le grand nettoyage aura eu lieu.

Au total, 22 nouvelles et encore plus de cibles, où tous les moyens et toutes les armes sont de vigueur !

Et pour le titre ?

- « (*À Noël*) *j'épargnerai ma mère* » propose un auteur.

L'été passe donnant forme à notre projet. Cependant il nous faut prendre en compte une actualité bien plus noire et douloureuse que notre polar. Elle renforce notre choix de récits ouvertement transgressifs, où dominent l'humour et la dérision.

Mais, sois bien conscient, lecteur, que tous nos crimes ne sont rien d'autres qu'une longue lettre d'amour contrariée à cette terre mère, sinistre gauche, que nous ne nous décidons pas à abandonner.

Ah, j'oubliais. Noël Mamère, ayant décidé de se tenir loin de l'échéance de 2017 (heureux homme !), nous avons décidé de le laisser tranquille et de choisir un autre titre : *Mortelles primaires*.

Marie-Pierre Vieu
Directrice d'Arcane 17

- 1 -

FRENCH TOUCH

Eva Almassy



Tout le monde a quelque chose à se reprocher. D'un autre côté, tout le monde a beaucoup de choses à reprocher à beaucoup de monde. C'est arithmétique. « Je » est un autre, soit. Mais, même borderline, schizophrène, ou hystérique, jusqu'à preuve du contraire, « je » est *un seul* autre. Tandis que les autres – les autres autres ! – sont légion. D'ailleurs, je leur reproche d'être trop nombreux. Pour une place en crèche, combien de bébés ? Pour une inscription en fac, combien de bacheliers ? Pour un lit d'hôpital, combien de malades ? Pour chaque offre d'emploi, combien de chômeurs ? Pour chaque centimètre carré de sable chaud à la plage, combien de paires de fesses ? Et pour le seul fauteuil de Président de la République ? Voir la question précédente.

En France, on n'a ni pétrole ni plus guère d'idées, mais on a des candidats. Il faut en éliminer. J'aime la netteté. Je nettoie. Sur Mars, sur la Lune, je ne sais pas. Sur Terre, ça marche. Quand c'est fait, c'est fait. Rien ne saurait être plus clair : une seule mort par tête d'habitant. Un seul corps par cercueil. Deux-trois petits kilos de cendres par urne. Voilà à quoi je m'emploie. Ma vocation est née avec une

phrase lue dans un livre ouvert sur les jolis genoux d'une fille, entre deux stations de métro. Quiconque veut avoir un destin doit se faire assassiner. Il me semble qu'il s'agissait de la reine Élisabeth. Pas la fille, la victime. Élisabeth d'Autriche. Y a-t-il au monde un être plus éloigné de celui dont je dois m'occuper ?

Arnaud Montebourg et Sissi. Pour ma part, je leur trouve pas mal de points communs. La taille, les cheveux, le sourire... Mais enfin, il ne prétend peut-être pas à un grand destin, celui-là ? Plus vite je lui donne le coup de pouce dont il a besoin, et plus vite il l'accomplira.

Voyons mon contrat. Je soussigné, Ambi Dexter, demeurant dans ce beau pays la France, par 1) droit du sang ; 2) droit du sol ; 3) naturalisation ; 4) immigration légale ; 5) immigration illégale ; 6) en travailleur détaché – rayez les mentions inutiles –, accepte de prendre ma part de responsabilité dans la réduction des effectifs en vue de la primaire socialiste ou de toute autre forme de candidature dissidente bla-bla-bla. Je signe les yeux fermés et des deux mains. *Nomen est omen*, le nom est présage. Comme Dexter, je suis un gentil tueur en série. Gaucher pas contrarié, je suis devenu ambidextre à la force du poignet. Vous n'y verrez que du feu (suivez mon regard), mais je préfère quand même ma main gauche.

Pour en revenir au commencement, j'aimerais bien avoir quelque chose à reprocher à cette nouvelle Sissi. Du lourd. Des fautes majeures. Une haute trahison. Si possible, une vexation personnelle, la moutarde au nez, un désir impérieux de vengeance. J'admets que ce n'est pas très professionnel, mais rien de tel pour se motiver. Paf, crac, boum ! Dans ta gueule ! Prends ça ! À cause de ta balourdise, on a fermé notre usine. À cause de ta lâcheté, on m'a licencié. À cause de tes compromissions, j'ai perdu ma seule source

de revenus, la banque a bazarde ma maison hypothéquée pour trois kopecks, ma femme m'a quitté, elle est partie avec mes gosses, j'ai sombré dans l'alcool, je dors sous les ponts. Dans ta jolie gueule, prends ça ! Gauche, droite, je te mets K.-O. Pour qui sonne le glas ? Mais pour toi, mon brave. En plus, agir par impulsivité, c'est rapide, pas le temps de figoler. On se réjouit de son succès fulgurant et on passe au suivant.

Le hic, à part un dandysme assez naïf et une ambition XXXL pour des costumes pas forcément taillés pour lui, je n'ai aucun reproche valable à faire au bel Arnaud. J'avoue que je sympathise. C'est lui Zorro, c'est lui Monte [bourg] – Cristo qui vengerait les traîtres en Mercedes, et qui vous démondialiserait jusqu'au maillot – et dernier bouton de guêtre – des Bleus à l'Euro. J'ai beau lui chercher noise, il s'avère que ce ne sont jamais que des noisettes. Dans ces conditions, je puiserai un élan dans mon propre perfectionnisme. Il faut que je sois à la hauteur – le bougre mesure 1 m 90 – de ma tâche. Première règle que je me fixe, rapport à mon amour du travail bien fait : si une mort, une seule, doit pouvoir prétendre au label made in France, ce sera cette mort-là. Je jure de ne me servir d'aucune machine, ou d'outil, brevet, savoir-faire, matière première qui viennent d'ailleurs que de l'Hexagone + Corse + DOM-TOM. Nul besoin de seconde règle. Montebourg sera mon chef-d'œuvre. Je ferai preuve de patriotisme économique en commettant un meurtre 100 % franco-français. Si seulement Lucrèce s'était trompé en affirmant que quand la mort est là, nous ne sommes plus là, et vice versa ! L'ex-ministre du redressement productif pourrait se redresser dans sa tombe pour contempler le beau boulot et me taper sur l'épaule : « Bravo, mon gars. Comment vous vous appelez déjà ? » Ambi Dexter, futur meilleur

ouvrier de France. À défaut, je puis au moins garantir que jamais aucun miroir n'aura renvoyé une image d'Arnaud Montebourg plus fidèle ni plus souriante que le petit miroir de poche que le médecin légiste approchera de sa bouche vermeille pour constater si, oui ou non, il y apparaît encore de la buée. Aucun signe de vie ? J'aurai réussi. Une haleine brûlante, un cœur qui bat encore pour la politique ? J'aurai échoué.

« Dans la mort véritable, croit nous consoler Lucrèce, il n'y aura pas d'autre lui-même qui demeuré vivant puisse déplorer sa propre perte, et resté debout, gémir de se voir gisant à terre (1) en proie aux bêtes ou (2) aux flammes (3) broyé par les mâchoires et la morsure des fauves (4) sur un bûcher, pour rôtir dans les flammes (5) mis dans du miel qui vous étouffe (6) raidi par le froid sur la pierre glacée du tombeau où l'on vous a couché ou enfin (7) écrasé et broyé sous le poids de la terre qui vous recouvre.¹ »

« Je numérote tout, une manie qui me vient en lisant non les sages de l'Antiquité, mais les politiques du jour. Par exemple, les « 25 propositions du projet France » sorties du chapeau que j'ai dans mon viseur. N'empêche, mon champ d'action se rétrécit à vue d'œil, car je biffe au fur et à mesure tous les moyens classiques cités par Lucrèce. Sur-tout pas de contrefaçon latine (éventuellement maffieuse), je ne me le pardonnerais pas. Même le bûcher, ce n'est pas assez français, ça ? Malgré Jeanne d'Arc ? Malgré Jeanne d'Arc.

Le temps presse et je dois tout reprendre à zéro. Le temps menace. Le temps est à la pluie, et je ne puis pas me servir d'un parapluie, car ce serait forcément un parapluie bulgare. Je potasse, mon cerveau entre en surchauffe. Je dois éliminer le gaillard à la française. Éliminer, élimi-

1. *Lucrèce*, De la nature, Livre III.

ner, éliminer. Buvez, éliminez. Hop, je descends un litron de gros rouge. Descendre, descendre, le descendre, mais comment ? Le faire tomber. Une peau de banane ? De Guadeloupe et Martinique, baguée bleu-blanc-rouge. Trop bateau. Dans les villes françaises, nos pompes – déstockage d’une des dernières usines de Romans ? – ont des antennes incorporées pour éviter les merdes de chien. Jamais il ne trébucherait sur ma banane pour me faire plaisir. Plaisir, du plaisir. Finir, en finir. Je me tape sur le front : me travestir en geisha. Suis-je bête ! Et pourquoi pas foncer sur lui le premier jour de la Fête de la rose à Frangy-en-Bresse et le massacrer avec un katana, sabre de samouraï forgé par maître Kikoshiro Hiromitsu. Et ainsi favoriser à mon insu un produit de l’artisanat traditionnel japonais au détriment du véritable french knife, l’Opinel et sa virole tournante, ou le Laguiole, son manche en corne de vache d’Aubrac et sa mouche de l’Aveyron. Oui, mais le Laguiole se dérive de la navaja espagnole, ça évoquerait trop Valls et le moment où Montebourg a provoqué son propre limogeage du gouvernement avec son frère jumeau Hamon. Fatalement, la vache d’Aubrac lui rappellerait Martine Aubry ! Je ne me permettrais pas. Réfléchissons. Aubry, Aubry, Audrey, Aurélie... j’y suis ! Un meurtre politique déguisé en crime passionnel. La passion, quoi de plus français ! Non, ça ne va pas. Car, aussi, quoi de plus italien, quoi de plus coréen, quoi de plus esquimau, quoi de plus argentin, quoi de plus albanais, quoi de plus cap-verdien, croate, kirghiz, quoi de plus pakistanais ou ghanéen que la passion ? Werther, c’est pour des prunes ? Quoi de plus allemand, de plus *States*, de plus sud-africain ? O.G. Simpson, Oscar Pistorius, Ambi Dexter, cherchez l’intrus. Entre *Basic instinct* et *Empire des sens*, la bonne soupe à l’arsenic de Marie Besnard.

Encore deux verres d’une boisson 100% hexagonale, et

je reprends mon itinéraire de GR cérébrale du mieux que je peux. Ambidextre aussi du cerveau, hémisphère gauche, hémisphère droite, Dr Dexter et Mr Mind. J'hallucine un paysage bucolique, un ciel bleu par-dessus de verts pâturages. Des brebis pomponnées de rose. Aubry, Audrey, Aurélie. Il manque une Aude, une Aurore, agnelles pure laine vierge. Oh oh oh ! enfin une idée neuve. Empoisonner Arnaud avec de l'andouillette AAAAA. Grâce aux 5 A – Association amicale des amateurs de l'andouillette authentique –, la France mériterait un triple A d'honneur à vie si les agences de notation avaient du goût. Moi, assassin de présidentiable, je mettrais mon grain de sel : ciguë, muscarine, aconit, belladone, digitaline, les poisons les plus utilisés de l'Histoire de France. Les ressources ne sont pas taries, loin de là. Est-ce que je me vois aller cueillir à pleines brassées des digitales pourpres en forêt ? Déterrer un aconit napel ? Deux grammes de racine nous ôteraient 90 kilos de souci. Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas. Un plat épicé d'amanite phalloïde fera l'affaire. Ou bien j'inviterai mon hôte de marque à la chasse et pan ! pan ! Un accident. Arnaud I et Childéric II, l'un toujours franc et l'autre le roi des Francs, même triste sort, assassinés en forêt. Dagobert II, pareil. C'est très français, l'assassinat dans une forêt, sauf que ce ne sera pas par moi. Il faudrait fomenter tout un complot, je n'ai plus trop le temps. À propos de chasse, pardon pour la finesse, Henri III s'est fait poignarder à Saint-Cloud sur sa chaise percée. Depuis lors, ça n'a cessé de déborder par là-bas, jusqu'à ce que Le Pen vende le siège du FN, son gros tas de Paquebot caca d'oie. Parenthèse fermée. Commodités, commodités, je réfléchis, Commode étranglé dans son bain par un esclave. Pourquoi tous les chemins me mènent-ils à Rome, alors que je veux me diriger vers la Saône-et-Loire ?

De l'eau, de l'eau, salle de bains, salle de bains, Marat, Charlotte Corday. Couteau de cuisine à manche d'ébène et virole d'argent acheté le matin même sous les arcades du Palais-Royal. On ne déniche plus ce genre de marchandise dans les boutiques pour touristes. Casquettes, t-shirts à l'effigie de la tour Eiffel confectionnés « au mieux » en Roumanie ou au Maroc. Hammam, bains-douches, de fil en aiguille, monter une machination politique à la DSK. Non, non, non, pas mon style. Une pichenette de radioisotopes pour changer ? Mais c'est la méthode du Kremlin, avec du polonium en plus. Arguments pour : Marie Curie, Paris... Arguments contre : trop coûteux, trop dangereux. Je ne saurais même pas m'en procurer, encore moins m'en servir proprement, sûreté nucléaire oblige.

Les armes à feu, ça m'a toujours plu. Parents Dexter avaient posé en évidence le catalogue de la Manufacture de Saint-Étienne sous le verre de la table basse, devant la télé. Plutôt que de fixer Casimir les yeux hypnotisés en croquant des petits LU, je partais à quatre pattes sur le tapis pour explorer un autre monde de merveilles. Les revolvers de Casimir (pas le même) Lefauchaux ! Un revolver assez petit pour être dissimulé dans un sac à main de femme, par Jean-Baptiste Devisme. Fusils à canon double non-basculant, excellents pour stopper en plein vol un oiseau traversard. Ce nom colle plutôt bien à mon client, oiseau lancé « en traversard » dans un vent violent pour entrer dans le capital de NewWind, les éoliennes à usage domestique, « l'arbre à vent » cher à son cœur.

J'ai besoin de prendre l'air. Peu de vent ce soir, chaleur résiduelle, ciel simplement voilé. Dans une vitrine au bout de la rue, les téléviseurs de diverses marques dont aucune n'est française diffusent la finale de l'Euro. Mille papillons de nuit jettent un sort à Ronaldo en lui tournoyant autour.

Sorcellerie transmise jusqu'en Haïti par câble et satellite, assez efficace pour infliger une civière au joueur vedette, pas assez pour faire perdre le Portugal. Darty voisine avec Habitat. À croire que la même magie noire me l'offre sur un plateau, le vice-président du groupe s'avance vers moi, me jette un regard, presse le pas et me laisse comme deux ronds de flan. Ai-je rêvé ? Flan flan, flonflon, Flamby. Montebourg dément avoir coiffé Hollande de ce surnom, et Montebourg est honnête. Et Montebourg est généreux. Et Montebourg est irresponsable, dixit ses amis d'autrefois. À la gauche de la gauche, les camarades assoiffés de sang vont-ils rouvrir la tristement fameuse Auberge rouge ? On n'y a jamais dégusté de caviar sauf les mauvaises langues ou les bons Lang, mais ceci est une autre histoire.

Je l'ai raté, raté, ce soir eût été l'idéal, il me reste à faire la tournée des grands-ducs en croisant les supporters déçus, et ils le sont moins que moi, vous pouvez me croire. Lang, Lang, Blois... J'y suis, le duc de Guise, massacré à coups d'épées et de dagues, par les 45 de la garde royale. Il ne manquait plus que 4,3 pour faire 49,3 ! Je vois de mes deux yeux Montebourg, tout en sachant qu'il n'est plus présent matériellement à ce moment-là. Je l'ai tellement intériorisé, je le connais par cœur. Il adore ironiser. « Ambi Dexter, tu as trop bu, tu dis n'importe quoi, tu te vantes. Même pas peur. » Oups. Merci de me faire penser à Jean sans Peur, duc de Bourgogne, achevé à coups de hache. « Ambi, ton made in France est une machine à voyager dans le temps à sens unique, vers le passé. Moi, j'aime l'innovation. » D'accord, chef ! Et tu réinstalles le service national obligatoire. « Oui, mais aussi pour les filles. »

Stop ! Épidémie de pucelles, les voix, le dialogue de sourds, tout ça, je me prescris une douche écossaise suivie d'un énorme bol de café de Colombie pour redevenir opé-

rationnel. Ou dormir comme une souche jusqu'au matin. Demain est un autre jour. Attention, Le Foll, Ayrault, Cambadélis, Emmanuelli veulent me griller la politesse et noyer mon pauvre Montebourg dans un verre d'eau. La marinière se fait en tissu rayé pour permettre à un matelot tombé dans une mer démontée de ne pas être confondu avec l'eau grise des vagues. On peut lui lancer une bouée de sauvetage, le remonter à bord. Il peut même arriver à bon port, avec un peu de chance. Ou sinon, la bave de crapaud est réputée active. Mais l'arme la plus sûre : laisser la vie politique accomplir son œuvre.

- 2 -

**STORM CLOUDS
NUÉES D'ORAGE**

Diego Arrabal



Le bulldozer avance agressivement vers moi. Il bouscule les plots et chevaux de frise qui sont censés protéger ma position. Le fracas de chaque pièce qui bascule est assourdissant. Je sais que je ne peux fuir, mais par ailleurs, mes muscles refusent de me répondre. L'engin approche inexorablement. Son mufle n'est plus qu'à quelques mètres de moi, je distingue chaque éraflure de la lame torve, chaque attaque de rouille dessine une forme irrégulière d'un rouge sombre sur le gris uniforme de la courbe d'acier. Les chenilles écrasent les pierres en éclats brefs. Derrière la machine de mort, les hommes sont tapis ; j'entends leurs cris aigus, brefs, qui transpercent le brouhaha ambiant. Mon cœur chavire, je me sens aspiré vers le néant.

J'ouvre enfin les yeux et émerge lentement de ce rêve. Il fait jour, le soleil traverse les lames de la persienne. Dans la pièce à côté, la fenêtre ouverte laisse entrer jusqu'à moi le vacarme assourdissant des camions-poubelles qui récoltent les déchets le long de la chaussée parisienne. Tandis que, en arrière-fond, s'élève le feulement des jets d'arrosage mâtiné du ronronnement aigu des pompes et du frottement grave des balais circulaires qui récurent les caniveaux. Une

nouvelle journée d'été commence dans la fraîcheur. Alors qu'hier la canicule avait écrasé la capitale, cette nuit a vu un souffle léger soulager le sommeil de chacun. Contrairement aux autres jours, je décide de traîner encore un peu au lit. L'importance de ce que je dois accomplir mérite bien cette entorse à ma routine quotidienne.

Quelques étages au-dessous de moi, des silhouettes pressées se croisent sur les trottoirs humides. Des échoppes ouvrent leurs portes ; des commerçants encore ensommeillés déploient leurs étals. Paris émerge de la léthargie nocturne, insouciant. Une grande ville active, mais calme, ignorante du nouveau cataclysme qui va la chambouler. Bien sûr, il y a eu les attentats de janvier et de novembre l'année dernière, mais les blessures se referment lentement, la vie reprend le dessus. Seuls les trios de militaires armés qui hantent les lieux sensibles rappellent ces terribles journées. Il paraît que tout va bien, que tout est sous contrôle. Pourtant, derrière le calme de la ville bouillonne une irritation contenue. C'est ainsi que, depuis quatre mois déjà, la tension oscille au rythme des manifestations contre la loi El Khomri. Comme un cœur énorme, elle bat au rythme de la puissance du refus populaire qui envahit les avenues de toutes les grandes villes, puis se brise sur la morgue méprisante d'un pouvoir autiste ou, plus vraisemblablement, cyniquement provocateur. Même l'étonnante ascension de l'équipe de France, si elle provoque de la joie, ne parvient pas à effacer le sentiment de malaise profond qui traverse la Ville Lumière comme le reste du pays. Il n'est pas jusqu'aux flics, qui expriment par des regards durs ou des attitudes corporelles rigides l'incompréhension vis-à-vis d'ordres trop tardifs qui ne peuvent que faire dégénérer des situations contrôlées d'habitude sans trop de casse. Une exaspération bien réelle vrille tout le monde.

Je suis tiré de ma rêverie par la sonnerie d'un de mes téléphones cellulaires. Aïe ! mauvaise nouvelle. Le beau plan que j'avais élaboré, et qui devait transformer la face de la France, vient de tomber à l'eau. Il a suffi de quelques mots laconiques et anodins pour ruiner tous mes espoirs. Toute la mécanique patiemment élaborée, puis précautionneusement mise en place ces derniers jours, vient d'être annihilée en moins de quatre secondes. La loge d'opéra où je suis abonné depuis deux mois – sous un nom d'emprunt – est bloquée par décision de la préfecture de police. Adieu, mon affût privilégié. Sitôt raccroché, je tourne en rond comme un fauve en cage, tandis que mon petit-déjeuner patiente tristement. Je n'ai plus faim. J'oscille entre frustration et abattement. Des jours de réflexion, des semaines d'organisation, une préparation méticuleuse où, par petites étapes, j'ai réussi à introduire sur place les éléments isolés de mon arme, sont réduits à néant par une décision administrative de dernière minute. Pourtant, en y repensant, j'aurais dû prévoir cette hypothèse. Me doter d'un plan B. Or, non ! Comme un imbécile, je me suis reposé sur mon seul projet. Ma fureur me ferait taper rageusement contre tous ces meubles qui restent indifférents à ma détresse. Pourtant, une partie de mon esprit demeure calmement lucide. Elle me souffle que je ne suis qu'un amateur qui s'est fourvoyé dans une œuvre trop imposante pour lui. Ironiquement, cet autre moi-même me fait remarquer qu'on ne s'improvise pas justicier masqué. Pourtant, la petite voix nasillarde habituelle me rappelle que jusqu'à présent, la chance m'a souri. *Aux innocents les mains pleines !* ajoute-t-elle avec un petit rire facétieux. Mais oui ! Si la chance a été de mon côté jusqu'à aujourd'hui, pourquoi cesserait-elle soudain ? Cet obstacle n'est qu'une épreuve pour tester ma force de caractère. Ragailardi, je quitte mon appartement. J'ai à faire, et urgemment.

Le vigile m'indique d'un geste vif qu'il veut voir le contenu de mon sac à dos. Je m'exécute docilement. Dans mes oreilles résonne, pour la centième fois peut-être depuis deux semaines, la musique d'Arthur Benjamin. Enregistrée dans mon baladeur j'en suis toutes les nuances avec attention. Je me pénètre des notes de la cantate, du rythme, de la succession des instruments, de la houle que suscitent les choristes. Des images s'accrochent aux sons qui roulent comme le tonnerre ou scintillent comme l'éclair. Des gens pressés me doublent sans ménagement sur l'escalator tandis que, bercé par la beauté de la musique, je me concentre sur mon nouveau plan. Il a surgi comme une illumination. Hélas, il ne me reste que quelques heures pour réaliser mon geste grandiose qui contribuera à changer la France.

Devant moi, sur un portant en croix, des dizaines de joggings s'offrent à mon choix. J'opte pour un modèle très sobre. Noir, pas de passementerie, pas de logo voyant. Il s'accordera très bien avec la chemise noire que je mets parfois, et les chaussures montantes de couleur noire aussi que j'utilise pour marcher dans la neige. Avant de quitter ce temple de la consommation, je fais l'acquisition d'une thermos, car, contrairement à mon plan précédent, l'attente sera longue à mon poste d'action.

Malgré l'heure encore matinale, les trottoirs se remplissent d'une foule anonyme aux trajectoires aléatoires. L'œil rivé aux écrans de ces appareils qui servent très accessoirement de téléphone, les corps interchangeables s'évitent à la dernière seconde en une chorégraphie étrange, comme manipulés à distance par quelque marionnettiste virtuose. Je traverse la Place de l'Hôtel de Ville parmi de petits groupes de badauds se chauffant au soleil, désormais brûlant, comme des coulevres, tout en admirant les façades néo-Renaissance de l'imposant édifice qui ferme le

flanc Est. Un bref moment de panique me saisit en voyant une patrouille armée se diriger vers moi d'un pas assuré. Mais leur regard glisse sur mon humble carcasse et se porte au loin, leurs visages sont neutres, leur pose lourde, comme pour souligner la mâle assurance de ces types surarmés. Pourtant, il est probable que si je détalais en hurlant en direction de l'entrée du bâtiment public, ils commenceraient par appeler leur hiérarchie au talkie-walkie pour savoir s'ils devraient appliquer l'article 127 bis ou le 688 ter du règlement d'engagement des forces de l'ordre. En fait, largement le temps pour un gars déterminé de faire pas mal de dégâts. Bien entendu, il n'est pas question que je me permette cette fantaisie, ma mission est beaucoup trop importante pour m'amuser à pareille facétie.

Rentrer à l'Opéra s'est avéré beaucoup plus facile que je ne le pensais. À peine si le gardien dans sa loge vitrée m'a jeté un regard. Il faut dire que je me suis fondu dans un groupe d'employés qui revenait de sa pause méridienne. Faisant les cent pas un peu plus loin sur le boulevard Haussmann, j'ai aperçu des gens converger vers l'entrée administrative, place Diaghilev. J'ai traversé et leur ai emboîté le pas sans hésitation. Ensuite, j'ai erré un peu au hasard, mais personne n'a eu l'air de s'étonner de ma présence. Il faut dire que le personnel est très nombreux. Comme je m'y attendais, les vestiaires sont au sous-sol, juste à côté du vaste espace sous la scène encombrée de praticables, d'éléments de décor et de mécanismes dont j'ignore l'utilité. Plusieurs armoires sont vides, alors j'en choisis une pour y déposer mes affaires, j'ai endossé la salopette qui traînait dans ma cave, puis me suis mis en quête de l'endroit idéal pour ma mission. En fait, il suffit d'avoir l'air d'être occupé ou d'aller vers un but précis pour que personne ne s'étonne de cette présence étrangère. Ouvrier, je

suis devenu invisible dans la communauté d'ouvriers affairés qui vont et viennent. J'ai récupéré mon arme et l'ai dissimulée près de mon futur poste de guet.

Le concert va commencer d'ici une heure. Je retourne dans le vestiaire me changer. J'abandonne ma tenue d'ouvrier et me coule dans celle du machiniste plateau en enfilant le jogging noir. En remontant, je croise les premiers musiciens qui posent leurs housses et commencent à chauffer tranquillement leurs instruments. Plus loin, quelques choristes répètent des passages de la cantate qui clôturera le concert de ce soir. Une dizaine de machinistes est occupée à vérifier le positionnement des chaises et des pupitres, ils ajustent et calent de-ci de-là. Quelques techniciens effectuent les derniers réglages des projecteurs, se déplaçant tels des singes le long des passerelles qui jouxtent les cintres, tandis que vingt mètres plus bas, les éclairagistes les dirigent à grands cris depuis le plateau. Pour l'heure, les rideaux sont ramassés derrière le manteau d'arlequin, tandis que le grand rideau de fer remonté révèle la salle où le grand lustre brille de tout son éclat. J'aperçois une demi-douzaine de types en costard sombre. Ils vérifient minutieusement les sièges du parterre, ainsi que les galeries et les balcons. Ils n'ont nul besoin de clamer leur qualité pour que quiconque devine qu'il s'agit-là de policiers du service de la protection. Dame, il y aura du beau monde dans quelques dizaines de minutes.

J'estime plus prudent de rejoindre mon poste en empruntant les escaliers et coursives des coulisses que de risquer de me retrouver nez à nez avec un de ces cerbères. Il est temps d'ailleurs pour moi de bouger, car certains d'entre eux ne vont pas tarder à investir la scène, et je ne tiens pas à ce qu'ils repèrent un mouvement qui risque de leur paraître suspect. Lorsque le concert démarrera, tout le monde sera à

son poste : musiciens et choristes sur la scène, machinistes et techniciens immobiles dans les coulisses, prêts à procéder aux changements éventuels d'éléments de décor entre deux morceaux. La porte de séparation entre les coulisses et la salle de spectacle s'ouvre sans la moindre difficulté. Je grimpe la dernière volée de marches qui mène au poulailler. Pour l'occasion, cette galerie, aux sièges inconfortables destinés au public le moins fortuné, est fermée et occultée par des rideaux noirs.

Aïe ! Un intrus. En fait, il s'agit d'un policier en treillis noir, casquette vissée sur le crâne. Il s'étonne de ma présence, alors je lui explique que je suis chargé de faire fonctionner la poursuite, et fais mine de me diriger vers le centre de la large coursive, dont les chaises pliantes sont rangées le long du mur. J'appréhende qu'il demande confirmation par radio, mais il s'écarte pour me libérer le passage. Je m'affaire pendant quelques minutes sur le gros projecteur, le déverrouillant et vérifiant qu'il se manœuvre sans à-coups. L'espoir que le policier quitte les lieux s'effondre lorsqu'il vient se poster à mes côtés pour observer la salle qui commence doucement à se remplir. Devant nous, le rideau coupe-feu descend avec un petit chuintement, occultant bientôt tout le cadre de scène. J'entends des crachotements dans son oreillette, mais lui ne répond pas.

La salle est désormais pleine, la lumière va bientôt s'éteindre, forçant les éternels retardataires à tâtonner pour trouver leur place. Ensuite, le rideau va se lever et le concert commencer. Et mon compagnon ne me quitte pas. En désespoir de cause, je lui propose un café, bien que je craigne qu'étant en service il ne décline mon offre. Mais, à mon grand soulagement, il accepte. Je sors la thermos et trifouille dans mon sac à dos pour chercher du sucre. En fait, je cherche aussi la plaquette de flunitrazépam – un

somnifère surnommé la drogue du viol – que j’y ai glissée en sortant de chez moi. Décidément, l’inventivité de mon double est géniale lorsqu’on improvise. Deux comprimés finissent au fond du gobelet que je lui tends. Nous buvons lentement, appréciant l’amertume goûteuse et la douce chaleur qui parcourt notre œsophage. Les lumières baissent progressivement, tandis qu’un remue-ménage se déroule dans la loge d’honneur, côté jardin. Ma cible vient d’arriver. Le policier près de moi se tend, il scrute la salle.

La musique envahit l’espace. Tout est plongé dans l’obscurité, sauf la scène. Les musiciens s’agitent sur leurs sièges au rythme des notes. Le chef bat la mesure avec des gestes hypnotiques. Du coin de l’œil, je constate que mon voisin lutte contre la somnolence. Malgré l’engourdissement, son cerveau travaille, je vois sa main s’approcher de l’étui de son arme pour dégager celle-ci. Mais je n’ai pas lésiné sur la dose, et ses gestes deviennent approximatifs. Je le soutiens et le fais glisser au sol. Je dégaine son Glock et retire le chargeur. Je reste près du policier, rien ne presse. Il y a encore trois morceaux musicaux avant que je n’entre en scène. J’en profite pour sortir des cartouches une à une du chargeur, et à composer avec elles sur le sol le nombre 49.3.

Je suis en poste, côté cour. Ma cible est là, presque en face de moi. En contrebas, certes, mais bien dégagée. Je profite d’une fente entre deux rideaux pour sortir ma carabine. Par précaution, j’ai enfoncé une cagoule sur ma tête et mis des gants en latex sombre. J’ai enveloppé les deux blocs d’éclairage de secours dans des sacs poubelle ; si par inadvertance les rideaux s’écartent, il n’y aura aucune lueur fugace qui pourra alerter les policiers qui entourent mon contrat. Je vois la tête oblongue de ma cible balancer doucement, en mesure avec la cantate. Dans le viseur je

reconnais ses yeux brillants, ses traits durs. Depuis que je l'ai accroché, son regard est fixé sur un des membres de l'orchestre. Sa femme, certainement. Son regard s'adoucit-il lorsqu'il est dans l'intimité avec elle ? Parle-t-il d'un ton posé et calme ? Je sens l'adrénaline couler à flots dans mes veines, mes perceptions sont d'une clarté absolue. Mon corps vibre douloureusement de toute cette énergie contenue. Nous voici enfin presque au final de *Storm Clouds*, les chœurs s'activent et ce sera bientôt aux timbales de résonner. Voici le bruit sourd des marteaux sur les peaux. Je compte les mesures : une, deux, trois... Dans ma tête se superposent les images de *L'Homme qui en savait trop*. La longue suite de martèlements va s'achever, j'imagine le cymbaliste se lever tranquillement. Comme moi, il compte les mesures. Il ajuste les lanières des deux larges disques à ses paumes, il les pose l'un sur l'autre. Je replonge mon regard dans le viseur. Là-bas, de l'autre côté de la salle, le laser de la lunette du viseur pose un minuscule point brillant sur le front de ma cible. Les deux croix du réticule sont superposées, et le point est idéalement centré dans leur échancrure. Je respire exactement en cadence : inspiration, expiration... Dans la tête du cymbaliste comme dans la mienne s'égrènent les notes en un inexorable compte à rebours. Sans avoir besoin de le voir, je sais que ses mains viennent d'écartier les deux lourds disques de laiton. Je suis à fond d'expiration, totalement synchrone, une brève apnée pour stabiliser mon geste. Ma cible est parfaitement ajustée dans le halo verdâtre du viseur. Maintenant ! Mon index appuie franchement sur la détente. L'arme rue contre mon épaule. Face à moi, la tête de ma cible s'incline doucement vers sa poitrine. Contrat rempli. Sortir d'ici, vite !

Lorsque je suis entré dans le troquet, quatre types aux mines renfrognées m'ont bousculé pour sortir en courant.

Maintenant, je respire lentement pour calmer les battements de mon cœur. Le patron pose devant moi un demi mousseux à souhait, dont le verre ruisselle de condensation. Dans la salle, plusieurs portables couinent presque à l'unisson. Des regards se portent sur les écrans, tandis que l'émission en cours à la télévision s'interrompt brusquement. Le visage familier du présentateur du JT apparaît, grave, plus émacié et hâve que d'habitude. Dans son regard cependant brille la délectation de celui qui va encore faire exploser les audiences. Le silence est lourd, tout le monde suppute la nature de l'information qui va tomber. Avec gourmandise il fait durer le suspense avant d'annoncer : « Bonsoir, mesdames et messieurs. Le Premier ministre Manuel Valls vient d'être abattu en plein concert à l'Opéra. »

- 3 -

**VA VERS LA LUMIÈRE,
JEAN-PIERRE**

Laurence Biberfeld



Comme tu le disais toi-même il n'y a guère, « La France est devenue un pays de vieux et elle mène une politique de vieux. Elle a fermé devant sa jeunesse les portes de l'avenir. »

Voilà une affirmation pleine de bon sens. Étant d'avant l'an quarante, j'imagine que tu sais à quel étage de la pyramide des âges tu te trouves.

Va vers la lumière, Jean-Pierre, fais-le pour la France. Ça ne sera pas la première fois, et elle n'attend que ça, la France. Des cohortes de petits Français aux joues roses, aux lèvres vermeilles babillent et se pressent dans le lieu intermédiaire et flou, entre la non-vie et la non-mort, d'où tu es revenu pétant de santé. Ils ne demandent qu'à en tâter un peu, de l'incarnation. Le Bon Dieu et le Diable n'ont pas voulu de toi la première fois, j'imagine que tu étais un mort prématuré. Te coller en couveuse quelque part dans les limbes en attendant que tu aies la maturité requise pour mourir était peut-être trop risqué, ils ont préféré te renvoyer dans cette vallée de larmes. Que tu t'emplumes un peu l'âme, que les organes évanescents qui assureront ta survie dans l'au-delà soient complets, opérationnels.

On peut supposer que c'est fait, cette fois. Place aux

jeunes, Jean-Pierre, ils ont peut-être un projet politique qui se démarque un peu du croisement entre Jeanne d'Arc et de Gaulle. Qui se démarque de la République française une et indivisible, ne parlant qu'une langue, ne se réclamant que d'une Révolution. Pourquoi pas ?

Ils font un de ces bordels, dehors... Ah ! on ne peut pas leur reprocher d'être vieux, à ceux-là. Par contre, on peut leur reprocher d'être patriotes. Oui, oui, Jean-Pierre, ne t'énerve pas, ce n'est pas un gros mot. Mais tout de même... Ces trompettes, ces drapeaux, ces jeunes gens pleins comme des fûts avec leurs peintures de guerre sur la figure... Ça te chatouille de savoir qui va affronter les Bleus, toi ? Les Gallois, les Portugais ? Alors ceux-là, c'est formidable ! Dans la vie de tous les jours, ils sont juste au-dessus des Grecs, dans la panade jusqu'aux sourcils, en queue de peloton, dans la voiture-balai... Mais là, le roi n'est pas leur cousin.

Pour en revenir aux révolutions, elles vont, elles viennent. C'est comme les clous, l'un chasse l'autre. La roue tourne, et nous avec. Attends, il faut que je te file ton viatique pour l'autre monde.

Mais non, c'est rien du tout. Arrête, pour quelqu'un qui est revenu d'entre les morts, tu fais bien ta sucrée aujourd'hui. C'est juste un petit tatouage. Allez, on n'est pas des chiens, tu peux choisir l'endroit.

Non, non, ne t'agite pas comme ça, tu vas encore te faire refouler aux portes du Paradis. Du calme. Comment ça tu ne veux pas mourir ? Mais pourquoi ?

Oh, je sais qu'on a l'âge de son cœur, sinon de ses artères. Les toubibs du Val-de-Grâce ont pu constater que se débrouiller sans palpiter ne posait pas de problème majeur à ton esprit. Cinquante-sept minutes d'arrêt cardiaque, qui dit mieux ? Preuve qu'on peut avoir le cœur

aux abonnés absents et un électroencéphalogramme plat pendant presque une heure sans perdre le fil. Plus qu'un miracle, tu es un miraculé. Le miraculé de la République, as-tu coutume de plaisanter, non sans une certaine fierté, un peu comme tu dirais « Je suis le fils de la France, celle qui a des yeux de tourterelle et a été comme moi arrachée aux fantômes, le cher pays de notre enfance. »

De la tienne certainement, Jean-Pierre. La patrie est une grande famille où tous sont égaux, mais où certains torchonnent, où d'autres pourrissent dans les armoires, où les domestiques ne font que passer et servir (même quand ils dorment sous l'escalier depuis soixante ans), où les enfants violés la ferment, comme partout, où les bâtards attendent que leur poussent des ailes. La patrie, c'est le Luna Park de ceux qui la gouvernent, comme la famille est le Broadway du *pater familias*. Tout ça est une question d'autorité, tu l'as dit cent cinquante millions de fois. Il faut réhabiliter l'autorité. Et bien, c'est fait ! On n'a jamais tant d'autorité que quand on a attaché et muselé ceux sur qui on se propose de l'exercer, cette foutue autorité. Mais on n'en est pas pour autant une ordure sans entrailles qui abuse de son pouvoir, tu l'as assez répété. La preuve, je tiens compte de ton avis : où tu le veux, alors, ton tatouage ?

C'est juste un chiffre, c'est pour que tu sois tout de suite reconnu de l'autre côté. Une sorte de code, quoi.

Mais si, Jean-Pierre, tu gardes ta forme humaine, à peu de choses près. Pas d'inquiétude, ils le verront, ton tatouage. D'autant que j'emploie de l'eau régale et du soufre rouge. Tu vois que tu ne crains rien. Comment ça, tu sais mieux que moi comment ça se passe de l'autre côté ? Elle est bonne celle-là. Tu m'as pris pour un être humain, c'est ça ? Ah ! Ah ! Ah ! Sacré Jean-Pierre !

On s'est déjà rencontrés. Tu n'en gardes aucun souve-

nir, mais j'y étais. J'y étais, oui. Dans la salle d'opération. C'est moi qui t'ai montré comment traverser les murs.

Sous l'aisselle ? Tu as peur de survivre et de retourner un jour à la plage, c'est ça ? Comme tu voudras. Ça m'est égal. Mais ne t'agite pas comme ça ; qu'est-ce qu'il y a, encore ? Tu ne veux pas mourir, oui. Tu me l'as déjà dit. Et pour quoi, je te prie ? C'est si rigolo que ça d'être en vie ? D'être vieux ? As-tu oublié cet état de parfaite félicité dans lequel tu t'es trouvé lorsque ton âme s'est mise à voler dans la salle d'opération ? N'as-tu vraiment aucun souvenir des remarques hilarantes dont tu nous gratifiais tandis que ces pauvres tâcherons de la médecine s'exténuaient à relancer ton cœur ? L'infirmière qui aurait pu être championne de Caber ? L'anesthésiste qui t'a sué un litre de pure angoisse sur le visage ? Le chirurgien qui a frôlé l'infarctus ? C'est que c'est physique, la réanimation. Tu ne te rappelles vraiment pas que tu faisais des paris sur celui ou celle qui arriverait à redémarrer la tondeuse à gazon ?

Ah non, tu ne vas pas encore me faire saigner les oreilles avec la France. Elle n'a plus besoin de tes services, la France ; tu l'as assez servie, la France. Laisse les autres souverainistes dresser à bout de bras son cadavre, comme dirait Malraux, ils font ça aussi bien que toi. Ils en ont plein la bouche, de la France éternelle, de de Villepin aux diverses déclinaisons de la famille Le Pen, et je ne parle pas des souverainistes de gauche, trop pleutres pour aborder des sujets aussi essentiels que l'autorité, le natalisme, le patriotisme, l'ordre, la morale. Des sans entrailles, des ventres mous, la honte de la gauche ainsi que de la France. Tu vois que je lis dans tes pensées, comme tous les anges. C'est plus rigolo que de lire sur tes lèvres.

Arrête de te tortiller comme un ver, je vais rater mon tatouage. Si tu crois que c'est facile d'imprimer dans les

poils, les plis et les creux ! Peu importe, l'essentiel est qu'on le trouve sur ton corps, les incarnés comme les non-incarnés et les désincarnés. alors si ça bave... Je parle évidemment pour les vivants, qui voient à peine jusqu'au bout de leur nez.

Va vers la lumière, Jean-Pierre.

Voilà, c'est fait. Concentre-toi, ça va venir, comme la dernière fois. Fais preuve d'un peu de volonté, bon sang. Qu'est-ce que ça peut te faire, le code que je t'ai tatoué au creux de l'aisselle ? Tu sais ce que c'est qu'une *private joke* ? Oui, je suis d'accord, ces anglicismes sont vraiment exaspérants. Mais tu sais, de l'autre côté, on n'a pas besoin de se parler, la tour de Babel n'existe plus, on peut faire les calembours les plus gras sous une forme purement spirituelle, tu en es la preuve vivante. Enfin, morte. Je veux dire, entre les deux, ni l'un ni l'autre. Tout ce que tu nous as dégoisé à propos de l'infirmière qui n'avait pas peur des troncs... Tu sais qu'elle s'est désincarnée, l'infirmière ? Elle t'attend, d'ailleurs. Chacun son tour de rigoler.

Mais sérieusement, qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu sais jouer à la Canasta ? Non ? On se demande ce que tu sais faire d'utile. Ça ne devrait plus durer longtemps, maintenant. Si tu y mettais un peu du tien...

Va vers la lumière, Jean-Pierre.

49.3. C'est le code qui devrait t'aider à entrer dans la perpétuelle félicité de la mort. Si je vais te tuer ? Tu as de ces expressions, franchement... Mais non, tu te fourvoies sur mes intentions. N'oublie pas que je suis un désincarné. Oui oh, ce corps-là, je l'ai emprunté à la jeune juge d'instruction que tu as invitée, par l'entremise de ton garde du corps, à un repas en tête-à-tête dans cette garçonnière. Franchement, tu aurais pu la louer ailleurs qu'à la porte de Saint-Ouen, on est un peu près du stade de France, surtout ce soir. Ça ne t'avait

pas traversé l'esprit ? Bon Dieu, regarde ça ! Il y en a plein les rues, on dirait qu'ils vont se foutre sur la gueule. Des gens si raffinés, une littérature si précieuse, si mélancolique. Les voilà à brailler comme des portefaix, et tu as vu tous ces drapeaux aux fenêtres ? C'est curieux, il y a plus de Portugais que de Gallois dans ton quartier – enfin, je veux dire, dans le quartier de ta garçonnière. Il est vrai que les Gallois n'ont pas construit nos autoroutes.

Mais non, je te chambre. Le repas était délicieux, la garçonnière exquise. On peut dire que l'expérience de mort imminente a fait de toi un bon vivant invétéré. Pas un pourcentage comme certaines autres personnalités politiques, non. Un homme galant, à l'ancienne, qui tient la porte aux dames, les déleste de leur manteau, leur fait prendre place avant de s'asseoir lui-même, s'enquiert des dispositions de l'élue et ne monte pas à l'assaut sans autorisation.

Quelqu'un de bien, en somme. Comment peux-tu penser, après cette soirée, que je suis venu ici avec l'intention de te tuer ? Mais oui, Jean-Pierre, je sais qu'il s'agissait d'un repas de travail et que tes intentions sont pures. D'ailleurs, je ne suis pas une jeune femme. Je suis un ange. Alors, écoute-moi, écoute la musique des sphères célestes, je ne suis pas venu pour te tuer. Mon cœur déborde d'amour pour l'humain que tu es. Je suis venu pour te délivrer de ce vieux corps trop lourd, de cet enchaînement des heures, de l'absurdité de la vie publique, de la tristesse sordide de la politique quand elle est, comme le golf, une prérogative de nanti qui a besoin de bouffer des quantités inouïes d'espace privatisé pour se satisfaire, laissant le vulgum pecus se marcher sur les pieds dans ce qui lui reste de lieux communs. Oui, tout cela est laid, Jean-Pierre, et tout cela est sinistre. Rien à voir avec la lumière ineffable qui nous baigne de son amour ardent de l'autre côté.

Comment je compte m'y prendre pour te délivrer ? Et bien, mais... par le 49.3 !

Va vers la lumière, Jean-Pierre. Tu ne seras pas déçu. Ton heure est venue. Ta mère, la République française, cette belle fille exaltée, les seins nus et les cheveux défaits, sur les barricades, comprendra que tu as fait ton temps, fourni ton quota, que tu es blanchi sous le harnais, que le moment est venu pour toi de passer le relais. Elle ne t'en voudra pas, Marianne, pas plus que Jeanne, pas plus que le grand Charles. Non, je peux te promettre que tu ne manqueras à personne. Il n'y a ni rancune, ni patrie, ni territoire, ni politique de l'autre côté. On est rendu à sa nudité première, on nage dans l'extase, on n'en a plus rien à faire de la destinée de la France. De l'autre côté, tu le sais, paraît-il, il n'y a pas plus de frontières que de pesanteur. La France n'a plus la moindre existence, elle est au passé, avec les papiers pourrissants sur lesquels sa carte était imprimée.

Franchement, je suis ébloui par la pugnacité de la vie qui t'habite. Certains corps sont ainsi faits qu'ils refusent absolument de se décoordonner. Va vers la lumière, Jean-Pierre, enfin. Je sais que tu as encore des tas de choses à dire, à transmettre, à sauver, je sais que les champs de bataille de l'avenir appellent ta bravoure, qu'il faut sauver la France de l'Europe, l'Europe des États-Unis, le Territoire de la France... Non ? Ah, pardon, il m'avait semblé... Je te taquine, Jean-Pierre, je te taquine, ne sue pas à grosses gouttes comme ça sur ce beau tapis, laisse-toi aller.

Je le sais bien que le Territoire de Belfort fait partie de la France. Tout est dans tout, et réciproquement. Et la France fait partie de l'Europe. Non ? Je parlais d'un point de vue géographique, Jean-Pierre. Je connais l'avis de ton ami Nicolas là-dessus, il y a les patriotes et les mondialistes, la souveraineté et la chienlit, et si on veut récupérer les

brebis égarées dans le giron du Front national, il va falloir leur faire comprendre qu'il n'y a plus de différences entre gauche et droite, tout ça, c'est du passé. Il y a les souverainistes, ceux pour qui la patrie, l'Histoire, la morale, tout ça ne sont pas des sujets de rigolade, et puis les autres, les gonzesses qui veulent avoir leur mot à dire, ce qui les distrait de leurs fonctions reproductrices, les mecs qui se prennent pour des gonzesses, les Français qui se prennent pour des Patagons, les Patagons qui s'imaginent qu'on peut devenir français en claquant des doigts ; bref, la chienlit.

Alors que, dans la lumière, il n'y a plus de drapeau, il n'y a plus de patrie ni de morale ni même d'Histoire, ou plutôt il y en a tellement, des histoires, que le tableau impressionniste qui en résulte change à chaque seconde. Chacun peut d'ailleurs en tirer les enseignements qui lui conviennent, car les morts, bien plus que les vivants, adorent apprendre. Non, pas faire la leçon, apprendre. C'est comme grandir sans cesse, faire des feuilles, développer des capacités, avoir les cheveux qui poussent. C'est vraiment génial. C'est autre chose que d'être missionné pour emmener avec fermeté vers les pâturages célestes un vieillard pontifiant qui s'accroche à la vie de toutes ses griffes. Ah non ! je t'assure que tu es plus aimable une fois débarrassé de ce sac de peau. Je me rappelle un esprit brillant, vif, drôle, une vraie fontaine de gaieté. Et là, c'est misérable, mon pauvre Jean-Pierre : tu n'as plus figure humaine, tu transpires, tu râles, tu es tout rouge, tu as une grosse veine au milieu du front. Pense à ce joli complet que tu ruines en te tortillant comme ça. Tu froisses ta cravate. Quel gâchis ! Pense aux gens qui te trouveront, enfin.

Tu vas y aller, vers la lumière, oui ou... ? Lâche-moi, imbécile ! Tu vois, tu n'es pas capable de te relever. Ça valait bien la peine de déchirer ma robe. Lâche ce revolver,

je suis un ange, et de plus, il n'est pas chargé. Recouche-toi. Sois un homme, Jean-Pierre, ton tatouage est au curare, il n'y en a plus pour bien longtemps. Déjà tes rides s'effacent, ton souffle devient trop court pour l'injure. Oui, au curare. Il est trop tard pour tout. Je pense que le Portugal va gagner. Et toi ?

Jean-Pierre ?

Bon. Et bien ! quelle énergie ! Je leur souhaite bien du plaisir, de l'autre côté du miroir. J'ai hâte de savoir comment ils vont la coller sur le dos de Daesh, celle-là, avec le 49.3. Surtout, ne pas oublier d'éteindre la lumière...

Dernière parution : *Ce que vit le rouge-gorge*, Éditions Au-delà du raisonnable.

- 4 -

MOI, PRÉSIDENT

Antoine Blocier



Comme tout locataire de l'Élysée qui se respecte, Moi-Président possède un joli chien de race. En l'occurrence, une chienne de race. Une Labrador Retriever, cadeau d'une ex pour l'obliger à se souvenir de son nom, à défaut du bon moment pour lequel elle l'a d'ailleurs copieusement remercié.

Marrante, l'attitude des grands personnages de l'État lorsqu'ils se pensent à l'abri des regards... Comme s'il était possible de totalement passer inaperçu ! Il y a toujours un larbin dans le coin, un paparazzi en maraude ou quelqu'un dans mon genre, en planque, à chercher le bon moment pour débarrasser la planète des nuisibles.

Vraiment balaise, j'ai réussi à me glisser dans le parc du palais présidentiel. J'attends. Une nouvelle fois.

Au lieu de lister les arguments pour faire avaler la pilule des mille et une promesses qu'il ne tiendra pas, il joue avec sa jolie femelle au poil clair, comme il les aime. Il lui lance une baballe dans un coin sombre de la propriété, vite et loin, comme il lance une déchéance de nationalité. Elle lui ramène vite fait. En général, elle revient, heureuse, puis repart, saute, tourne en rond, gratte le sol... la queue dans tous les sens. Leur point commun.

– Libido, viens ici ! Allez, au pied, ma belle ! On rentre.

Tu parles, elle s'en contrefiche des ordres de Moi-Président, elle sait qu'il va craquer, lui caresser les flancs, passer sa main dans sa toison bien lisse et la laisser le lécher partout avant de regagner ses appartements privés. Autant il sait résister au peuple, ne céder à aucune de ses revendications, autant Libido le mène par le bout du nez. On ne saura sans doute jamais qui est le maître de l'autre. Et vous pouvez compter sur moi pour mettre fin au suspense. Dans peu de temps, la question ne se posera plus. Dès que j'aurais apposé mon 49.3 sur le mur le plus proche.

« Moi, Président... je ferai en sorte que mon comportement soit à chaque instant exemplaire... » Parce que livrer des croissants en scooter, c'est un comportement exemplaire ? Parce qu'insulter la finance pour la choyer ensuite, c'est un comportement exemplaire ? Parce que laisser tomber les Grecs, fermer la porte aux migrants, détruire les camps de Roms, ce sont des comportements exemplaires ?

« Je serai jugé sur l'inversion de la courbe du chômage... » Ce type adore prendre son monde à revers. De fait, les seules courbes qu'il inverse sont celles de ses compagnes.

Libido adore se mettre sur le dos, se retourner, s'étirer de tout son long, s'agiter sous les doigts experts de Moi-Président, et grogner de plaisir, haletante d'excitation quand il la caresse du bout des pattes arrière jusqu'à la pointe de ses oreilles tombantes. Il pense pouvoir traiter la France de la même manière : des caresses et du bâton. Or, sa petite Libido adorée n'est pas toujours de bon conseil. Il faudrait la faire taire, la maîtriser, voire s'en écarter de temps en temps. Difficile, il n'écoute qu'elle.

En ce moment, il y a pourtant une « fenêtre de tir », comme on dit dans mon milieu : la coupe d'Europe de football ! On en oublierait presque les sans-dents qui tombent

comme des mouches été comme hiver, la répression syndicale, la mise en marche d'un État policier, la montée du religieux, partout, tout le temps, à n'importe quelle occasion... C'est pour ça que Moi-Président adore le foot. « Du pain et des jeux » qu'il disait, l'autre. Déjà les jeux ; le pain, on verra plus tard.

Ça y est, il rentre au palais.

Les lumières des bureaux s'éteignent, seul reste l'équipe de permanence. Va-t-il les inviter à regarder le match avec lui ? C'est bien dans son style, il est tellement surexcité devant le foot qu'il lui faut des spectateurs. En tous cas, des plus dociles que les manants qui manquent singulièrement de chaleur dans ses déplacements sur le terrain.

Moi-Président ne rate aucune confrontation de l'équipe de France, des fois que sa cote de popularité grimpe à chaque victoire des Bleus. Je prends mon temps, j'observe qui l'entoure, qui est chargé de sa sécurité pour déterminer le créneau idéal pour le fumer. Même quand il baise, ce type est protégé. Les ados n'imaginent pas la double lecture des publicités pour les préservatifs : *Faites l'amour comme vous voulez, avec qui vous voulez, mais protégez-vous !*

Ma mission va être plus compliquée que je l'imaginai. Sa garde rapprochée est vraiment rapprochée.

« Moi, Président... J'essaierai d'avoir de la hauteur de vue pour fixer les grandes orientations... Mais en même temps, je ne m'occuperai pas de tout... » On a vu. Mais de là à ne s'occuper de rien, il y a une marge. Par exemple, la météo : pire que rien, il la détraque. Il remonte les Champs-Élysées le jour de son introduction : droit comme un I dans la voiture présidentielle, il reste stoïque sous les trombes d'eau. Il court prendre ses ordres chez la chancelière ; frappé par la foudre l'avion fait demi-tour. Il fête le débarquement, trempé de la tête aux pieds, dégoulinant derrière un pauvre micro.

Le dérèglement climatique, c'est lui ! Il commence sérieusement à nous les briser menues, l'homme de la synthèse permanente : les températures ne sont désormais ni chaudes ni froides. Il ne gèle plus, les banquises fondent, les océans débordent, les villes côtières seront englouties et il faudra faire face aux migrations climatiques.

La faillite du secteur agricole, c'est lui ! Rien ne mûrit en France, il faut tout importer, la balance commerciale tangué.

Les inondations du printemps, c'est lui ! Les ponts emportés, les maisons détruites, les routes à reconstruire et les assurances qui vont se gaver d'augmentation.

Son voyage à Mayotte sera le seul point positif de son quinquennat. Pas une goutte de pluie en quatre mois, Moi-Président débarque et c'est le déluge.

Avant de le trucider, accordons-lui d'être le premier chef d'État à s'atteler réellement au redressement d'un secteur de l'économie : celui des parapluies, des imperméables, des gouttières, des pompes de relevage et des paratonnerres.

Après la pluie, le beau temps.

Plus facile à dire qu'à faire ! J'ai trouvé la solution : m'occuper moi-même de ramener un peu de sérénité dans les normales saisonnières. En supprimant la cause. Et quand je vous dis « moi-même », c'est que cet abruti a nommé celle de ses ex dont la longévité est saluée comme un exploit au poste de Madame réchauffement climatique ! Elle le connaît, pourquoi a-t-elle accepté la mission ? Pour le submerger, peut-être.

J'ai encore raté mon coup le jour du lancement de l'Euro. Plutôt que de se taper France-Roumanie, Moi-Président a préféré sa Libido. Pourtant, je guettais, profitant que l'essentiel des flics, des militaires et des officines de sécurité soit posté au Stade de France.

Comme par hasard, il n'a pas plu ce jour-là.

Ni pour France-Albanie.

Non plus pour France-Suisse.

Contre la « menace terroriste », les médias n'ont qu'une préoccupation : la sécurité et la protection des marées humaines qui se massent dans les stades et dans les fan zones. Un déluge de pognon est déversé pour l'occasion. Les ministères ne tarissent pas d'éloges, et Moi-Président espère bien surfer sur ces flots de compliments.

Et c'est là que je vais le cueillir, dans le creux de la vague, au moment pile où il disparaît provisoirement dans le rouleau. À son tour de déguster *le provisoire qui dure* ! Comme pour son État d'urgence, censé durer trois mois, puis trois autres, puis on ne sait plus...

France-Irlande. Petit flash-back sur la caresse de Thierry Henry sur le ballon près du but. Ah... La caresse... Libido en profite un max, se moquant bien de ce qui rend Moi-Président aussi pensif. Libido se fout du foot. Ce qu'elle aime, c'est être bichonnée et trôner au cœur de la pensée présidentielle. La France bat l'Irlande trois jours après la grosse *Brexitation* des Anglais. Bouffée de chaleur réconfortante et immédiate dont profite Libido. « Et si j'allais faire un tour en scooter ? » s'autosuggère Moi-Président. Enfurchant sa mécanique, il murmure :

– Je ne vous dirais pas : « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais ! » Parce que j'y cours, j'y vole et je nous y venge...

Et moi qui observe, qui prends des notes, qui évalue, qui pèse le pour et le contre, qui échafaude le plan infaillible qui nous délivrera.

France - Islande. Ouah... 5 à 2 ! L'Islande déculottée, pensée émue, chaude et humide, pour Valoche, une terre austère et froide, mais un tempérament volcanique et l'éjaculation des geysers à chaque coin de rue.

– Manuel ! Il est prêt mon scooter ? J'ai une urgence, faut que je sorte Libido.

- En scooter ?
- Je me comprends.

M'énerve, ce type. Trop imprévisible pour émettre un plan. Si encore je voulais le dégommer dans le champ de l'économie ou de la politique, ce serait facile, il est toujours là où les banquiers l'attendent. Suffit d'être prêt sur les lieux de ses sales coups. Taper dans le cadre privé, ça va être coton.

France-Allemagne. Une sacrée revanche à prendre sur les Teutons. Séville 82, il s'en souvient comme si c'était hier : l'agression (l'attentat, avait dit la presse) de Battiston par le gardien allemand, les penalties de complaisance, l'arbitre acheté... Cette fois, il prend l'avion. Direction Marseille, avec son staff, la moitié du gouvernement, de la ligue de football, les épouses et concubines. Libido n'est pas du voyage, mais il trouvera bien de quoi se satisfaire sur place. Surtout si les Bleus mènent au score !

BUUUTTTT !!!!

Les Bleus viennent de coller une rouste à nos frères germaniques. Le brushing de la chancelière est de travers, désordonné façon choucroute dégarnie. Finie l'humiliation.

Moi-Président exulte, chahute le patron de la ligue de foot. Ce qui fait se marrer la toile, vu qu'en général, il ne les bouscule pas trop, les patrons. Mais ce jeudi, c'est permis !

Moi-Président s'adonne à son sport favori : bomber l'abdomen pour des séries de selfies avec des fans triés sur le volet. Comme si on pénétrait dans les tribunes présidentielles comme dans un moulin...

Mais moi, j'ai réussi. Suffisait de faire assez de vent pour être dans le thème. Les sbires de Moi-Président adorent les gens qui font des bruits avec la bouche et appellent ça des mots. Du vent, oui.

Me faire passer pour fan de foot *et* de Moi-Président n'a pas été si compliqué, tellement ils ne voient rien de la vraie vie : une fausse carte d'identité, un CV de la même eau, un carton d'invitation en bonne et due forme, et me voici à quelques mètres de ma cible.

Le tumulte est à son comble. Tout le monde embrasse tout le monde. Les plus virils se tapent dans le dos et checkent à tout va. Les sensibles gaspillent des mouchoirs par paquets. Les commentaires pleuvent. La joie illumine les visages, même ceux des types qui ordonnent de rejeter à la mer les réfugiés – ces types ont un cœur, quoi ! Même ceux qui refusent d'entendre la clameur du peuple dans la rue, ces types ont une vision plus haute de leur rôle dans l'évolution de la société ! Les drapeaux claquent. L'un d'eux, tellement grand qu'on se demande bien comment il a pu passer inaperçu lors des contrôles.

Ce drapeau géant, c'est le mien.

Ce drapeau géant, d'un habile coup de main comme le ferait un torero dans l'arène, danse autour de Moi-Président. D'abord virevoltant avec grâce au gré des caprices du vent, il devient ferme, enroule ma cible, la serre fort. De plus en plus fort. En un instant, son visage se perd dans les plis bleu, blanc, rouge. Aucune caméra ne le suit. Et d'un coup, il se volatilise.

Dans le brouhaha et la surexcitation de cette victoire sur l'Allemagne et ses prétentions hégémoniques européennes, il m'a suffi de quelques secondes pour faire disparaître celui que les télévisions du monde entier filmaient plus volontiers qu'Antoine Griezmann, pourtant le seul héros de la soirée. J'ai pris des cours intensifs avec David Copperfield et Criss Angel.

J'adore la magie et, par-dessus tout, la grande illusion. Comme Moi-Président, j'ai plus d'un tour dans mon sac

et je pense pouvoir bernier autant de crédules que lui. Y a toujours un truc pour terminer le numéro dans l'émerveillement, il ne doit pas le connaître.

– Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? Savez-vous qui je suis ?

Franchement, il me croit naïf comme un électeur socialiste. À moins d'être perdu sur une île déserte, tout le monde sait qui se planque derrière ces binocles et ces costards trop cintrés. Surtout si cette île est un paradis fiscal et le type un exilé du même nom. Tranquillement, je réponds :

– Bien sûr que je sais qui vous êtes. C'est bien la raison de votre présence ici.

– ...

– Je vous ai connu plus bavard. Vous vous souvenez : « Moi, Président... Moi, Président... » ? Comme tous les gogos, j'ai entendu « Président, Président, Président », alors que nous aurions dû être plus attentifs et retenir « Moi, moi, moi et moi ».

– ...

– Vous refusez de parler, C'est votre droit à la traversée du désert.

La presse est déchaînée. Le Président a disparu et personne ne s'explique comment cela a pu être possible, avec toutes les forces de l'ordre convoquées pour l'Euro 2016.

Les politiques de tous côtés s'interrogent. « Il est à Baden-Baden », dit la rumeur. « Impossible, le soir de la victoire contre l'Allemagne », argumentent les fachos. Le Premier ministre et celui de l'Intérieur sont en ébullition. Autant que la droite qui lorgne sur les responsabilités avec un Président du Sénat de leur camp.

Et moi, je prends mon temps, loin de ce tumulte. Moi-Président ne se représentera pas. Assez de pluies, de boue, d'orages, d'inondations... Même ses couples sont des nau-

frages. Il va mourir par là où il a pêché. Et sa chère Libido ne peut plus rien pour lui.

Dans un immense aquarium de verre trempé (c'est l'expression consacrée), je plonge ma future victime. Comme je l'ai vu faire dans une célèbre illusion, le gars est comprimé dans une camisole de force, solidement fermée par des cadenas dont les clefs sont distribuées dans le public. Étant la seule personne à la ronde, je garde les clefs dans ma poche.

J'ouvre le robinet. L'eau monte tranquillement. Il semble comprendre que je ne plaisante pas, se contorsionne... En vain.

L'eau arrive à ses genoux.

– Arrêtez ça ! Je ferai ce que vous voudrez, pleurniche-t-il.

– Comme accorder le droit de vote aux étrangers ?

– Oui, je le ferai...

– Comme mettre en place la proportionnelle aux élections ?

– Oui, je le ferai...

– Comme taxer la finance ?

– Oui... Euh, non, c'est plus compliqué que ça.

L'eau atteint la ceinture.

– Vous ne pouvez pas comprendre, tente-t-il. Le capital est plus fort que tout le reste.

Moi-Président perd de sa superbe, si tant est qu'il ait déjà eu, de la superbe. Il hurle, se cogne la tête contre la paroi incassable, comme les mouches sur la vitre de la fenêtre, comme les salariés qui croient voir un espoir dans les négociations avec les patrons et qui se heurtent aussi violemment à ce mur de verre. Le symbole de la transparence, façon Moi-Président.

Il en a désormais jusqu'au cou.

Il se hisse tant bien que mal sur la pointe des pieds, lève le menton pour aspirer le peu d'air qui passe à sa portée.

Je cogne à la vitre :

– Hé, Moi-Président ! Il paraît qu’au moment de la mort, on bande une dernière fois. C’est une jolie fin pour vous, non ? La flotte et la libido. Un résumé de votre quinquennat.

À une seconde de son dernier gargouillis, je m’aperçois que je n’ai pas pu le tutoyer : prestige de la fonction présidentielle !

Mon attention est alors attirée par un bruit insolite. Je tends l’oreille. Les joints de l’aquarium se fissurent. La pression est trop puissante. L’eau suinte de chaque côté. Les plaques de verre explosent, inondant la cave dans laquelle je m’apprêtais à en finir avec la disgrâce divine. Moi-Président s’échoue tel un phoque sur un iceberg à la dérive, engoncé dans sa camisole. Il lui manque un maque-reau dans le bec pour achever le tableau.

Encore raté ! Je recapuchonne mon feutre, il n’y aura pas de 49.3 ce soir.

J’aurais mieux fait de confier la réalisation de mon installation à un plombier polonais.

Dernier ouvrage paru : *Pas de trafic chez Maëlys !*, Édition du bout de la rue.

- 5 -

JEAN-LUC ET LE FANTÔME DE LOUISE

Didier Daeninckx



Le premier sanglier, un quartanier au torse épais, avait fixé son regard étonné sur le nez de la voiture entre Colmier-le-Haut et Germaines, pays de ravines et de combes aux lieux-dits espacés. On comptait, paraît-il, deux à trois bêtes rousses pour un humain, des vieux pour la plupart, dans le cercle de trente kilomètres de rayon tracé par le compas quand on pique la pointe sur Langres. Il faisait saillir ses muscles, prêt à la confrontation, mais je l'avais évité de justesse, et le faisceau des phares avait éclairé une fraction de seconde un fossé humide que les roues avant s'étaient contentées de tutoyer. J'avais ralenti pour couvrir les derniers kilomètres, croisant une laie et quelques marcassins, dénichant une biche apeurée près d'un taillis. En arrivant dans le bourg d'Auberive, je m'étais retrouvé derrière un convoi de trois Espaces noires semblables à celle que j'avais louée à Paris, quelques heures plus tôt, et je n'avais même pas eu besoin d'exhiber l'invitation contre-faite sur Internet pour entrer, les vigiles postés devant l'imposante grille en fer forgé croyant certainement que je faisais partie du cortège. J'étais allé prendre ma sacoche dans le coffre, puis j'avais rejoint les occupants des trois

voitures qui montaient les marches de l'abbaye en rangs serrés, entourant un homme élancé au crâne désert que je reconnus lorsqu'il se retourna pour faire un signe à l'un de ses gardes du corps. Au même moment, une autre célébrité, Arnaud Montebourg, dévalait l'escalier après avoir pris congé de son hôte. Il hésita au moment de croiser Alain Juppé, puis décida de s'arrêter et de tendre la main à l'ancien Premier ministre. Je penchai la tête pour saisir quelques banalités lancées comme au théâtre, puis la portière de la Citroën de l'ancien ministre du Redressement productif claqua avant que la gomme Michelin ne crisse sur les graviers de l'allée.

Jean-Claude Volot, le maître des lieux, tempes argentées, visage hâlé, carrure de demi de mêlée, s'avança sur le peron, descendit quelques degrés pour accueillir son invité qu'il accompagna dans le vaste vestibule, où plusieurs dizaines de personnes faisaient honneur au buffet dressé le long des murs de pierre élevés neuf siècles plus tôt par les Cisterciens. Dès qu'il aperçut le candidat à la primaire des Républicains, le président du Medef traversa la foule, une épaule devant l'autre, pour s'entretenir avec lui.

Jean-Claude Volot avait racheté l'abbaye dix années plus tôt pour y loger sa collection particulière et la transformer en Centre d'art contemporain. Proche de Nicolas Sarkozy, le principal adversaire de Juppé l'avait nommé à de hautes fonctions lorsqu'il occupait l'Élysée. Il était également vice-président du syndicat patronal et conseiller spécial de celui qu'il avait aidé à être élu à la tête du Medef, Pierre Gattaz, qui se frottait les mains en bavardant avec le maire de Bordeaux.

Volot avait repris et fusionné des dizaines d'entreprises en difficulté, bâti un empire industriel présent sur toutes les zones aéroportuaires du monde, investi dans la santé,

la recherche spatiale, et sa passion pour l'entreprise n'avait d'égale que celle qu'il s'était découverte pour la peinture, la sculpture, avec une prédilection pour ce que l'on regroupait, faute de mieux, sous les vocables d'art brut ou d'art naïf. Plusieurs dizaines d'années de fréquentation assidue des artistes l'avaient élevé du rang d'amateur éclairé à celui d'expert. Il n'était pas rare qu'on sollicite son conseil pour une exposition, le prêt d'une œuvre, un achat, les balbutiements d'une collection, l'édition d'un catalogue. Les appartements d'une grande partie de ceux qui se pressaient ce soir sous les voûtes ancestrales d'Auberive renfermaient des originaux de Hervé Di Rosa, de Karel Appel, d'Hans Bellmer, de Miklos Bokor, de Gaston Chaissac, de Robert Combas, de Marie Morel ou de Pierre Molinier, qui n'auraient pas trouvé leur chemin sans la pichenette du destin incarnée par Jean-Claude Volot. Cerise sur le gâteau : la valeur des acquisitions artistiques échappait au calcul de l'impôt sur la fortune. C'est ce qui expliquait avant tout la présence d'Alain Juppé, la visite d'Arnaud Montebourg, le sourire satisfait de Pierre Gattaz, la reconnaissance muette des banquiers, des députés, des sportifs de première ligne et de quelques vedettes de la chanson ou de la télévision qui s'apprêtaient à visiter la rétrospective organisée pour le dixième anniversaire de la fondation.

J'avais sillonné l'assistance à la recherche de celui pour lequel j'étais venu, un collectionneur qui bénéficiait lui aussi des conseils avisés de notre hôte, sans parvenir à le croiser. J'avais fini par suivre la longue procession qui se dirigeait vers la suite de salles d'exposition dans le sillage de Jean-Claude Volot.

– Dès le départ, j'ai voulu affirmer mon refus des hiérarchies en plaçant de grands noms, des références comme Chaissac ou Ernest Pignon-Ernest, près de travaux d'ar-

tistes magnifiques que les galeries ignorent ou dédaignent. Ghislaine, par exemple, que la médecine réduisait à son statut de maniaco-dépressive. J'ai essayé de lui faire signer ses dessins, ses encres de Chine de son nom, mais elle ne veut se faire appeler que par son prénom. Je suis tombé sur sa tignasse rousse un jour à une de mes expos. Elle pleurait devant un tableau. On a fait connaissance, elle m'a montré ce qu'elle faisait. Je lui ai promis de lui donner sa chance, à condition qu'elle s'y mette sérieusement. Quatre ans plus tard, le résultat est stupéfiant, et il est devant vous. Ghislaine est toujours soignée, mais elle donne aussi des cours à ses amis fous, c'est comme ça qu'elle dit, à l'hôpital...

Jean-Claude Volot avait tendu la main en direction de l'espace suivant où un peuple de clowns, de gardiens de prisons, de juges, d'inquisiteurs aux faces grimaçantes peintes par Maryan, un rescapé des camps nazis, cohabitait avec l'univers glaçant des hommes nus de Jean Rustin. C'est à ce moment précis que celui que j'attendais avait fait son entrée, le sourire aux lèvres, son écharpe rouge flottant sur son épaule à la manière d'une banderole. Il était accompagné d'une femme dont j'avais entrevu le visage sur les écrans tardifs, en zappant d'une chaîne à l'autre les nuits d'insomnie. Quelques scènes d'un film où elle jouait le rôle de Rachida Dati, l'ancienne garde des Sceaux, me revinrent en mémoire, ainsi qu'un article de la presse de coiffeurs, *Voici, Closer*, où on la disait meilleure amie de Valérie Treierweiler. L'assistance ouvrit un passage pour permettre à Jean-Luc Mélenchon de donner l'accolade à Jean-Claude Volot, puis de saluer le président du Medef ainsi qu'Alain Juppé.

Près de moi, une femme avait persiflé, soulignant qu'en arrivant en retard, on ménageait ses effets, tandis qu'un voisin, à ma gauche, avançait que le fondateur du Parti de

Gauche s'était simplement arrangé avec l'horaire pour éviter Montebourg.

– D'ailleurs il ne le désigne que par le surnom de « Monsieur Meuble » depuis qu'il dirige le groupe Habitat...

Des murmures admiratifs s'étaient élevés lorsque nous avions pénétré dans l'ancien réfectoire des moines en découvrant la sorte de rosace de pierre qui lui tenait lieu de plafond. Je m'étais approché d'une des sculptures totémiques de Patrice Cadiou pour tenter d'en percer le mystère. En échange de quelques œuvres, l'artiste avait passé les dernières années de sa vie dans les anciennes forges de l'abbaye aménagées en ateliers, y transportant les tonnes de matériaux glanés sur les trottoirs d'Aubervilliers et entassés dans un entrepôt d'Air Liquide voué à la démolition. Jean-Luc Mélenchon s'était arrêté pour poser la main sur la sculpture.

– C'est curieux comme matière...

J'avais caressé le crâne du personnage que surmontait un bec d'oiseau.

– Oui... Cadiou recouvrait ses structures au moyen de lanières de cuir qu'il brûlait, peignait, cirait, martelait, clouait... Le plus curieux, d'après ce qui se raconte, c'est que tout ce cuir venait des environs de Cadaquès, et qu'il s'agissait du harnachement d'un des derniers régiments de la cavalerie républicaine espagnole, une véritable mine de harnais, de selles, de mors, de filets, de brides, de rênes, abandonnés dans une ferme lors de la retraite, en 1939...

Il m'avait regardé, les yeux brillants.

– Cela me touche particulièrement. L'Histoire est partout... Mélenchon est un nom d'origine espagnole, et j'ai toujours cette République au cœur...

J'avais mis à profit cet instant d'attendrissement pour pointer le doigt sur une porte cloutée.

– Il y a l’histoire des camps avec Maryan, celle du *Frente Popular* avec Cadiou, mais aussi celle de la Commune, là, derrière cette porte... Volot a-t-il pensé à vous faire visiter la cellule de la détenue numéro 2182 ?

– Nous nous rencontrons principalement à Paris, c’est la première fois que je viens à l’abbaye d’Auberive... Je ne peux pas repartir sans saluer Louise Michel !

Il m’avait emboîté le pas dans le grand escalier.

– Elle est restée enfermée ici près de vingt mois, depuis sa condamnation par les tribunaux versaillais jusqu’en août 1873 et son exil vers la Nouvelle-Calédonie. C’est là qu’elle a écrit *La Conscience* et *Le Livre des morts*, des manuscrits hélas disparus... Quelques poèmes aussi dont il ne reste que des bribes...

Et tout en grim pant à la volée, je m’étais mis à réciter plusieurs vers de l’emprisonnée appris la semaine précédente en feuilletant *Histoire et souvenirs* :

– « Pareil au grain qui devient gerbe,
Sur le sol arrosé de sang,
L’avenir grandira superbe
Sous le rouge soleil levant... »

Pour être franc, j’ignorais la disposition du cachot qu’occupait la Vierge rouge lors de son incarcération à Auberive et, au hasard, j’avais désigné la troisième cellule située à notre droite. Le député européen du Sud-Ouest avait marqué un temps d’arrêt avant d’y entrer, pour prendre sa respiration. Dès qu’il s’était assez avancé, j’avais claqué la porte et poussé le verrou. Il s’était retourné en entendant le claquement du métal. Son regard s’était figé sur le pistolet que je braquais sur lui. L’imitation était parfaite et on ne pouvait pas se douter qu’il ne s’agissait que d’une réplique inoffensive de Smith et Wesson acquise pour moins de cent euros sur Internet. Je dois reconnaître qu’il avait gardé son calme, se contentant de me lancer :

– Qu’est-ce que ça veut dire ? Qu’est-ce que vous me voulez ?

Tout ce que j’avais préparé d’implacable en conduisant depuis Paris s’était aussitôt embrouillé dans ma tête, et après quelques secondes de silence, je m’étais lancé sur une piste des plus hasardeuses.

– C’est à cause de vos autocollants...

Mélenchon avait écarquillé les yeux, se demandant probablement si ce n’était pas un des amis d’asile de Ghislaine, la peintre rousse découverte par Volot, qu’il avait devant lui.

– Quels autocollants ? Je ne fabrique pas d’autocollants ! Il doit y avoir erreur sur la personne...

Je lui avais fait signe de s’asseoir sur le tabouret tandis que je m’installais sur un coin de la petite table où les détenus prenaient leurs repas.

– Il y a une dizaine de jours, je remontais l’avenue Parmentier en direction de l’hôpital Saint-Louis... Machinalement, sans même y prêter attention, je lisais les autocollants qui ornaient les tubes des candélabres. Du bleu, du blanc, du rouge, la date de 2017, celle de l’élection présidentielle, le mot « France », le mot « insoumise », et trois lettres en signature, « JLM »... Le message inconscient que me renvoyait cette succession de petites affichettes est soudain arrivé en pleine lumière. Je me suis arrêté net en pestant contre la présence des agitateurs du Front national sur le parcours que j’emprunte journallement. J’ai commencé à décoller un des papillons nationalistes quand un grand type m’a pris le bras : « Oh, qu’est-ce que tu as contre Mélenchon ? » Il m’a fallu une bonne minute pour réaliser que « JLM » c’était toi, Jean-Luc Mélenchon, alors que j’avais fait la confusion avec Marine Le Pen, qui signe elle « MLP », et qui parle aussi des insoumis au système, qu’elle utilise sans vergogne les couleurs de la République

et se contente également d'une date, 2017, horizon selon elle de la libération, sans s'encombrer d'un seul mot de programme. Voilà ce qui m'a mis en colère et m'a décidé à te rencontrer...

– Les conditions de notre discussion sont assez spéciales, mais ce n'est pas pour autant que je vous autorise à me tutoyer...

J'avais agité mon revolver.

– Ici, l'arbitre des élégances, c'est Smith et Wesson, et la politesse n'est pas sa qualité première. Tu as bien donné ton accord pour les autocollants, non ?

– Bien sûr, mais je n'analyse pas leur impact de la même manière que vous... Je fais confiance à l'intelligence populaire.

– On n'est pas en meeting, on peut se dire les choses franchement... Ce que je pense, c'est que tu plafonnes à 12 ou 13 points dans les sondages, après avoir raflé l'électorat communiste, une partie des écologistes, les anciens fans de Besancenot et Laguiller, et qu'il te faut décrocher 5 ou 6 points de plus pour espérer figurer au second tour. Tu as tes chances, surtout si Sarkozy parvient, lors de la primaire, à envoyer au tapis le gentleman ridé bordelais qui s'intéresse à l'art naïf ! Et là, bingo, grand match retour du combat de Hénin-Beaumont, l'affiche « MLP contre JLM » ! Ton autocollant donne la clef de la manœuvre : détacher une partie des électeurs de gauche qui ont fait allégeance au Front national en leur proposant un socialisme national en lieu et place de l'avatar de national-socialisme proposé par la boutique d'en face.

– C'est ridicule, toute ma vie a été consacrée à la lutte déterminée contre l'extrême droite ! Vous évoquez Hénin-Beaumont. Tout le monde me déconseillait d'affronter Marine Le Pen aux législatives, mais je ne me suis pas dérobé, malgré les risques encourus. Qui peut le nier ?

J'avais souri.

– Moi. Un peu de mémoire, monsieur l'historien. Tu as battu le tambour pour elle, sans être capable de te maintenir au second tour, et ce n'est qu'en traînant les pieds que tu t'es désisté pour le candidat socialiste – ils en avaient trouvé un dans le coin qui avait le cul propre, et qui a été élu de justesse. Mais ta lutte contre l'extrême droite, quand même, c'est l'arbre qui cache le Buisson...

– On dit, je crois, « l'arbre qui cache la forêt »...

– Sauf qu'en l'espèce, je faisais allusion à ton ami Patrick Buisson, qui a orienté vers l'extrême droite les campagnes de son autre ami Sarkozy, l'inclinant à créer le ministère de l'Identité nationale et de l'Immigration. Je ne te reproche pas de fréquenter le vice-président du Medef, avec qui vous partagez le goût des artistes marginaux, qui te conseille dans tes achats, mais ce n'est pas la même chose que de faire équipe avec un militant anticommuniste de toujours, partisan de l'Algérie française et admirateur des factieux incendiaires de l'Organisation de l'armée secrète, qui a dirigé le brûlot *Minute* pendant des années avant de rejoindre *Valeurs actuelles*. Tu n'as même pas pu résister à l'idée d'assister à sa remise de la Légion d'honneur par Sarkozy, à l'Élysée ! Je me pose une question... C'est lui qui t'a convaincu de réorienter ta propagande vers la rupture avec l'Union européenne, la sortie de l'euro, toi qui a voté « Oui » au traité fondateur de Maastricht par admiration pour François Mitterrand ? À moins que ce ne soit Éric Zemmour...

Dans un premier temps, Jean-Luc Mélenchon avait cru bon de ne réagir que par un haussement d'épaules, puis il s'était ravisé.

– Il vous suffit d'aller sur mon blog pour savoir ce que je pense de cet histrion...

De ma main libre, je m'étais contenté de sortir mon Smartphone, d'appuyer sur quelques touches. La vidéo d'un extrait de « 17 heures Politique » du printemps de 2010, sur I – Télé, s'était mise en route. À l'époque, Eric Zemmour venait de se livrer à une provocation de plus, affirmant que la grande majorité des délinquants étaient Noirs ou Arabes. Audrey Pulvard demandait à Jean-Luc Mélenchon de réagir en direct à cette sortie dont le caractère raciste n'allait pas tarder à être reconnu par la justice. Au grand étonnement de la journaliste, le leader du Parti de Gauche commençait par dire son amitié pour le polémiste d'extrême droite avant de minimiser la portée de ses propos :

« Je connais Zemmour. Il ferait mieux de dire qu'il a dit une bêtise. Ce type n'est pas un raciste. C'est un brillant intellectuel, mais comme tous les intellectuels, il est têtue comme une mule ».

– Tu as mis du temps à t'apercevoir que c'était le propagateur médiatique des thèmes du Front national... Il suffit de lire vingt pages de n'importe lequel de ses livres pour comprendre qu'on a affaire à un machiste frustré, un petit bonhomme étriqué orphelin de grandeur ultra nationale... J'ai l'impression que votre compagnonnage a laissé des traces quand je t'entends déclarer que les travailleurs détachés d'Europe, les Polonais, les gens de l'Est « volent leur pain aux travailleurs qui se trouvent sur place »...

Je voyais qu'il bouillait intérieurement en cherchant en vain à cerner la raison de mon acharnement.

– Si vous comptez repasser toutes les émissions auxquelles j'ai participé, je crois qu'on est là pour un bon bout de temps...

J'avais pianoté sur les touches.

– Oui, tu es un bon client, les journalistes sont maso-

chistes : ils adorent se faire cogner dessus pour augmenter l'audience... Rassure-toi, j'ai juste mis en réserve une séquence avec Jean-Jacques Bourdin, sur Radio Monte-Carlo, dans laquelle tu affirmes avec force avoir combattu toutes les dictatures...

Il s'était levé et s'était hissé sur la pointe de ses chaussures pour regarder le paysage que Louise Michel apercevait de la fenêtre de sa réclusion. Bientôt, la neige épaisse alourdirait les branches, les inclinant vers le sol, pareilles à des rameaux de pierre.

– Je m'en fais une gloire, même quand on vient me chercher sur mon amitié avec le président Chavez ou avec les dirigeants du peuple cubain trop longtemps victime de l'embargo américain...

Je savais qu'il avait cessé de fumer ses Marlboro rouges en mai 2002, après la défaite de Jospin et l'irruption de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle, mais je tendis vers lui mon étui de Winston. Il hésita une fraction de seconde avant de refuser la cigarette offerte.

– Tu as eu l'occasion de le démontrer quand tu étais membre du gouvernement, au temps de la cohabitation. Chirac avait décliné l'honneur d'accueillir Bachar el-Assad à Orly, Jospin avait passé la patate chaude au ministre des Affaires étrangères qui s'était défaussé sur celui des Armées, qui n'avait rien eu de plus urgent que de refile la corvée à l'Éducation nationale. Ça avait transité par les anciens combattants, l'Aménagement du territoire avant que le ministre délégué à la Formation professionnelle, c'est-à-dire toi, n'accepte d'aller fouler le tapis rouge avec le dictateur syrien. Sur la photo, on dirait que vous marchez dans une flaque de sang. Un bon exemple de ces combats contre les tyrans qui doit ravir Vladimir Poutine, dont tu sembles apprécier la politique au Moyen-Orient...

Il avait ouvert la croisée, incommodé par le nuage de tabac.

– Je vous écoute attentivement depuis près d’un quart d’heure, et j’ai cru comprendre que votre opinion tant sur ma personne que sur mon action était définitive. Quoi que vous pensiez, je ne changerai rien à mes projets. Plus je vous regarde, et plus je suis convaincu que vous n’êtes pas un assassin. Si vous aviez dû appuyer sur la détente, ce serait déjà fait... Je crois qu’on va commencer à s’inquiéter de mon absence, dans les étages inférieurs... Si vous me disiez la raison de ce que je dois bien qualifier de prise d’otage...

– T’inquiète, je ne vais pas te déchirer la chemise...

J’avais glissé mon Smartphone dans ma poche avec les quelques autres vidéos d’imposture qu’il contenait, puis posé le Smith et Wesson factice sur la table, devant lui, avant d’actionner le verrou. J’avais fermé la porte à double tour, laissant la clef dans la serrure, puis descendu l’escalier qui menait au réfectoire des moines où j’avais croisé la compagne du candidat insoumis.

– Pardon, vous n’avez pas vu Jean-Luc ? Tout le monde le cherche...

J’avais levé le doigt vers les étages.

– Je ne sais pas... Mais j’ai entendu du bruit là-haut, chez Louise...

Une lueur d’inquiétude avait brouillé son regard.

– Louise ? Vous êtes sûr ?

La cohorte des invités se pressait pour le cocktail, et personne n’avait fait attention à moi lorsque j’avais quitté l’abbaye après une caresse furtive au cuir républicain des sculptures de Patrice Cadiou. J’avais rejoint la région parisienne dans la nuit, au volant de l’Espace. Je m’étais fait chauffer un plat préparé, au bain-marie, que j’avais avalé en

visionnant, pour la centième fois, la séquence tournée par Canal +, en septembre 2011, qui immortalisait ma première rencontre avec Jean-Luc Mélenchon. Il remontait à pied la grande avenue de la Fête de l'Humanité, entouré d'une nuée de journalistes, protestant avec véhémence contre la présence de Martine Aubry. À un moment, il s'était arrêté devant un stand et était monté sur une petite estrade pour délivrer son message. J'étais à quelques mètres, et je ne sais ce qui m'avait pris – peut-être les deux mojitos bien chargés en rhum engloutis au stand de Cuba –, mais je l'avais rejoint sur la petite scène. Il m'avait foudroyé du regard.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Le tutoiement qu'il me reprochait à Auberive était bien de son fait. Je lui avais rétorqué :

– Je suis un militant de base... J'espère que ce n'est pas seulement pour parler aux enregistreurs, aux micros, aux caméras et qu'il va y avoir un débat...

Son œil était devenu noir.

– Bon, ça suffit maintenant, tu redescends, tu dégages. Dehors !

J'avais éclaté de rire.

– Dehors ? Mais on est tous dehors. Pourquoi je redescendrais ?

Deux ou trois membres de sa garde rapprochée donnaient des signes d'impatience, mais la présence des télévisions les incitait à la retenue.

– Si tu es un militant, tu dois être discipliné et obéir !

– Oh hé, attends, ce n'est pas toi qui vas me faire la leçon...

Il avait sifflé entre ses dents.

– Si, je te la fais. Dégage !

Avant que les gros bras du Parti de gauche ne m'exfiltrent, j'avais eu le temps de placer ma dernière réplique :

– T’as pas à me parler comme ça, Jean-Luc : je ne suis pas journaliste !

Ma femme, Lydia, m’avait trouvé affalé devant la télé en rentrant vers deux heures du matin, après plusieurs jours passés en stage de formation.

– Tu regardes encore ce truc ! J’ai l’impression que tu n’as jamais digéré qu’il te traite comme un moins que rien, comme un vulgaire « Casse-toi pauv’ con ! » Si tu ne veux pas que le souvenir de l’humiliation tourne à l’obsession, tu devrais essayer de le rencontrer, de casser le morceau pour passer à autre chose... C’est ce que j’en dis...

Je l’avais fait taire d’un baiser appuyé sur la bouche.

– Je crois que tu as raison.

J’avais éjecté le disque du lecteur avant de le plier entre mes doigts. Il s’était cassé net en émettant un ridicule petit bruit sec.

- 6 -

1800, 60, 32

Dominique Delahaye



Le bassin s'éveille lentement sous un ciel clair. Le soleil, encore tapi derrière les immeubles qui surplombent les quais, réchauffe déjà l'atmosphère. Je grimpe les trois marches qui mènent au pont arrière. C'est l'endroit le plus agréable du « Lemsteraak ». Souvent, je viens soigner là mes insomnies matinales, savourant dans ma chaise longue le calme de ces fins de nuits. Ensuite, le petit-déjeuner et quelques grilles de mots fléchés pour chasser cette idée que je n'ai rien d'important à quoi penser.

Mon vieux tjalk hollandais s'écarte doucement du ponton flottant, avant de revenir sagement à son point de départ, rappelé à l'ordre par l'amarre tendue. Un bateau passager remonte le bassin. Je salue Bernard, qui pilote. C'est la première rotation. Les touristes s'entassent sur le pont supérieur, planqués derrière leur tablette brandie à hauteur de visage. Le pont de Crimée se lève doucement. Bernard remet les gaz, et le sillage moutonne jusqu'aux pierres grises des quais.

Un peu plus de quinze ans maintenant. Comme presque chaque matin, je me félicite de ce choix que j'ai espéré radical. Une maison flottante pour échapper au naufrage.

Un mois d'avril, pendant lequel, comme dit l'autre, le navire a fait eau de toute part. Julie boucle sa valise, quasiment sans préavis, et Jospin se fait éjecter comme un mal-propre au premier tour. J'ai eu un moment de vertige. Un court moment.

Une escouade de pompiers en mode sport, cuissards moulants et maillots légers collés par la sueur sur des pectoraux impeccables, soulève la poussière du terrain de boules. J'enfile des nu-pieds et je descends du bateau. Le catway tangué légèrement.

Sur la place, trois types baraqués en capuches et joggings gris plantent les tubes d'aluminium qui serviront d'armatures aux étals du marché. Ils arpentent le bitume avec des gestes précis et automatiques. On a l'impression qu'ils s'ignorent, et pourtant, leurs mouvements semblent coordonnés. Les chocs métalliques des pieux qui s'encastrent les uns dans les autres en cadence assurent une sorte de tempo. Un ballet réglé, une mystérieuse chorégraphie contemporaine. J'achète ma baguette et je pousse jusqu'au boulevard de Flandres, pour revenir par l'autre extrémité du bassin. Ce n'est pas de gaieté de cœur, mais le médecin est formel, il faut que je marche. Alors je marche.

Au bout du boulevard, entre les voies de circulation, une cinquantaine d'Africains se réveillent. Parmi eux, une dizaine de femmes. Certains dorment encore sur des lits de fortune, à même le goudron, ou sur les minuscules pelouses, sous les arbres. Une sorte d'abreuvoir en inox a été installé sur le trottoir, et des types se passent le visage à l'eau ou se brossent les dents. Les premiers joggers traversent les campements sans un regard, concentrés sur leur respiration. Deux mondes qui s'ignorent, deux plaques tectoniques qui se frottent l'une à l'autre. Des tremblements de terre annoncés.

Un spectacle qui mettait Julie sur les nerfs. Le jour où,

fatigué de ses perpétuels états d'âme, je lui ai dit que la France ne pouvait pas accueillir toute la misère du monde, j'ai senti que j'avais commis l'irréparable. Nous avons déjà eu de sérieuses escarmouches à propos de ce que j'appelle le principe de réalité. Le bon sens qui s'impose à tous ceux qui ont les yeux en face des trous.

– Je ne me résignerai jamais à l'inacceptable.

C'était le genre de phrase qu'elle balançait avec son air farouche qui me donnait immanquablement l'envie de baiser. Le fossé s'est creusé entre nous. Elle confondait tout, volonté de chercher des solutions concrètes et résignation. Julie a fini par prendre mon sens aigu des responsabilités pour un manque de grandeur.

Je jette un œil aux affiches du multiplex, et je remonte le quai, jusqu'à la marina.

– T'as une petite mine ce matin !

Magali est charmante. Elle occupe un ancien bateau de location en polyester, à dix mètres du mien, sans caractère, mais très habitable. Elle travaille dans une agence de communication. Elle est toujours souriante et pleine d'attentions. C'est presque humiliant.

– J'ai mal dormi. Peu dormi, en fait.

Elle s'échappe, légère et silencieuse, sur le ponton.

– Profite du soleil ! Fais une petite sieste ! C'est ça la retraite !

Je reste un moment à regarder son joli petit cul qui se dandine dans un short ajusté. Le médecin ne l'a pas dit, mais je le sens bien. Il n'y a pas que la marche dans la vie.

Je fais coulisser la porte du poste de pilotage et je mets la cafetière en route. La baguette est comme je l'aime. Pas trop cuite.

Il y a bien eu Florence. Une collègue du lycée technique. Le prof de mécanique est toujours très courtisé. J'ai dépanné sa voiture deux ou trois fois avec les élèves. Elle a fini par

m'inviter à dîner chez elle pour me remercier. Elle était seule elle aussi. C'était plutôt bien parti. Elle avait été agréablement surprise par l'ordre et la propreté qui règnent sur le bateau. Les mythes ont la vie dure. Le vieux loup de mer, le bordel dans la cambuse, les toiles d'araignée et, pourquoi pas, un singe qui cavale dans le bateau. Ni poussière, ni chat, ni perroquet. Je ne suis pas flibustier pour un rond.

Ça s'est joué sur un problème d'espace. Le bateau, c'est trop petit pour deux. Elle m'a proposé de la rejoindre dans son appartement. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que je tenais plus à mon « Lemsteraak » qu'à elle. Depuis ma rupture avec elle, la sinistrose.

La première fois qu'on m'a appelé, j'ai cru à une connerie. J'ai raccroché. On a insisté. J'ai écouté. J'ai dit aussi que j'étais très étonné qu'on ait pensé à moi. Que j'avais disparu des listings, coupé les ponts avec tous les copains depuis longtemps et que je n'avais pas vraiment le profil d'un barbouze. On m'a dit que justement.

J'ouvre mon ordinateur portable. Dans la boîte mail, il n'y a qu'un message de ma banque, deux circulaires du syndicat et une pub pour un spectacle, envoyée par Florence. Nous sommes restés bons amis. Je débarrasse et je fais la vaisselle. Il va falloir que je change les filtres à gasoil et à huile du moteur. Que je vérifie la tension des courroies. Tous les ans, nous devons quitter le port pour quelques jours. Je m'installe à La Ferté-sous-Jouarre. Le port est agréable. En train, c'est à rien de Paris.

Je déteste quitter Paris. Pas que je m'y ennueie moins qu'ailleurs. J'ai juste peur, si je m'en éloigne trop longtemps, de ne pas pouvoir supporter la monstruosité de cette ville à mon retour. De perdre l'habitude, cette espèce d'engourdissement qui nous empêche de hurler quand on est tassé à crever dans le métro, de tousser quand l'air est irrespirable, de dégueuler quand on voit les mêmes qui font

la manche dans la rue.

Sur un coin de l'écran, le blog de Gérard Filoche s'ouvre. J'ai passé un peu de temps à m'intéresser à tous les candidats. Le genre de type dont Julie pouvait être fan. Le genre de type qui m'agace, et ça ne date pas d'hier. Sa fidélité à ses idées de jeunesse qui frise la pathologie et son habileté de tribun. Des raisonnements à l'emporte-pièce, comme si c'était simple d'être de gauche, comme si la politique avait encore les moyens de changer le monde sans négocier avec ceux qui tiennent le manche. L'unité de la gauche, le programme social avant tout. Des slogans en forme de chiffres, soixante pour la retraite, mille huit cents pour le salaire minimum, et trente-deux pour les heures de travail hebdomadaires. La rigolade.

Je viens juste de m'asseoir avec mon crayon, ma gomme et ma revue de sport cérébral, quand on tape à la porte du bateau. C'est Raymond. Raymond et Mathilde vivent sur une vedette hollandaise à l'autre bout du port.

– Salut !

– Salut Thierry. T'as pensé à moi ?

Je ne réponds pas assez vite pour être convaincant. Raymond est déçu, mais il ne le montre pas. Il me ménage. Le prestige du mécano est au moins aussi fort sur les pontons que dans la cour du lycée. Les trois quarts des plaisanciers ne connaissent rien à rien aux moteurs.

– Tu te rappelles que tu m'as promis ! Mathilde et moi quittons le port dans une semaine. Régler le ralenti, tu m'as dit que ce n'est rien à faire.

Le temps de ramasser quelques outils, et je le suis. Mathilde a déjà préparé le café. La trappe est ouverte. Je demande à Raymond de démarrer le moulin. C'est un vieux Daf marinisé. Il tourne rond. En quelques minutes, je règle son histoire. On prend le café. Ils comptent faire une grande boucle en partant par la Marne, en passant par la

Belgique avant de revenir par l'Oise. On papote comme ça un moment. Je retourne au bateau.

On me donnait la possibilité de réfléchir. Ce que j'ai fait. Pas facile. Accepter de tuer un type, ce n'est pas une décision qui se prend à la légère. Il était question pour moi de ne pas me laisser entraîner par les affects, d'examiner rationnellement la proposition. Quand les enjeux sont historiques, que vaut la vie d'un homme ? Et la démocratie là-dedans ? Si on commence à se trucider les uns les autres, comme de vulgaires fanatiques religieux ? Un beau bordel. La discussion avec moi-même tournait en rond. De la philosophie de comptoir.

Alors, j'ai décidé de me recentrer sur l'essentiel. C'est-à-dire moi. De quelle manière ma vie allait-elle être affectée par ce tournant du destin ? Comment allais-je être capable de faire face à ce défi inédit, et pour tout dire original ? Étudier les risques encourus. Le poids du remords était-il éventuellement susceptible de troubler un avenir dont je voulais plus que tout préserver la quiétude ?

Envisager de mettre un terme à la vie d'un autre m'a finalement amené à passer la mienne au scanner. Le résultat n'avait rien de brillant. Je m'emmerdais profondément. Rien ne permettait d'imaginer qu'il allait en être autrement dans les années à venir. À côté de cette perspective, toute prise de risque semblait finalement raisonnable et l'aventure, malgré ma répulsion naturelle pour le mot lui-même, salvatrice. Et puis finalement, la cible me convenait.

Il y a eu un mini-buzz autour de ses déclarations sur la loi El Khomri, sur la nécessité d'un candidat unique dès le premier tour, pour que la gauche ait une chance d'être présente au second. Éviter le cauchemar. Les journalistes, mi-goguenards, mi-déroutés, commencent à parler du Bernie Sanders français. On l'a comparé aussi à Jérémy Corbyn. Ils aiment ça, les journalistes, les comparaisons

parlantes, au risque du raccourci. Ils en ont rajouté sur ses trois chiffres fétiches. Au fond, tout ça a fini de m'intéresser vraiment.

J'ai envisagé ma petite histoire avec le soin méticuleux qui me caractérise. Ça m'a occupé ces dernières semaines, presque à plein temps. Décortiquer la procédure globale, la ramener à une série d'actions plus simples à concevoir, à enchaîner. De la mécanique finalement, geste après geste, pièce après pièce, du diagnostic de la panne jusqu'à la réparation du moteur. Tellement organisé, que c'est devenu vite aussi ennuyeux que le reste.

Le gars se déplaçait seul. Voler une camionnette. La planquer. Étudier son agenda, attendre le bon moment. Plus une affaire de patience que d'imagination. Je l'ai coincé dans une ruelle sombre qu'il traversait en téléphonant. Il a pris de plein fouet les mille huit cents kilos de la camionnette à soixante à l'heure, et il n'a pas dû mettre plus de trente-deux secondes à mourir. J'ai juste mis dans la poche de sa veste la carte de visite portant l'inscription 49.3, avant de disparaître tranquillement dans la nuit.

Il y a un peu d'agitation sur le bassin. Des bateaux électriques qui s'embouteillent devant le pont levant, déjà les premiers amateurs de pétanque sur le quai d'en face qui font claquer leurs boules d'acier. Une journée d'été comme une autre. Je prends ma revue de mots fléchés, et j'entame ma première grille.

Dernière parution : *Si près d'Amsterdam*, Éditions IN8, collection Polaroïds.

- 7 -

PUTAIN DE VALISE

Jeanne Desaubry



J-1

Nom d'une pipe en bois, ça ne marche pas, ce bordel-là. Comment je saurais si on est J-1 ou J-2 ou J – ... ? Aujourd'hui, on serait plutôt le J-3 ? J, c'est quoi ? Le jour où je passe à l'action, le jour où je reviens... ? Je m'y perds, c'est n'importe quoi ! Je vais prendre des notes avec les dates dans l'autre sens. C'est pas ce qu'on m'a demandé, mais faudra qu'ils s'adaptent. Au pire, je corrigerai après. Ou je laisserai d'autres corriger, après tout, je m'en fous ! Chacun son boulot.

J1

Si vous avez suivi ce qui est dit au J-1 vous savez pourquoi il n'y a pas de J0. J'ai mis la filature en route, tous les renseignements que j'avais se vérifient. J'ai pu prendre un billet sur le même vol, ça va être du gâteau. Enfin presque. J'ai dû aller acheter un maillot de bain en catastrophe, et naturellement, il n'y avait pas ma taille. Et la pharmacie du coin était fermée. Pas de bol, je n'ai pas pu emporter mon écran total habituel. Je sens que c'est parti pour des coups de soleil, je ne supporte pas.

J2

Nom de Dieu d'une pipe en bois ! Catastrophe absolue. Ma valise est perdue. J'avais quasiment tout dedans. Un matos indétectable qui coûte une fortune, en pièces détachées dispersées dans les coins... et v'lan ! On me prive de mes outils. Comment je fais, moi ?

Faut pas rêver : je ne connais personne ici. Le temps que je me renseigne, elle sera repartie nourrir ses mômes et sa paranoïa parlementaire. Va falloir improviser, et puis ça va me prendre du temps ! Je ne supporte pas.

En attendant, y a plus qu'à filer acheter des affaires de toilettes. Je n'aime pas puer du bec façon bébé phoque. Je ne supporte pas !

Quand j'y pense, ça m'amuse d'être là, sous le soleil des Tropiques, avec elle. Moi, après le scandale des Maldives, j'aurais évité. Tu parles d'une écolo : bonjour la trace carbone des galipettes avec son nouveau mec. Les hypocrites non plus, je ne supporte pas.

J3

J'ai réussi l'infiltration. Des vioques du Val-de-Marne et leurs accompagnateurs qui tranchent avec les petites familles venues faire du gras au bord de la piscine. Bon, je fais un peu plus jeune que la moyenne, mais ceux de Valenton croient que je suis d'Alfortville, et les autres que je crèche à Saint-Maur. Pas intérêt à avouer que suis transfuge du 92, les vieux me poursuivraient à coups de canne et de dentier. Ils ont tous pris la même navette qu'elle, son mec et moi. J'ai graissé la patte du réceptionniste pour qu'il me fasse enregistrer dans une chambre à côté de la sienne. Des bungalows, qu'ils disent...

Elle ne s'est pas levée bien tôt ce matin. Ça roucoulait dur. Pas pu brancher les micros que j'avais dans mon bagage à main. C'est un nouveau matos. Je n'y comprends rien, quelle galère ! Mais les vieilles méthodes ont du bon.

Les murs ne sont pas bien épais. Tu parles d'une arnaque ce « séjour tout compris dans un cinq étoiles ! »

En orientant le miroir de la glace de salle de bain, j'aperçois sa terrasse en grand panoramique, et en jouant avec l'angle, j'ai vue sur un bout de la chambre.

Voilà l'autre qui se pavane, il virevolte comme un glandu en tenant une robe devant lui ! Une nana en crise de fièvre acheteuse ne serait pas plus ridicule. Puis il s'arrête, j'entends sa voix à elle qui monte dans les aigus ! Bon, le voilà qui jette la robe par terre et s'en va en claquant la porte. Pas très réussi, le drama, il y a des ferme-portes efficaces. Ça gâche la sortie théâtrale...

Ah, nom d'une pipe en bois ! Je la reconnais, la robe. Non, c'est pas tout à fait ça. Mais oui, c'est bien sûr : le même modèle que la fameuse blanche à fleurs bleues. Mais les fleurs sont mauves. Je ne sais pas si c'était un cadeau, mais il a raté son effet. Délicat, le gars. Je la vois encore au bord des larmes à l'Assemblée nationale après les sif-flets des connards de l'opposition. J'avais eu presque pitié. Pourtant, les pleurnicheuses, je ne supporte pas.

Toujours pas de valise.

J4

Voilà, c'est parti. Il a fallu que je m'inscrive au yoga, à l'aquagym, à la « soirée pour faire connaissance ». Comme je ne sais pas où elle va se rendre, je m'inscris à tout. Je vais passer des journées de folie à courir en tous sens. Et après, le professionnalisme, il en prend un coup et on s'étonne. Je ne supporte pas l'amateurisme.

Elle a reçu une visite, ils ont parlé tout bas sur sa terrasse, mais ils étaient dans le coin, derrière les pots de bambous qui séparent nos deux terrasses et où je vois moins bien. Un freluquet, la peau toute blanche, en tenue estivale qui lui va comme un soutif à un piaf.

Et toujours pas de valise.

J5

À ce tarif-là, je vais avoir des muscles de folie. Elle n'est pas sortie de sa chambre. Bouderie ? Sieste crapuleuse ? Impossible à savoir, vu que je suis partout sauf dans ma chambre, justement. Demain, je change de tactique. Plutôt que de continuer à frôler le surmenage, je m'oriente dans l'enquête raffinée. Ce soir, je me fais en douce le bureau d'animation. Équitation, plongée, sortie en pirogue, tout ça c'est sur inscription. Je rationalise.

Sur ma fiche, je lis « parfois un peu pingre ». Je dois pouvoir laisser tomber le ski nautique et autres conneries tracées hyper coûteuses. J'ai vu les tarifs. Sur le cul, j'étais.

Le freluquet est revenu, il a échangé sa tenue de ville d'hier pour une autre aussi nulle : jean déchiré, t-shirt qui pend sur des bras maigres. Merde ! qu'est-ce qu'elle lui trouve ? Ils sont là, quasi tête contre tête. Et son Julot dit rien.

Toujours pas de valise. Je ne vais pas continuer à laver mon slip dans le lavabo de la chambre. La femme de ménage me regarde drôlement. Va falloir investir, et faut voir ici les tenues à fleurs et compagnies, couchers de soleil géant dans le dos. À vomir. L'idée de m'afficher avec ça sur le dos, je ne supporte pas !

J6

En fin d'après-midi, le petit Ben Simon est repassé. Finalement, à force de recherches sur le net, j'ai trouvé et reconnu sa tronche. Quand même, sa jeunesse, c'est quelque chose. Vu de près, c'est encore plus impressionnant. Il peut faire ce qu'il veut, la barbe, les lunettes, les fringues, tout... on a l'impression de voir un gamin revenir du lycée. Quand je pense à ce qu'il est, à ce qu'il fait, je me demande si ça ne devrait pas être la prochaine cible. Je vais le signaler. Le gars, il est trop intelligent pour ne pas être dangereux. Est-ce que par hasard ce ne serait pas son conseiller occulte ? Forcément quelque chose comme ça,

si j'en juge par ces trois séances de discussions plus que discrètes. C'était peut-être ça l'objectif de ce séjour à la con, et pas roucouler, comme on croyait, avec un type qui n'a pas l'air de l'intéresser plus que ça. Je les ai clairement entendu parler des primaires. Le petit, paraît qu'il a été son chef de cabinet à pas vingt ans ; aujourd'hui, il régnerait discrètement sur la télé publique. Dangereux je vous dis. En partant, il lui a claqué la bise : « Cécile, ton moment est venu. Les conditions n'ont jamais été aussi favorables pour toi. » Ça avait papoté deux heures, mais comme je ne peux pas enregistrer vu que je n'ai pas le bon matos et qu'écouter et écrire en même temps ce n'est pas facile, il m'en manque des bouts. J'ai chipé des noms... ça ressemblait à un conseil de guerre.

Tout ce séjour, c'était un leurre. Raté ! Je suis là, moi, et bien là.

Le problème, c'est que j'en attrape des torticolis à force de coller au mur comme une mouche qu'aurait mangé trop de chili. Le torticolis, ça me donne des migraines, je ne supporte pas.

À part ça, et ça devient problématique : toujours pas de valise.

J7

J'ai enfin trouvé l'occase. Enfin, j'espère. Il faut, parce qu'on approche de la fin du séjour. Je n'ai jamais été aussi proche, et je n'avais pas le plus petit début d'approche jusqu'à hier. Elle s'est organisée pour pas être emmerdée, la fille. Petit-déjeuner dans sa chambre, son mec – son larbin plutôt – passe à midi au buffet prendre une salade qu'il lui amène sur sa terrasse. J'ai réfléchi à une approche directe, mais je peux difficilement débarquer comme ça « Salut, on est voisins ! », compte tenu que je tiens à sauver ma peau après lui avoir fait la sienne ! Quand je croise son copain dans les couloirs, je ne lui parle pas, j'évite son regard.

D'ailleurs, je fais un peu comme ça avec tout le monde. Un peu d'échanges, sinon tu fais tache, bavardages creux sur les activités des retraités, pas d'aspérité, transparence assurée. Je devais avoir raison pour le petit Ben Simon, ils en ont terminé. Parce que ça y est, elle sort enfin de sa piaule. Elle a passé un moment à écrire, puis à se relire quasi à voix haute. Et puis encore et encore. Ça a bien duré deux heures. À la fin, elle a élevé la voix et j'ai entendu : « Parce que l'écologie est une cause trop importante pour que sa défense soit absente des enjeux d'une élection qui peut fixer le cap de notre pays pour les années à venir, je n'ai jamais fait mystère que je me préparais à cette échéance. » Bla-bla-bla. Elle est enfin sortie de sa chambre, rayonnante ! Les infos sont bonnes : elle va aux primaires ! Raison de plus pour accélérer mon processus éradicateur.

À côté des autres elle fait pâlichonne. Le bronzage a pris du retard. Et puis, j'avais tout bon. Mes visites nocturnes au bureau de l'animation portent enfin leurs fruits. Madame est inscrite à une activité gratuite. Je vais rentabiliser mon maillot. Initiation à la plongée. D'abord à la piscine de l'hôtel, puis pour ceux qui ont passé le test, sur le récif de corail. J'espère qu'elle raquera pour celle-ci, sinon, je vais commencer à avoir du mal à honorer mon contrat. Moi, la plongée, ça me fait mal aux oreilles. Je ne supporte pas. Mais tant pis ! Faut savoir payer de sa personne.

J8

Dernier jour. Hier soir, on a fait le test dans la piscine. J'ai fait comme si je ne connaissais rien à la technique, et de son côté, la Cécile s'est super bien débrouillée. Donc, sortie en mer réservée. J'ai remarqué quelque chose. Le moniteur qui s'est occupé de Madame et qui assure la sortie cet après-midi, il est baraqué comme un dieu de l'Olympe. Bronzage intégral naturel, beau comme un sauvage, châtain avec des mèches décolorées par le soleil, des yeux

d'un vert stupéfiant dans son visage aux traits de médaille. Un condensé de *sex-appeal* auquel elle semble avoir été sensible. La preuve : ils prenaient un verre sous la paillote-bar hier soir, et le Julot n'était pas dans le coin. Ça avait l'air drôlement chaud entre ces deux-là. Les Germaine et les Ginette du Val-de-Marne en bavaient de jalousie. Elles avaient gloussé comme des dindes au bord du bassin dans l'espoir d'intéresser la gravure de mode. Faut dire, les varices, c'est pas top. D'ailleurs, je ne supporte pas.

J9 Toujours pas de valise !

Voilà, on rentre. Je suis avec le groupe des vioques à l'aéroport, je fais profil bas. Faut entendre les commentaires affligés. Quelle triste issue pour une jeune mère de famille, quand même ! Mais faut ce qu'il faut. Le destin de la France, tout ça... J'ai agi sans trembler. Les pompiers et même les flics, c'est passé comme une lettre à la poste, et moi, si j'ai encore les tympanes qui me font douiller, je repars la conscience tranquille du boulot accompli.

Je vous raconte.

Le beau gosse a descendu tout le monde tranquillou du bateau. Une bande d'otaries aurait été plus gracieuse. Il a aidé les débris, et puis il a pris la bichette par la main pour lui montrer un banc de poissons-clowns derrière un récif. Sauf que c'était plus profond. Elle l'a suivi en confiance, en palmant doucement dans l'eau azur avec le soleil qui brillait à la surface, six ou sept mètres au-dessus. Et puis, il y a une Germaine qui a commencé à s'agiter quand elle a vu une ombre, elle a dit après qu'elle avait cru à un requin. Et puis ses copines ont commencé à s'éparpiller. Apollon a fait un signe à sa promeneuse, a rappliqué dare-dare pour calmer les émois vrais ou simulés des vieilles jalouses. Moi, j'ai sauté sur l'occasion. J'ai basculé vers l'avant, tendu le bras, ai arraché le détenteur de la Cécile. Des bulles sont parties dans tous les sens, j'ai fait un écart. Au

cas où l'Olympe lui sauvait la mise, j'avais l'excuse toute trouvée : la panique, je m'accroche à elle, et catastrophe !

Elle a perdu son calme tout de suite, j'ai pris la tangente discrètement, en faisant le tour du récif par l'autre côté. Elle essayait de remonter. Le temps qu'Apollon vienne au-devant d'elle, elle avait bu la moitié de l'eau des Caraïbes. Malgré un bouche-à-bouche affirmé sur le pont du bateau, le bellâtre ne nous l'a pas ranimée.

Les secours nous attendaient sur la plage. VIP, elle a eu droit à un hélico. Moi, en compagnie des vioques qui chiaient dans leur paréo, je me rongais les ongles. Quant à l'Apollon, rien à battre : après un haussement d'épaules désolé, il est allé prendre sa douche. Les mufles, je ne supporte pas.

Notre nouvelle candidate n'aura pas eu le temps de nous lire son beau discours si bien travaillé au soleil des Tropiques. Paraît que son brillant cerveau a été privé trop longtemps d'oxygène. Bref, l'égérie écolo va pouvoir aller dans les Cévennes tricoter des chaussettes en laine qui gratte. Tout juste s'il lui reste assez de cervelle pour compter les mailles. Bref, mission accomplie, mais les meilleurs sont toujours méconnus. Encore un exploit secret...

Retour vers la métropole : paraît que le réchauffement climatique nous offre une canicule de derrière les fagots.

Putain, ma valise ! J'y crois pas : elle tourne là, sur le tapis !

Dernière parution : *Chroniques d'Elles*, Éditions du Horsain.

- 8 -

RETOUR EN FARCE

Pierre Dharréville



Jetant des regards méfiants autour de lui, Jean-Laurent Fleurdelys descendit de la Laguna bleu nuit qui le transportait. Il avait raison, ça sentait la mort à plein nez, dans cette histoire. Sans attendre, il se dirigea vers une petite échoppe de l'interminable rue Lamarck, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, tira la porte et repoussa le rideau de velours rouge qui masquait l'intérieur.

– Déshabillez-vous, cher monsieur, lui fit une voix rocailleuse avec un fort accent du Midi.

Devant sa mine interloquée, elle précisa.

– Mettez-vous à l'aise, tombez la veste, vous voyez bien ce que je veux dire...

– Je vous remercie, souffla le visiteur dont la gêne était manifeste (or, où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir). C'est moi qui...

– C'est vous qui m'avez appelée, je sais, pas besoin d'être voyante pour le deviner. Je vous attendais, asseyez-vous.

Il fallait bien trouver une solution. Par un incroyable enchevêtrement de concours de circonstances, tous les candidats putatifs – et ils étaient nombreux – qui se marchaient dessus pour représenter la gauche à l'élection pré-

sidentielle étaient plus ou moins radicalement empêchés. Ça n'aurait pas été plus dramatique s'ils avaient emprunté tous ensemble l'avion de la Malaysia Airlines dont on avait perdu la trace entre ciel et mer quelques mois auparavant. La droite se gondolait à foison, en tenant à jour la liste des prétendants contraints à l'abandon. Un petit plaisantin avait posté une affiche sur Facebook où l'on voyait un panneau indiquant la direction d'un cimetière, surmonté d'un triangle signalant un virage dangereux à gauche. Un autre avait tweeté : « Proverbe de gauche : “Me prendre une raclée à l'élection présidentielle ? Plutôt mourir !” » Le trait d'humour n'avait pas fait rire tout le monde, et il n'était pas certain qu'il fut de bon goût, mais sur la toile, tout est permis. C'est même la seule manière d'y exister vraiment.

Jean-Laurent Fleurdelys avait décidé de ne se priver d'aucun moyen pour faire face aux difficultés, de la même manière que sa grand-mère était allée voir toutes sortes de thérapeutes pour soigner sa sciatique, jusqu'à un rebouteux reclus au fin fond du Limousin. Les vieilles méthodes n'avaient pas que des défauts à ses yeux, mais il fallait vraiment qu'il soit désespéré pour s'en remettre aux forces de l'esprit. Si les divagations de feu François Mitterrand au soir de son existence l'avaient beaucoup amusé, il n'y avait jamais accordé de crédit. C'était le moment où jamais.

– Si ça ne vous dérange pas, nous dirons que cette rencontre n'aura jamais eu lieu. Je le démentirais.

– Je vois... maugréa la maîtresse des lieux en faisant la moue.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comprenez-moi, la situation est suffisamment compliquée pour que je n'aie pas à me justifier d'avoir fait appel à vos services, nos adversaires en tireraient argument. Et vous imaginez bien

que je n'ai pas été mandaté par le bureau politique...

Jean-Laurent Fleurdelys n'arrangeait pas son cas, et maintenant qu'il était là, il fallait en jouer, il n'avait pas le choix. Le décor était croquignolet. Des ustensiles en cuivre, des parchemins jaunis avec des runes incompréhensibles, un poster de Patrick Bruel, des photos de vieillards, d'enfants et de gens sans âge, ainsi qu'une table ronde posée sur un trépied et recouverte d'une nappe de velours carmin au bout de laquelle pendait une ribambelle de pompons dorés.

– Vous m'aviez l'air plus bravache, l'autre jour à la télévision, monsieur Fleurdelotus.

– Fleurdelys, précisa le quinquagénaire.

– Si vous voulez, pardonnez-moi. Alors, de quoi parlons-nous, mon bon monsieur ?

– Mes questions sont d'ordre politique.

– Allons bon ! lança-t-elle. Allez, allez, pas de chichis, donnez-moi votre main.

Et elle joignit le geste à la parole, sans attendre le consentement du client.

– Oh oh !

– Ne me dites rien.

– Comment ça ne me dites rien ?

– Il y a un problème ?

– Ça dépend ce qu'on appelle un problème...

– Écoutez, je ne suis pas venu pour ça. Voilà, je vous explique...

*

Dans la grande salle blanche, mais pas immaculée, où se tenaient les réunions du bureau politique depuis l'acquisition de cette vieille bâtisse haussmannienne par le Parti, Jean-Laurent Fleurdelys débarqua avec un quart d'heure de retard, ce qui était plutôt raisonnable de sa part. Le public

aurait pu être clairsemé eu égard aux multiples défections de prétendants, mais on avait invité quelques hiérarques expérimentés, quelques ministres, quelques jeunes pousses mal dégrossies pour essayer de faire face à cette situation inédite.

– Ça me rappelle 1995, racontait un petit homme aux cheveux aussi rares que bouclés, lorsque nous attendions Delors comme on attend Godot, et qu’il était allé annoncer sa dérobade chez Anne Sinclair.

– Pierre, tu ne vas quand même pas nous proposer d’aller tirer Jacques de sa retraite ? À part quelques étudiants en Histoire et quelques antieuropéens enragés, plus personne ne le connaît, aujourd’hui.

– Justement, il passerait pour un homme neuf ! se risqua Pierre Bourguignon en retenant un gloussement de rire. Et puis, face à Juppé, il pourrait faire le match...

– Bien, si ça ne vous dérange pas, nous allons commencer cette réunion, se lança Jean-Laurent Fleurdelys. J’ai pris la liberté de vous réunir pour que nous puissions avoir un échange à blanc sur la situation politique et sur les issues pour notre parti...

– Si ça continue, on va être obligés de faire des alliances à gauche pour s’en sortir, persifla quelqu’un du côté de l’aile gauche.

– Je dois dire que la malédiction qui frappe notre famille politique nous affecte tous profondément, mais qu’il est cependant de notre responsabilité de réfléchir aux solutions. Nous ne sommes peut-être pas au bout de nos peines ; aussi je demande à chacun la plus grande vigilance. Et pour commencer, évitez de vous déclarer candidates ou candidats, retenez-vous, cela vaudra mieux pour chacune et chacun d’entre vous... C’est un conseil pas une menace !

Et il partit dans une interminable quinte de toux. Son assistante se précipita pour lui apporter un verre d’eau.

– C’est la tuberculose, lança Bourguignon, qui avait

visiblement fréquenté le comptoir d'en face avant de les rejoindre.

Jean-Laurent Fleurdelys lui lança un regard noir de chez noir, tout en continuant à expulser des mucosités, selon les termes savants, mais peu élégants, de son médecin traitant.

– Je ne veux de mal à personne, commença Monique Roussef, profitant de l'interruption, mais malgré cette toux passagère, je pense que nous n'avons désormais qu'une seule bonne solution : il faut présenter Jean-Laurent.

Le premier secrétaire s'étouffa de plus belle, et il sembla que ses raclements de gorge n'avaient désormais plus pour objectif que de couvrir la voix de l'ancienne ministre.

– Tu as raison, Monique, appuya Laurent Doulic, un jeune plein d'avenir, et surtout d'ambitions de la Fédération de l'Essonne. C'est ton devoir d'y aller, Jean-Laurent, nous t'avons choisi pour être le Premier d'entre nous. La situation est critique, nous ne pouvons plus tarder, tu es le mieux placé.

– Vous ne me voulez que du bien ! s'agaça JLF, comme l'appelaient les journalistes dans le vent. Si ça ne vous dérange pas, je vais terminer mon rapport et vous réagirez ensuite. J'ai une autre idée à vous soumettre...

La Laguna attendait dans la cour gravillonnée de la rue de Solférino. Jean-Laurent Fleurdelys s'y engouffra d'un air grave et, le gyrophare au vent, le véhicule fendit la bruine parisienne, tandis que son occupant pestait contre les mesures anti-automobilistes de la maire de Paris, cette « emmerdeuse » – il pouvait se permettre de le dire, Le Canard enchaîné était déjà au courant.

– Mets-moi le chauffage à fond, Yacine. Et sois prudent.
Au bout de quelques kilomètres, Yacine, qui transpirait

à grosses gouttes, donnant l'impression d'avoir quelque chose à se reprocher, profita d'un feu pour enlever sa veste et baissa discrètement la température. Il était minuit passé et le député de Paris dénoua enfin sa cravate avant de s'ava-chir sur sa banquette pour essayer de grappiller quelques heures de sommeil. Il appliqua les conseils de son coach personnel en réalisant quelques exercices respiratoires et en se détendant les muscles de la tête aux pieds comme s'il devait se transformer en mollusque. En arrière-fond, la radio crachait ses informations sans cesse recommen-cées. Les sarcasmes des uns succédaient au cynisme des autres. Ses consignes semblaient, pour l'heure avoir été respectées, mais il ne se faisait pas d'illusions : il ne fau-drait pas longtemps pour que filtre le contenu de la réunion secrète qu'il avait organisée. Il mit son téléphone en mode avion pour être tranquille et fit éteindre la radio pour ne plus entendre que le bruit des pneus sur la route mouillée à travers la carrosserie de la voiture.

Il avait beau fermer ses yeux de sphinx, il n'arrêtait pas de voir s'approcher de lui le visage boursoufflé de cette vieille folle qu'il était allé consulter en catimini avant sa réunion. Elle lui avait proposé une séance de relaxation. « Ne croyez pas, monsieur Fleurdelys, c'est tout ce qu'il y a de plus adapté pour vous en ce moment. J'ai un diplôme d'ostéopathie, et je n'arriverai à rien si vous êtes tout tendu... » Il avait obtempéré : perdu pour perdu, autant profiter des services de la maison. Elle l'avait entraîné dans la pièce voisine, où elle pratiquait sa discipline, sous un néon tout ce qu'il y avait de plus ordinaire dans le style kinésithérapeutique. Se demandant si sa démarche ne fini-rait pas par lui être fatale, il se laissa jusqu'au bout tartiner le dos de camphre. Jean-Laurent Fleurdelys avait le goût du frisson.

Elle l'avait ensuite ramené dans son antre mystérieux. Puis elle avait appelé les esprits sous ses yeux incrédules et lui avait certifié qu'il n'y avait aucune malédiction en cours contre le Parti socialiste venue de l'outre-monde.

– Voulez-vous que j'y remédie ?

– Surtout pas, malheureuse !

Le Premier secrétaire en était ensuite venu à sa question principale. Il avait sollicité le conseil de la cartomancienne sur une petite dizaine de noms – dont le sien – de candidats possibles en lui demandant si elle leur voyait un avenir. Tirant les cartes du tarot de Marseille, elle avait éclaté d'un rire insolent devant le premier nom, puis devant le deuxième, puis encore devant le troisième. Son amusement était allé décroissant et elle avait pris un air de plus en plus blasé qui achevait au fur et à mesure de le décourager. Seul le dernier avait retenu son attention : Lionel Jospin. Cela confirmait son intuition. Il ne savait pas ce qu'il lui avait pris d'écrire le nom de l'ancien Premier ministre dans le lot, mais après tout, la situation était si exceptionnellement désespérée qu'il fallait bien envisager les solutions les plus burlesques afin de s'en sortir.

Il l'avait remerciée, puis il avait quitté les lieux, non sans lui avoir demandé si elle pouvait éventuellement planter quelques aiguilles dans une poupée représentant Alain Juppé, qui commençait à devenir l'égérie d'un peuple de gauche complètement azimuté.

– Vous y croyez, vous, à ces bêtises ? Moi pas, répondit-elle. Planter des aiguilles dans une poupée...

Quand il émergea enfin de son sommeil, Jean-Laurent Fleurdelys aperçut le pont filiforme qui enjambait la mer jusqu'à l'île de Ré. Le massage et les manipulations de sa

nouvelle amie avaient eu raison des tensions qui l'empêchaient de lutter contre la fatigue avec la seule méthode efficace connue : dormir. Cela n'avait pas suffi à faire disparaître les poches gonflées qui bordaient le dessous de ses yeux. Il prit son peigne dans le vide-poches et le passa soigneusement dans ses cheveux afin qu'ils demeurent plaqués en arrière.

– Bonjour, monsieur. Vous avez bien dormi ? fit Yacine en lui jetant un regard dans le rétro.

– Mieux que dans mon lit, Yacine, comme quoi...

– Je peux ouvrir un peu pour faire rentrer l'air frais ? demanda le chauffeur qui n'en pouvait plus de cette odeur d'eucalyptus ou quelque chose dans le genre.

– Surtout pas ! Tu vas me rendre malade et nous n'avons pas besoin de ça.

Yacine s'arrêta devant la première maison de la presse venue et ramena la collection des journaux du jour à son patron. Il stoppa ensuite devant la première boulangerie et lui rapporta deux croissants et un semblant de café que le député avala sans lever les fesses de son siège arrière. L'heure n'était pas à se pavaner dans des bourgades de province, et il préférait que son déplacement se fasse incognito.

Lionel Jospin l'attendait en tenue décontractée style université d'été du Parti socialiste, portant aux pieds des espadrilles d'un goût discutable. Lui, au moins, avait tenu sa promesse (la seule qui ne fut pas électorale) de quitter le sacerdoce politique en 2002 après cinq années de gouvernement et une claque mémorable lors du scrutin présidentiel, puisqu'il s'était vu devancé par le candidat d'extrême droite. Ce sinistre résultat, on devait le constater par la suite, ne tenait pas de l'accident. L'ancien Premier ministre n'avait fait que quelques courtes apparitions pour ne pas sembler en désaccord avec ceux de son camp qui tenaient

le manche. Son seul fait d'armes avait été de présider une commission nommée par le Président, dite de rénovation et de déontologie de la vie publique. Ses faux airs de pasteur protestant, comme en avaient décidé les médias qui l'appelaient tous les quatre matins à « fendre l'armure », l'avaient désigné pour ce rôle. L'austère qui se marre avait donc disparu du combat politique depuis bientôt quinze ans, dans un geste théâtral qui avait laissé ses partisans dans une sorte d'incompréhension et d'empathie. On pouvait comprendre que cette défaite-là soit lourde à porter par l'homme. Mais on pouvait a contrario regretter qu'il jette ainsi l'éponge face aux difficultés, c'était selon.

Jean-Laurent Fleurdelys descendit de son carrosse, défroissa son pantalon autant que faire se pouvait et monta les quelques marches de la maison blanche dans laquelle Lionel Jospin avait ses habitudes. Il lui arrivait de se demander ce que l'ancien faisait de ses journées. Il connaissait sa passion pour le tennis, mais n'imaginait pas un seul instant qu'il ait abandonné tout travail intellectuel.

– Jean-Laurent ! Je suis très content de te voir ! Si je peux filer un coup de main, tu sais que c'est volontiers, j'imagine que la période n'est pas facile...

– Écoute, on a rarement vu pire, si je peux me permettre...

– Moi si, Jean-Laurent. Mais c'était sans tous ces drames humains. Et c'est du passé ! Alors, quel est ton plan ?

L'ancien Premier ministre dut rapidement se rendre à l'évidence : de plan, Fleurdelys n'en avait pas, ce qui n'était pas rassurant, car il était de loin le plus créatif et le plus roublard de la maison. Pas de plan, ou plutôt, le plus farfelu des plans, ce qui revenait au même.

– Je t'offre une revanche. Je t'offre un retour en grâce, une rédemption. C'est inespéré.

– Tu m'offres un nouveau plan foireux !

– Tu te trompes, Lionel ! Les gens ont un bon souvenir de toi. Hollande, ils ne peuvent plus le voir en peinture, et de toute façon, ça sera sans lui, quelle que soit l'évolution de la courbe du chômage. Toi, tu as l'image d'un homme digne.

– J'ai la dignité des vieillards, c'est ce que tu es en train de me dire ?

– Tu es toujours aussi susceptible ! Mais j'espère que tu es devenu moins rancunier avec l'âge...

– J'ai soixante-dix-neuf ans, Jean-Laurent. Peut-être que je ne les fais pas, mais je les ai quand même. Il faut être sérieux.

– Fidel Castro a gouverné jusqu'à quatre-vingt-deux ans...

– Tu cherches vraiment à me convaincre ? J'ai un doute.

– Mais oui. Juppé a soixante-douze ans, il a été Premier ministre avant toi !

– Je m'en souviens, c'est moi qui l'ai remplacé, mais ça n'est pas une raison.

– Tu n'es pas obligé de rester jusqu'au bout. On fera les choses comme il faut, mais là, on a besoin de temps, on a besoin de toi...

– Donc, si je résume, j'annonce mon retour, j'assume le bilan minable que vous laissez au bout de ce quinquennat, je me fais tordre par la fille après m'être fait étendre par le père, et je reviens ici faire des balades en bateau dans trois mois.

– Alors nous sommes perdus. Alors la gauche est morte. Alors la France des Lumières aura expiré sous nos yeux, et nous n'aurons rien fait.

– Tu n'en rajoutes pas un peu, là, Jean-Laurent ?

– Non. Le moment politique est décisif, tu ne peux pas l'ignorer. Je le pense vraiment. Ton retour peut provoquer une dynamique, nous avons besoin d'un sage pour passer ce cap, nous avons besoin d'un phare...

– Jean-Laurent...

– Bon, j'enlève le phare, mais je le pense vraiment. Ton retour peut provoquer une dynamique, un électrochoc.

La réapparition de Sarkozy semblait autoriser tous les come-back, et JLF lui assurait qu'on arriverait facilement à argumenter que les conditions exceptionnelles lui avaient dicté une décision digne d'un homme d'État qui se respecte. L'ilien avait du mal à se laisser convaincre, mais c'était une si douce musique qu'elle donnait envie de danser. Reprendre l'histoire où elle s'était interrompue, réparer le fil cassé.

« Lionel Jospin préparerait son retour en politique. » C'était un de ces titres dont *Le Monde* avait le secret. La nouvelle était une bombe si elle se confirmait. La journaliste racontait par le menu la réunion de Solférino, le voyage en Laguna jusqu'à l'île de Ré, les personnalités se succédant dans l'appartement parisien de l'ancien Premier ministre. *Paris-Match* ne tarda pas à dégainer un sondage que lui avait vendu son Institut de prédilection sur la popularité de l'ancien Premier ministre et les souvenirs qu'il avait laissés dans l'opinion publique. Il n'y avait pas à dire, Jean-Laurent Fleurdelys n'avait rien perdu de son savoir-faire. Le ballon d'essai semblait fonctionner et l'on commençait à aller un peu plus loin et à lui préparer le terrain. C'était du cousu main. L'austère qui se marre apparaissait en effet, ainsi que JLF le lui avait promis, comme une sorte de sauveur inattendu. La droite s'en donnait à cœur joie, égrenant la liste des mesures qu'elle s'était acharnée à hacher menu pendant quinze ans, à commencer par les trente-cinq heures de travail hebdomadaire. Cela venait affaiblir son vaudeville familial, mais l'héritière Le Pen jubilait à voix haute de pouvoir à nouveau le ratatiner, tout en lâchant, perfide :

« J'aurais préféré que ce soit son fils ou sa fille... » Et à gauche, on se demandait bien quel projet porterait le nouveau Lionel Jospin. Bref, le vieux sage occupait l'espace laissé vacant par tous les prétendants évanouis.

À peine ce beau récit fut-il troublé par la disparition de l'un des plus emblématiques ministres du célèbre revenant : un brillant avocat et économiste qui fut emporté par un infarctus durant un exercice sexuel solitaire, selon le rapport d'autopsie. Cela faisait encore un nom de moins dans la liste, mais il arrivait relativement loin dans l'ordre des possibles. Ce jour-là, pourtant, Jean-Laurent Fleurdelys commença à prendre peur. La cartomancienne de la rue Lamarck lui avait précisément décrit ce qu'il adviendrait du bonhomme lorsqu'il lui avait soumis cette proposition. Un tueur en série, plusieurs chasseurs de têtes, des agents doubles, il ne savait pas exactement qui, mais cette hécatombe ne devait décidément rien au hasard. Il fallait protéger Lionel Jospin de toute tentative malveillante. On lui attacha quatre gardes du corps en permanence, un goûteur, ainsi qu'un testeur de shampoing et de dentifrice, cependant que des portiques de sécurité de quais de gare étaient installés dans chacune de ses réunions publiques comme privées.

« Tu vas mourir de rire, à force de te marrer. » Une lettre anonyme à l'ancienne était arrivée au nom de Lionel Jospin, rue de Solférino. Tout cela paraissait complètement farfelu, et l'on s'épargna d'aller porter plainte. Il fallut s'y résoudre lorsque parvint un deuxième courrier : « Tu vas mourir austère à force d'austérité. » L'affaire se politisait. La semaine suivante, on décacheta une lettre contenant la partition du Requiem en ré mineur de Wolfgang Amadeus Mozart, l'une des dernières œuvres auxquelles il avait travaillé. On donnait désormais dans la culture. Le plaisantin — ou l'assassin — était raffiné. On ne montra pas toutes ces

missives au premier intéressé, histoire de ne pas le perturber.

Un jour où la voiture du candidat ne démarrait pas, on se rendit compte que le réservoir avait été rempli de yaourt aux fruits mixés, et l'on avait trouvé la lettre suivante au courrier : « Danone, tu te souviens ? Il n'a toujours pas payé. Et Moulinex ? L'État ne peut pas tout ? Attention, ça va péter ! » Était-ce toujours la même personne, ou bien une série d'illuminés qui se réveillaient tous en même temps pour écrire des courriers alambiqués ?

La police scientifique fut saisie de l'affaire et se mit à analyser l'ADN, les empreintes, le grammage du papier, les cachets de la poste, les bandes de vidéosurveillance devant les boîtes de récupération du courrier des zones suspectées... Une enquête passionnante, mais qui ne donna aucun résultat tangible. Par précaution, Jean-Laurent Fleurdelys demanda et obtint l'arrestation à titre préventif de la cartomancienne. « Il ne mourra pas jeune, mais il mourra quand même, par là où il a pêché », avait-elle lâché à propos du retiré de Ré, lors de sa prestation privée. Cette phrase était suffisamment énigmatique, mais le député de Paris voulut éviter que la vieille femme ne soit tentée de réaliser elle-même sa propre prophétie pour se donner du crédit. « J'ai hésité à vous privatiser. Finalement, j'ai décidé de vous dissoudre », proclamait la lettre suivante, que la pauvre innocente incriminée n'avait pu écrire de derrière les barreaux (à moins qu'elle ne soit pas si blanche qu'elle le prétendait et qu'elle ait activé quelque complice en liberté...). Mais on avait trouvé à son cou une main de Fatma ; elle put être fichée S et sa rétention put être prolongée.

L'enquête piétinait. Chacun y allait de sa supputation. Pierre Bourguignon se permit même de suggérer que Jean-Laurent Fleurdelys avait un mobile en béton pour harceler ou assassiner Lionel Jospin : si ce dernier renonçait ou était

empêché, il serait ce coup-ci tout désigné pour concourir à l'élection suprême. Et c'était vrai : le Premier secrétaire y avait pensé. Plusieurs fois. Il arrivait si souvent que le candidat lui cassât les pieds avec son éthique et ses manies de puritain du siècle passé, que bon... Mais s'il ne lui arrivait pas de perdre inconsciemment le contrôle de lui-même, alors, jamais ses actes n'avaient suivi ses pensées (et il avait en la matière quelque savoir-faire).

Jean-Laurent Fleurdelys en avait l'intime conviction : rien ne lui serait épargné. Et il avait le détestable presentiment que Lionel Jospin ne terminerait pas le travail qu'il lui avait confié. Le bougre ne ménageait pas sa peine, pourtant. Vaillant malgré son âge, toujours vif d'esprit, il opérait une remontée spectaculaire dans les sondages. Pas au point de panser suffisamment les plaies de cinq années passées par ses amis à tourner le dos à ce qu'il avait lui-même accompli et à bien d'autres choses encore. C'était un peu comme le retour de Bjorn Borg sur les courts de tennis avec sa raquette en bois et son bandeau dans les cheveux quelques années après s'être retiré. Ça faisait plaisir, mais ça ne gagnait pas... En fait de retour, c'était un revers.

– Demain, j'ai réservé ma journée, déclara Lionel Jospin en jetant à JLF un de ces regards francs dont il était coutumier derrière ses lunettes en cul de bouteille consignée. J'ai besoin de me ressourcer. Je ne rentrerai que vendredi matin.

– Je peux savoir où tu seras ? Je pourrais avoir besoin de te rejoindre...

– Il faut que je voie l'océan, Jean-Laurent. C'est comme ça. Je m'y suis trop habitué. Ça me fera du bien pour la suite de la campagne.

- Accordé.
- Il manquerait plus que ça, tiens.
- Tu m’oblige à reporter une émission de télé.
- Annule-là, tout simplement, je t’ai déjà dit que je n’irais pas chez Le Marchand.
- Elle t’aime bien.
- Je sais.
- Eh ben alors ?
- Alors, je n’ai pas besoin d’y aller.
- On en reparlera, insista le député.
- Pas avec moi. Je m’en vais. Et les gens se moquent de savoir si je mange du boulgour et si je chante du Claude François.

Lionel Jospin s’engouffra dans la voiture. Yacine laissa la climatisation à vingt degrés et fila vers La Rochelle en veillant à ne pas semer le véhicule de rechange qui le suivait.

Sur les piles des ponts autoroutiers, les afficheurs s’étaient déchaînés. Son slogan de campagne était un peu long à son goût, mais Jacques Séguéla l’avait validé et Frédéric Begbeider avait dit le kiffer : « Vieilli, peut-être. Mais ni usé ni fatigué ! » Et on le voyait, crinière au vent, adossé au mur tagué d’une cité HLM. Le slogan prenait le contre-pied de cette flèche qu’il avait décochée incidemment à son adversaire de l’époque, Jacques Chirac, dans l’avion qui le ramenait de La Réunion. Sortie de son contexte, même si elle ne disait pas autre chose que ce qu’il s’échinait à souligner dans ses meetings avec un peu plus d’élégance, elle avait signé le début de sa dégringolade. Il faudrait trouver mieux pour la dernière ligne droite.

Yacine déposa le candidat chez lui comme prévu sur les coups de 23h30, et celui-ci lui donna congé.

Au petit matin, lorsque le chauffeur revint sonner à la porte, il n’y eut aucune réponse. Le bateau à moteur du candidat n’était plus à sa place dans le port de Saint-Mar-

tin-de-Ré. L'homme était visiblement parti pêcher et se promener aux aurores. Yacine s'installa sur le port, à la terrasse d'un café, pour attendre patiemment son retour. Il n'avait aucune expérience de la navigation, hormis une sortie scolaire en bateau-mouche sur la Seine, et son estomac n'avait pas vraiment aimé.

À vingt heures, comme l'ancien Premier ministre n'avait toujours pas réapparu, les équipes de recherche et de secours se mirent en action. L'embarcation de Lionel Jospin fut découverte amarrée au ponton de Fort-Boyard. Une équipe fut dépêchée sur place sans les caméras de France Télévisions et elle découvrit le drame. À l'endroit même où les participants au jeu venaient récupérer le trésor, l'ancien Premier ministre gisait, enseveli sous les pièces jaunes. On pouvait également constater qu'il avait été frappé avec un objet contondant. Obscur message ou dérèglement lié à l'algarade, juste au-dessus de la scène de l'agression, le compteur des gains affichait le chiffre 49.3. Ça faisait pas bézef.

Le capitaine François Speranto, qui conduisait l'équipe de recherches, était en train de donner les premières consignes pour essayer de ranimer le malheureux, quand il entendit des cris d'effroi. N'écoutant que son courage, il se dirigea à grandes enjambées vers la pièce d'où venaient les hurlements.

– Chut ! N'ayez pas peur, je vous dis ! faisait une voix étranglée.

Quand il ouvrit la porte, le sauveteur découvrit un grand gaillard tenant dans ses bras une grand-mère tétanisée, au milieu d'un fatras d'araignées et d'insectes en tous genres. Speranto les évacua, et les enquêteurs les placèrent en garde à vue sur-le-champ.

*

« Mme Bernadette Chirac et M. David Douillous seront jugés pour tentative d'homicide. » C'était ce qu'on pouvait lire dans la presse. N'ayant jamais encaissé que Lionel Jospin ait traité son mari en l'attaquant sur son âge, l'épouse de l'ancien Président de la République n'avait pas supporté de le voir revenir comme une fleur. Pour laver l'honneur des siens, il fallait, avait-elle expliqué, que Lionel Jospin passe l'arme à gauche avant que Jacques Chirac passe la sienne à droite. Ainsi, on verrait bien lequel était le plus « vieilli, usé et fatigué » des deux. Les deux l'étaient, en tout état de cause. Et si Lionel Jospin n'avait pas succombé à l'agression au sac à main en croco de Bernadette Chirac et aux chaudrons de pièces jaunes que son acolyte lui avait versés sur le corps pendant sa perte de conscience pour l'étouffer, cela avait suffi à le faire renoncer au restant de l'aventure qui lui avait été proposée par Jean-Laurent Fleurdelys.

Le Premier secrétaire avait donc dû payer de sa personne et se mettre en campagne fissa. Il n'avait pas vraiment eu le temps de faire la démonstration de son talent qu'il était déjà interrompu. Un matin, Yacine avait retrouvé le corps de son patron sans vie, le dos piqué d'aiguilles à tricoter dans son lit. On découvrit quelques jours plus tard qu'une vieille connaissance lui était tombée sur le dos : après avoir délicatement massé le député de Paris, la cartomancienne avait abusé de l'acupuncture.

S'ils voulaient tous indécrottement être candidats, tous, désormais, hésitaient.

Dernier roman : *En l'absence de Monsieur J*, Éditions de l'Atelier.

Dernier essai : *Un printemps pour la République*, Éditions de l'Atelier.

- 9 -

LE SANG DES ESTIVES

Pierre Domenges



« La ballade irlandaise », c'est le nom que Tony a trouvé pour désigner ce genre de punition. Il avait vu ça par hasard dans une émission sur les mecs de l'IRA. Les traîtres ou ceux qui collaboraient avec les Anglais étaient punis d'une balle dans le genou. Cela faisait horriblement mal et laissait un handicap à vie, une sorte de marque indélébile qui exposait la trahison aux yeux de tous. Tony avait pensé à une adaptation soft, le coup de batte de base-ball remplacerait le flingue. Il m'avait chargé d'attendre ce type au coin de l'académie de billard, histoire de lui mettre le ménisque comme du pâté en croûte. J'étais plutôt du genre traditionaliste : les marrons, les dents sur le pavé, les cartilages en dentelles ou la mâchoire en portefeuille, mais l'autre malade de Tony m'avait fourni une batte flambante neuve m'affranchissant ainsi aux spécialités d'outre-Manche. Lorsque le gars apparut au coin du bloc au bas duquel j'étais posté, mon premier coup fut maladroit, bien que besogneux ; le néophyte que j'étais ne possédait pas encore le geste franc. L'impact fit néanmoins tomber ma proie, et je me surpris assez rapidement à trouver quelque plaisir à m'essayer à cette nouvelle technique. J'insistais sur son

genou alors que l'homme était au sol en hurlant comme un goret ; j'avoue avoir tenté quelques belles volutes à la manière d'un champion américain. À y réfléchir, mes gestes tenaient plus du golf que du base-ball ; cependant, vu le rictus de douleur imprimé sur la tronche de ma victime, le résultat était bien celui que recherchait mon patron.

Le lendemain, je retrouvai Tony dans son troquet comme un jeune soldat se présentant devant son officier, affichant l'expression du devoir accompli. Tony était assis autour d'un quarteron de joueurs de belote. Lorsqu'il me vit, il me fit signe de le retrouver dans la réserve dans laquelle Josy, sa femme, propriétaire légale du bar, rangeait les stocks de boisson.

« Tu n'as pas été discret hier. De plus, tu t'es gourré de mec, tu as tabassé un brave notable, il ne va pas en rester là. Les poulets sont passés ce matin, ils ont posé des questions. Tu vas aller te mettre au vert en attendant que ça se tasse ! J'ai une petite bergerie familiale en montagne. Il faut te faire oublier quelques jours. Josy te portera tout ce dont tu as besoin, tiens-toi tranquille et file de suite, sans passer par chez toi ! »

Voilà comment je me suis retrouvé au milieu des cailloux, dans une grange pourrie, à passer mes journées à mater le cul des marmottes.

Josy m'avait gâté : clopes, fringues, quelques boîtes de conserve, du pinard, et en bonus deux quilles de whisky. J'avais de quoi tuer le temps. Dire qu'il y a des cons qui arpentent ces sentiers avec bâtons et sacs à dos et qui s'émerveillent devant le paysage. Chaque pierre, chaque crête, chaque plante et insecte étaient une invitation à ne plus jamais foutre les pieds en dehors des limites de la ville, fût-elle une ville de province comme celle dans laquelle j'avais mes habitudes, apéros, filles, parties de cartes. Tony

m'avait confié la gestion des machines à sous, c'était la couverture : il prêtait du blé aux gars qui montaient leurs affaires, les conditions étaient imbattables, les intérêts pas bien plus élevés que chez Cofidis, et une discrétion à toute épreuve. Le système était rodé, c'était via les machines que les remboursements se faisaient. Parfois, malgré quelques rappels, certains clients rechignaient à honorer le crédit, invoquant la crise, un mois un peu difficile... J'étais alors chargé de les ramener à la raison avec quelques gnons, ou depuis peu quelques coups de batte.

Ce n'était pas la première fois que je m'adonnais en toute impunité à ce genre de mission, j'avais donc du mal à piger la raison de cette retraite ; faut croire que Tony devenait prudent en vieillissant. À mon tour, je subissais la punition : en guise de flingue-genou, je devais supporter des journées et des nuits interminables, occupé à picoler, à fumer clope sur clope et à chercher à faire fonctionner un vieux téléviseur portable qui ne diffusait que de la neige. Je vivais au cœur d'un décor « d'histoires naturelles », l'émission des insomniaques durant laquelle un mec plume et vide quinze cailles en temps réel pour t'expliquer comment il fait des brochettes. Normalement, tu t'endors à la troisième bête. J'avais beau agiter l'antenne dans tous les sens, pas la moindre image apparaissait. J'attendais l'aube, histoire d'apercevoir quelques castors juniors passer en randonnée sur le sentier du dessus de la bergerie. Il y avait au bout du chemin une grange qui semblait être en cours de rénovation ; au pied d'un mur, la carcasse d'un échafaudage indiquait qu'on avait dû récemment refaire le toit. Un matin, j'allai faire quelques pas en direction de la maison – elle n'était pas habitée, mais les abords étaient entretenus. Ce jour-là, alors que je redescendais vers la bergerie, j'entendis le moteur d'une voiture. Josy, qui connais-

sait mon rythme en termes d'absorption de whisky et de clopes, devait remonter un peu de ravitaillement. La prudence n'était pas ma qualité principale ; néanmoins, je me postai derrière la fenêtre afin de vérifier si c'était bien ma bienfaitrice qui montait le chemin de crête.

Je ne reconnus pas la caisse à Josy. Il y avait là, qui avançaient en direction de la grange voisine, deux gros 4x4 bourrés d'êtres humains. J'aurais dû paniquer, on venait déranger ma retraite. Pourtant, je me surpris à ressentir une certaine joie à la vue de cet élément de civilisation dont le cortège s'arrêta au pied de la grange. À vrai dire, j'avais un autre élément de satisfaction, le fait de me retrouver avec ce voisinage imprévu condamnait ma planque. Bien que je sois cantonné dans la crèche d'un trappeur, je n'avais ni la gueule d'un berger ni celle d'un guide de haute montagne, mes pompes vernies ne m'autorisaient que la grimpe des frangines qui passaient leurs soirées sur le comptoir de Josy. Je commençais à envisager ma proche libération ; j'en parlerais à Josy.

En bon soldat, j'avais obéi et tracé direct dans les alpages ; ce n'était pourtant pas ma première bavure, mon association avec Tony en était pavée, tout s'était toujours arrangé, car le boss avait un bras aussi long que le tentacule d'un calmar géant, à chaque sortie de route il avait arrangé le coup. Il connaissait du beau monde et avait rendu des services lorsqu'il fréquentait le SAC. Affichages musclés, interventions lors des piquets de grève contre les syndicalistes de l'usine d'en bas, beaucoup de notables de la ville lui étaient redevables. Lorsque le SAC fut dissous, Tony se retrouva dans un mouvement identique les GUF (Groupe Union France) ; la couleur de la tapisserie avait changé, mais les pans de papier se collaient avec les mêmes méthodes.

Cela faisait quatre jours que je ruminais loin du goudron et des filles, cela me semblait interminable.

Derrière ma fenêtre je pistais la voisinaille qui faisait des allers et retours du 4x4 à la grange les bras chargés de cageots, de sacs de linge, de bouffe et de bouteilles. Ils préparaient à coup sûr une « bugade d'enfer ». Plus une clope et ma geôlière n'était toujours pas là ; je décidai d'aller fouiller dans ma voiture qui était garée à l'écart derrière la bergerie. Avec un peu de veine, je tomberais sur un reste de paquet qui assurerait la jonction.

Pas le moindre mégot à l'horizon, juste une batte de base-ball dont la crosse dépassait de dessous le siège passager. Tiens, je l'avais oubliée celle-là ! J'étais obligé de faire une entaille au règlement qui régissait mon ermitage, et je descendais au village acheter mon tabac. Je redoutais de me trouver nez à nez avec Josy sur l'unique route qui menait au plateau, mais mon tabagisme était bien plus fort que mon sens de la hiérarchie. Je me garais à deux pas de la place du village, pas loin du bar-tabac qui, à cette heure, n'avait que peu de clients. Comme je m'apprêtais à sortir de mon véhicule, j'aperçus Josy sur le trottoir d'en face. Elle discutait avec une autre femme que je ne connaissais pas, les deux semblaient être familières, elles échangèrent un salut discret et chacune rejoignit sa voiture. Je n'avais plus le temps d'acheter mes cigarettes, je démarrai en trombe afin d'arriver avant le ravitaillement. En remontant vers le plateau, je semai facilement Josy qui n'était pas une spécialiste des petites routes de montagne.

Je remis la caisse en place, elle arriva trois minutes après moi, avec clopes, boîtes de conserve, couvertures et whisky.

« Putain, Josy, ça va durer longtemps ? Il t'a dit quoi Tony ? »

Imperturbable comme le sont les pierreuses devenues taulières, fières de la promotion sociale qui les fit passer du pavé au zinc, la matonne répondit :

« Il m'a dit de te porter ce que je viens de te donner, je n'en sais pas plus et je ne veux pas en savoir plus. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas envie de me taper une balade en montagne de deux heures tous les quatre jours, j'ai autre chose à foutre ! » Puis elle tendit son bout du menton vers la fenêtre : « Tu as des voisins ? »

Je sautai sur l'occase :

« Ben oui, ils ont débarqué très tôt ce matin. Ça va vite devenir aussi fréquenté que les Champs Élysées du coup, et je me demande s'il ne faudrait pas que je bouge d'ici. »

Josy reprit sèchement :

« Tiens-toi tranquille, reste dans la cabane, Tony te fera savoir ce que tu auras à faire, et n'utilise pas ton portable ! »

Un peu en pétard, j'élevai la voix :

« Mon portable ? Je n'ai pas le chargeur, et de toute façon, rien ne passe ici. Un grizzli s'y flinguerait ! »

La femme tourna les talons ; quelques secondes plus tard, j'entendis son moteur tourner vers la civilisation.

Je venais d'attaquer la bouteille de whisky lorsque j'entendis frapper à la porte. Par prudence, j'allai vers la fenêtre afin de tenter d'apercevoir le ou les visiteurs. Je vis un bout de silhouette de femme, ce n'était pas Josy. J'ouvris tout en essayant de déterminer la moue que je devais afficher, accueillante, étonnée ou énervée comme lorsqu'on me dérange en plein apéro. C'était une jeune femme blonde dont les formes étaient dissimulées sous un vêtement polaire et qui exhibait un sourire à bouffer des CD de Manu Chao par paquet de dix.

« Bonjour, voisin ! »

Un peu surpris, je fus incapable de lâcher un mot et

bégayai un : « B... bonjour ».

La jeune enclencha aussitôt :

« On fait une petite fête à côté. On vous invite, venez ! » Elle se tenait face à moi, me toisa en moins d'une seconde et esquissa un sourire à la vue de mes pompes de ville.

Je n'eus pas le temps de boucler la cabane, que la même me tirait par le bras comme pour m'inviter dans une farandole de cour de récréation : « Allez, venez voisin ! »

Elle m'entraîna vers la grange sans que je puisse réagir. Je n'avais pas eu besoin de dévisager la fille, je reconnus sans mal la femme qui parlait avec Josy quelques heures auparavant.

Nous avons rejoint le reste du groupe, elle me fit entrer en hurlant : « Nous avons un invité ! » La troupe s'affairait autour de la grande table, il y avait là des hommes et des femmes d'âges différents qui amenaient assiettes, plats, bouteilles ; certains me faisaient des signes de bienvenue d'autres ne me calculaient pas. Un homme ajoutait des bûches au pied de la cheminée, un autre était occupé à ouvrir de grosses boîtes de conserve, il y avait des verres de vin partout. Mon hôte qui s'était débarrassé de sa polaire me servit un grand verre de rouge. Comme j'avais remarqué une quille d'écossais sur un vieux meuble, je lui fis signe que je préférerais quelque chose de plus solide. Tout en me remplissant la chope, elle s'excusa de ne pas avoir de glace.

C'est à ce moment-là que je remarquai l'homme, bien plus âgé que le reste de la bande, affalé sur un large fauteuil près de la cheminée. Le type était coiffé d'une tignasse éparsse qui avait dû être jadis rousse ou blonde. Il avait une fine paire de lunettes juste au bout du nez et portait un horrible pull au col roulé usé et évasé. Un véritable musée avec son futsal de velours noir à grosses cotes. Il était le seul à ne pas s'agiter, il lisait. De temps en temps, je le voyais

lever la tête et jeter un regard sur la troupe dont chaque membre lui remplissait le verre à intervalle régulier ou lui faisait passer une coupelle de saucisson comme les adeptes d'une secte honorant un dieu asiatique.

Ma nouvelle copine, qui semblait être le « boute-en-train » de la portée, se mit à hurler :

« Oh oh je vous présente... » Elle se tourna vers moi et m'interrogea du regard, un peu hésitant. Je fis : « Jean-Ba... Euh, Jean-Baptiste, quoi. » À cet instant, j'eus envie de lui parler de Josy, mais je refrénaï vite ma curiosité en me rappelant les consignes de prudence de Tony.

Elle reprit : « Jean-Baptiste, qui habite dans la bergerie juste en bas. »

Sans pour autant cesser leurs allers et retours de fourmis entre la cuisine et la salle à manger, chacun venait me faire un signe, me serrer la main ou m'embrasser.

L'homme sur le fauteuil leva simplement la tête et me dévisagea, avant de me lancer un salut aussi forcé qu'une sortie de pisse un matin de prostate. Puis il retomba dans son bouquin. Son regard me glaça, il avait un air empli de mépris qui me replongea instantanément dans mon enfance. Je me retrouvais face à ce connard de prof de maths, cet enulé qui avait fait pleurer ma mère en me prédisant l'échafaud. La vision me secoua tant que je ne m'aperçus pas que j'avais vidé mon verre d'un trait. Mon hôtesse l'avait remarqué, et comme elle tournait dans la pièce en remplissant tous les godets, elle me colla une nouvelle rasade. Elle fut également témoin de mon trouble face au bonze du fauteuil et se pencha près de moi : « Lui, c'est Dany. Tu as dû le voir à la télé : Dany Cohn Bendit. Il est député européen et candidat aux présidentielles. » Cela ne me disait en rien ce qui la faisait rire.

J'avais commencé très tôt ma carrière de voyou et très

vite franchi les échelons de la « canaille », mais jamais je n'avais oublié ce prof qui décidait de ton avenir et qui avait le pouvoir de te couper les ailes. À coup sûr, ce politicard était de la trempe du connard de mon enfance ; lui aussi avait dans ses yeux de fausset cette prétention de décider pour les autres, ça se sentait, c'était un politique, j'en connaissais d'autres, Tony les fréquentait. Je n'avais jamais discuté programme ni idéologie avec eux, mais ils portaient à la boutonnière un évident mépris envers ceux qui n'étaient pas de leur race. Personne ne me parlait, seule la fille qui était venue me sortir de mon goulag semblait s'inquiéter du bon déroulement de ma soirée ; l'alcool aidant, elle devenait presque aguichante et se tenait assise à mes côtés, à la grande table que tous avaient rejointe. Tous, sauf le prof de maths qui continuait sa lecture. Parfois un rien irrité parce qu'on tardait à lui faire passer un plat ou un verre, il se levait et venait picorer dans une assiette. Il chopait une conversation, s'en mêlait pour apporter la contradiction et repartait sur son fauteuil sous les regards admiratifs de la bande, visiblement fier d'avoir fait avancer le débat. Ça parlait beaucoup politique, élections, sondages. L'autre ne répondait pas, mais bien qu'il soit à l'écart de la tablée, il était le centre des préoccupations. Lorsque la discussion à laquelle je ne pipais rien s'enflammait, des femmes rejoignaient le gourou, s'asseyaient sur un tabouret près de lui, s'isolant du vacarme et recherchant le précieux avis du vieux. Je ne me rendais pas compte que mon verre se remplissait indéfiniment et que je ne quittais plus du regard l'autre con et son livre. J'ai pensé à Charles Manson dans son ranch, se balançant sur un rocking-chair, et à ses « sister » qui, à tour de rôle, entre deux joints, passaient prodiguer des fellations censées stimuler sa méditation. Je crois bien que c'est l'odeur d'herbe qui emplissait la pièce qui

me fit penser à ça ; depuis un moment, ça tournait sévère. Le mélange montagne d'Écosse et plantation jamaïcaine me faisait monter la gerbe, j'essayais de me lever, aidé par ma voisine qui souriait béatement afin d'aller prendre l'air, toujours sans quitter Dany du regard. Tout le monde était défoncé, les discussions prenaient un ton assez violent, l'autre ne s'en mêlait pas ouvertement, mais lâchait toujours la phrase perfide qui finissait par mettre le feu aux poudres. J'étais persuadé qu'il le faisait exprès, je le voyais sourire derrière ses lunettes et se régaler de la zizanie qu'il semait. Plus je le fixais et moins j'arrivais à décrocher mes pensées de cette pièce, de ce bureau, de cette odeur d'eau de toilette de riche qui offensait le parfum bon marché de ma mère, ce jour-là au collègue. La soirée partait à l'envers, deux hommes s'empoignaient pour la seconde fois, les filles s'en mêlaient et l'atmosphère était électrique. Je sentais que cela allait mal tourner et pensai à aller chercher mon nouveau jouet dans la caisse. La fille que j'avais vue en compagnie de Josy s'inquiétait aussi, elle avait forcé sur le service comme pour accélérer le « clash » et disait s'en mordre les doigts : « C'est toujours comme ça quand ils picolent. Ils ne sont pas méchants, mais ils ont du mal avec l'alcool. Daniel en rajoute toujours, ça l'amuse ce con ! »

Je répondis à la gamine du tac au tac : « Attends, je vais calmer tout ce petit monde ! »

Malgré le clair de lune, j'eus un mal fou à franchir les cent mètres de chemin qui séparaient ma cabane de la maison communautaire. Arrivé à la caisse, impossible de mettre la main sur ma batte ; je fouillai maladroitement puis, rattrapé par l'alcool, je m'étalai sur le siège passager.

Ceux sont les flics qui, au petit matin, me réveillèrent en me passant les pinces. J'étais tiré de ma gueule de bois en plein sommeil, en plein vol, en plein rêve durant lequel

j'explosais le crâne d'un vieux prof de math. Un poulet me tendit ma batte de base-ball qu'il avait enveloppée dans un sac plastique, je remarquai de larges traces de sang tout le long du manche.

« Dis donc, Baptiste, tu n'aurais pas perdu ça ? »

L'inspecteur se pencha vers moi, il colla la batte contre ma figure, je m'attendais à ce que mon nez éclate.

Il attrapa ma tête par une touffe de cheveux, fit pivoter l'engin. Une signature apparaissait sur la partie la plus large.

"49.3 ? C'est quoi, JB, les mensurations de madame ?" En montant dans le van des flics, je remarquai les ambulances garées autour de la maison des beatniks.

Ce n'est que le lendemain que je compris que j'étais dans la merde. Lorsque le commissaire me jeta le canard du jour en pleine gueule, j'étais en première page :

« Encore un candidat agressé dans sa maison de vacances, le député européen Daniel Cohn Bendit entre la vie et la mort. Un voyou en cavale arrêté à deux pas du lieu de l'agression. »

- 10 -

AU BAL MASQUÉ

Patrick Fort



1.

« Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

Je ne suis pas philosophe pour un sou et je n'ai pas poussé mes études très loin, mais je peux vous affirmer malgré tout que Jésus, quand il a prononcé cette phrase, il se fourrait le doigt dans l'œil. Et même le bras par la même occasion. Au moins jusqu'au coude.

Enfant, je n'ai jamais été très assidu au cours de catéchisme. Je suis à jour de mes communions, mais c'est pour les cadeaux que je les ai effectuées. Au presbytère, je m'installais toujours au fond de la salle. Pour dormir. Le catéchisme, ce n'était pas ma tasse de thé. Mais, une des rares fois où j'ai écouté, cette phrase, tirée de l'Évangile de saint Mathieu, elle m'a parlé. Et depuis, elle m'est restée.

J'y pense régulièrement. Aujourd'hui encore.

À un moment donné, je m'y suis même raccroché. Elle me donnait de l'espoir. « Oui, me disais-je. Un de ces jours, ta situation personnelle, elle s'arrangera. Tu ne peux pas toujours aller d'échec en échec, louper en permanence tout ce que tu entreprends, collectionner tout le temps les râteaux dans ta quête de l'amour. »

Mais pourtant si.

Car le leitmotiv de ma vie, c'est d'avoir toujours tout foiré.

Et la vie m'a appris que les derniers seront toujours les derniers, et que les premiers seront toujours les premiers.

Alors, je peux vous affirmer que le Messie, croyez-moi, il se gourait. Et pas qu'un peu !

Quand tu es devant, tu es devant, et quand tu es derrière, tu es derrière. Parce que c'est comme ça.

C'est injuste, je le sais, que certains aient tout et d'autres rien. Malheureusement, la société, elle est foutue comme ça. Ou tu t'y résignes ou tu te pourris la vie en permanence. Le choix, il est simple.

Les politiques, il te donne toujours l'impression, quand ils déblatèrent leurs discours, qu'ils ont la recette miracle pour tout changer. Surtout en période d'élections.

Certains se prennent pour des prophètes.

Un en particulier. Avec ses affirmations du style : « Je vais changer le monde, tout va mal. Personne n'a jamais rien compris à rien ! Mais, heureusement, me voilà ! Je vais tout vous expliquer et, je vous le dis, mes amis, désormais, tout va s'arranger. »

Cette tête à claques, quand je l'entends, il me met en rogne. J'ai toujours une poussée de tension. La bave aux lèvres, j'en deviens même fou.

Avec sa tronche de premier de la classe blasé d'avoir réussi en tout, je suis certain que des raclées pour calmer sa suffisance, il n'en a pas reçu assez souvent.

« Mais tout vient à point nommé à qui sait attendre », comme me le répétait ma mémé.

Certaines opportunités ne se refusent pas. L'occasion fait le larron. Et elle s'est présentée, voici près d'un mois.

Ce soir sera un grand soir. Car ce Moïse des temps nouveaux, je vais le déglinguer. Pour de bon.

J'ai su être patient. Ma mémé, elle serait fière de moi.

Mes commanditaires le seront également. Je ne les décevrai pas.

Et en plus de rendre service à tout le monde, liquider ce petit morveux me permettra de régler un litige entre nous deux. Et de le solder pour de bon.

Peu de chance qu'il me reconnaisse. C'était il y a trop longtemps. Nous étions gamins.

À ce qu'on dit, juste avant de mourir, ta vie défile à toute vitesse. Quand je poserai le canon froid du revolver entre ses deux yeux, juste avant de lui rabattre le caquet pour de bon, qui sait, peut-être que dans les souvenirs de ce monsieur « je sais tout », en arrière-plan, j'apparaîtrai. Un sourire vengeur aux lèvres.

2.

C'est l'heure. Ma mission, si je veux la réussir, exige de ne pas traîner en route.

Le message était formel. « Rendez-vous à 20 h 30. Les retardataires ne pourront pas rentrer ».

Le « Venez masqués », écrit en post-scriptum, m'a intrigué. Avant de comprendre que cette précaution a été prise pour garantir l'anonymat. Tant mieux : cela me facilitera la tâche. Je ne connais a priori personne, mais on ne peut jamais en être certain. Alors, avec ce masque, je ne risque rien. J'ai été bien embêté : lequel prendre ? J'ai piqué à mon neveu celui de Spiderman. Comme moi, c'est un justicier. Et surtout, je n'avais pas trop le choix.

Je passe en revue ce studio minuscule dans lequel je végète depuis trop longtemps.

Une kitchenette exiguë. Un matelas, à même le sol. Une vieille télé posée sur un tabouret. Une table basse sur laquelle s'entassent des revues, des livres, du linge sale, de

la vaisselle. Une table bancale en formicas sous laquelle j'ai glissé une chaise. Un buffet dont les portes ne ferment plus. J'ai fini par les enlever et, avec deux tréteaux, je me suis fabriqué un bureau. La moquette marron devait être à la mode dans les années 70. Quant aux tapisseries, avec leurs fleurs psychédéliques, si vous n'êtes pas habitués, à force de les fixer, vous vous exposez à une sacrée migraine.

Comment puis-je croupir là-dedans ? Je mérite mieux.

Mon problème, ça a toujours été le manque de confiance en moi.

Le principal responsable de tout ce gâchis, c'est celui que je vais dégommer.

Jugez plutôt.

Nous sommes nés le même jour : le 21 décembre 1977. Dans la même ville : à Amiens. Nous avons le même prénom : Emmanuel. Nos parents habitaient dans le même quartier. Nous fréquentions la même crèche, la même école, et nous étions dans la même classe. Du moins jusqu'à ce que je redouble le CP. Après, je l'ai perdu de vue. Il était précoce, alors il sautait des classes. Je n'aurais jamais pu le rattraper de toute façon.

Dans le bac à sable, tout le monde voulait jouer avec lui. Moi, on m'ignorait.

En maternelle petite section, il était toujours le premier à avoir terminé les exercices que la maîtresse nous donnait. Moi, j'en étais encore à essayer de les comprendre.

Il dansait avec grâce, chantait toujours juste, était bien élevé et ne portait plus de couches. Moi, je m'emmêlais les pincesaux, bramais, j'avais un sale caractère et je n'étais pas propre.

Les instituteurs nous opposaient en permanence. Lui, l'enfant modèle et exemplaire ; moi, le sale garnement à ne surtout pas imiter. Emmanuel le gentil d'un côté, Emma-

nuel le méchant de l'autre. J'ai été humilié par sa faute pendant de longues années.

Lui a toujours réussi, moi j'ai toujours tout raté. Si l'on ne nous avait pas comparés en permanence, je n'en serais pas là.

Je fouille dans la poche de ma veste. Le bristol sur lequel j'ai écrit au marqueur « 49.3 » est bien là. Quand il sera mort, je le laisserai à côté de lui. Mon flingue, dans son holster, est également à sa place. Tout roule ma poule !

Je reste immobile au milieu de la pièce.

Et je LE fixe en plissant les yeux et en grimaçant. Comme dans les westerns.

Sur les murs, juste des articles sur LUI, découpés dans des magazines puis punaisés sur les minces cloisons de mon trou à rats. Quand je ferme les yeux, je ne vois que sa sale tronche. Cela me stimule. J'écarte le pan de ma veste, attrape mon revolver avec ma main droite et fais mine d'ouvrir le feu sur les dizaines d'Emmanuel qui me scrutent avec un sourire narquois. Je tournoie sur moi-même feignant de tirer, je m'accroupis, roule par terre et l'ajuste en me relevant. Brigitte, je la dégomme au passage. Sur une photo, ils se donnent la main. Elle n'avait qu'à pas l'épouser.

Carton plein. « Beau travail, Emmanuel ! » Je ricane.

Je connais tout de sa vie. Son enfance. Son adolescence. Ses études. Son parcours professionnel. Son mariage. Sa carrière politique. Ses succès, ses échecs, ses rêves, ses ambitions secrètes.

Je sors et je ferme la porte à clef. J'inspire et j'expire plusieurs fois pour me détendre. J'allume une cigarette et descends les escaliers. Au premier étage, j'entends des cris de joie et je sursaute. « Buuuuutttt ! Dans vos gueules, les Boches ! » C'est mon voisin Roger, un accro de foot. En ce

moment, c'est l'Euro. Il regarde tous les matchs. Il oublie sa vie misérable. Du pain et des jeux. Heureusement qu'il existe des types comme moi. Je ne suis pas le roi du ballon rond, mais en nettoyant la vermine, je rends ce monde meilleur. Au moins, je suis utile. Moi. Pas comme ces footeux qui vendent du rêve et engrangent l'oseille en jouant à la baballe...

Je dois me dépêcher. J'accélère. La rue est d'un calme déroutant. Dix minutes à pied pour rejoindre la salle où la réunion du mouvement « En marche ! » va se dérouler. J'y ai adhéré par Internet. Pour ne pas prendre de risque, j'ai choisi un cybercafé à l'autre bout de Paris. Je me suis créé une messagerie. « Mimir76 » est mon pseudo. Ils ne risquent pas de remonter jusqu'à moi.

Cela m'a coûté vingt euros. Via PayPal. C'était il y a un mois. J'ai eu du bol. Je me suis servi d'une carte bleue qui était dans un portefeuille trouvé dans le métro. Je l'ai détruite trois jours après. Depuis, je reçois toutes les infos, car je suis abonné à leur newsletter. C'est ainsi que j'ai été informé de ce rassemblement.

Je sens l'excitation qui monte. Je n'ai pas peur. Je n'ai jamais tué personne. Mais il faut un début à tout. C'est plutôt agréable comme sensation. De détenir une vie entre ses mains. On a l'impression d'être Dieu tout puissant.

Avec mon masque de Spiderman, le prophète des temps nouveaux, c'est moi.

Pas lui.

3.

Voilà. Je suis Spiderman. J'appuie sur la sonnette.

– Mot de passe ? me demande-t-on.

Je l'ai appris par cœur. Sur le moment, je l'ai trouvé un peu bizarre. Mais bon, il doit bien signifier quelque chose après tout.

– Décalecatan, décalecatan, décalecatan...

Un bruit de serrure et la porte s'ouvre brusquement. Une main m'alpague par le col et l'on me pousse à l'intérieur.

– C'est bon. Ça va. J'ai compris. Tu n'as pas besoin de le répéter trente fois non plus. Entre... Tu as de la chance, j'allais fermer. Cela ne va pas tarder à commencer.

Le type est derrière moi. Il ressemble à Jean-Pierre Chevènement. En me retournant, je remarque qu'il a laissé la clef sur la porte. Cela facilitera ma fuite.

Quand je vous dis que je suis en veine. La roue tourne. J'ai une de ces barakas ce soir. Et si Jésus ne s'était pas planté au final. « Les premiers seront les derniers et... ».

– Bon, qu'est-ce que tu fous ? Tu avances ?

Nous marchons dans un couloir étroit et éclairé par quelques veilleuses. Une ambiance tamisée. Les murs sont recouverts de moquette. C'est bizarre de foutre de la moquette sur les murs. Une petite musique vient de démarquer. Je connais cet air. Les notes me sont familières.

– Ouvre la porte et rejoins les autres. Tu as manqué la répétition... me murmure mon hôte.

Et là, une fois à l'intérieur, je plonge dans la quatrième dimension. J'essaie de comprendre ce qu'il se passe. Je me suis trompé de rendez-vous ou quoi ? Ou alors, c'est Carnaval ?

Je me trouve dans une salle immense. Tous les meubles et les chaises sont entassés au fond de la pièce. Sur le côté, une table avec des bouteilles de champagne et des petits fours. Aux murs sont accrochés des ballons de toutes les couleurs. Des projecteurs éclairent une piste de danse improvisée.

Au bal masqué de La Compagnie créole sort d'une chaîne hi-fi.

Les enceintes crachent le premier couplet. Une horreur.

« Au bal

Au bal masqué, ohé, ohé !

Elle danse, elle danse, elle danse au bal masqué »

Une vingtaine de personnes se déhanchent en tapant dans leurs mains et tournoient les unes autour des autres. Ils s'amuseent comme des fous. Au milieu, une femme arbore le masque de Christine Taubira ! Elle jette des confettis en l'air. Toutes les autres portent également le masque d'une femme ou d'un homme politique. Ils soufflent dans des sarsacanes et s'envoient des boules en papier à la figure .

« Elle ne peut pas s'arrêter, ohé, ohé

De danser, danser, danser... »

Ils s'alignent et se donnent la main pour entamer une farandole. Jospin lève la main et m'adresse un salut amical pour me signifier de les rejoindre... Je feins de ne pas comprendre et reste immobile.

Derrière mon masque de Spiderman, je commence à transpirer. Suis-je en train de rêver ? Et si oui, vais-je me réveiller ?

« Pendant toute l'année,

On prépare les costumes... »

Alors ils se mettent à chanter, tous en cœur et à tue-tête :

« Ségolène,

François Hollande,

C'est un vrai plaisir

De respecter les coutumes,

Manuel Valls, Manuel Valls,

Martine Aubry, Martine Aubry »

Et là, cela se transforme en cauchemar. Cazeneuve passe derrière moi et me pousse vers ses acolytes. « T'es un timide, toi. Viens t'amuser avec nous. »

J'essaie de rester calme. Je tape dans mes mains pour battre la mesure et esquisse même un pas de danse. Ou

plutôt, je me dandine maladroitement. Cela ne ressemble à rien. Entre le pingouin et la danse des canards. Comment vais-je sortir d'ici ? Je suis en nage. Je vais sortir mon flingue, tirer dans le tas et me barrer dare-dare.

Je n'ai pas vu arriver Mélenchon. En ricanant, il me tire par la manche et me pousse vers Pierre Laurent. Je me retiens pour ne pas lui en mettre une. De quoi il se mêle ?

Ils s'arrêtent tous. Puis ils s'accroupissent et se relèvent lentement, levant les bras, les balançant de droite à gauche, puis de gauche à droite. Marisol Touraine et Le Drian sont essoufflés. « J'ai soif ! » s'exclame Jean-Michel Baylet.

Emmanuel, tire-toi d'ici. Vite !

« Devinez, devinez, devinez qui je suis.

Derrière mon loup,

Je fais ce qui me plaît, me plaît.

Aujourd'hui, aujourd'hui, tout est permis »

Je les imite comme je peux. J'ai envie de hurler. Emporté par son élan, Montebourg glisse et s'étale devant moi. Le Foll et Emmanuelle Cosse l'aident à se relever, et se rejoignent à la queue leu leu endiablée qui vient de s'improviser. Je me retrouve, bien malgré moi, coincé entre Benoit Hamon et Jack Lang. Fabius trafique la chaîne hi-fi et augmente le volume. Harlem Désir et Ayrault lui font signe de baisser la musique. Najat Vallaud-Belkacem n'est pas d'accord et les traite de rabat-joie. Cécile Duflot s'essaie au rock n'roll avec Cambadellis.

« C'est l'occasion rêvée

De changer de partenaire.

Superman, Superman,

Spiderman, Spiderman. »

Ils se tournent alors tous vers moi et m'applaudissent.

Pourquoi j'ai foutu ce masque de Spiderman ? Me voilà bien malin maintenant. Sans réfléchir, je pars en courant

vers la sortie. Et là, Macron s'interpose et me bloque le passage. Il me repousse vers le mur. Je lui décoche un coup de pied dans le tibia et je me réfugie à l'autre bout de la pièce. Je pourrais le dégommer maintenant. Mais comment puis-je savoir que c'est lui ? Il peut se cacher derrière n'importe quel masque !

« On peut s'envoler
En gardant les pieds sur terre,
El Khomry, El Khomry,
Michel Sapin, Michel Sapin. »

Dans quelle galère me suis-je fourré ? Ce n'est pas ce soir que je tuerai Macron. Encore une fois, j'ai échoué. Mais ce n'est pas de ma faute ! Comment pouvais-je deviner que j'allais me retrouver piégé dans un bal masqué ?

Je me précipite à nouveau vers la première porte. Le couloir doit faire cent mètres. La clef est restée sur la deuxième, celle par laquelle je suis entré. Dans une minute, je serai dehors. Sauvé.

Et là, je glisse et je perds l'équilibre.
« Devinez, devinez, devinez qui je suis.
Derrière mon loup »

Mon holster, dans ma chute s'est ouvert et mon flingue tombe par terre.

« J'embrasse qui je veux, je veux,
Aujourd'hui, aujourd'hui, tout est permis, tout est permis »

En voulant le ramasser, je glisse à nouveau et mon carton « 49.3 » s'échappe de ma poche.

Je me redresse et je les vois. TOUS. Ils se précipitent dans ma direction, décidés à en découdre avec moi. Macron est à leur tête. Il roule des mécaniques, bombe le torse et me fixe avec un air ironique. Derrière lui, en embuscade, Besancenot.

Je respire un grand coup et m'élançe.

La première porte ne pose aucun problème. Je la referme et bloque la poignée avec une chaise. Le couloir n'est qu'une formalité. La clef tourne sans problème. Je la garde dans la main, sors et ferme à double tour. J'entends la meute qui cogne et crie : « Il a réussi à s'échapper ! »

Jésus se gourait. Sur toute la ligne.

« Ainsi, les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. »

Tu parles.

Encore une fois, j'ai échoué.

Je m'agenouille. Je suis exténué. Je vais retrouver mon trou à rats. Rien ne changera jamais.

Sans que je puisse contrôler quoi que ce soit, je me mets à hurler : « J'en ai maaaaaaaarrrrrrrre ! »

DERNIÈRE MINUTE – FRANCE INFO

Le pire a-t-il évité ? Une enquête est en cours, mais les premiers éléments semblent abonder en ce sens.

En début de soirée, le mouvement « En marche », créé par Emmanuel Macron, tenait une réunion de travail « pour fixer le calendrier des objectifs des prochains mois », selon son porte-parole. Une trentaine d'adhérents étaient présents.

Un individu armé a alors fait irruption. Il a été maîtrisé assez rapidement, grâce au sang-froid d'Emmanuel Macron qui, selon ses collaborateurs, a « par son courage et sa lucidité, su gérer cette situation de crise ».

L'homme a réussi malgré tout à s'enfuir. Il est activement recherché par les forces de l'ordre qui « mettent tout en œuvre pour l'interpeller ».

Même si aucune piste n'est écartée, un acte terroriste semble être privilégié selon des sources proches du Procureur de la République de Paris.

En effet, plusieurs témoins ont clairement entendu le forcené crier : « Allah akbar » avant de quitter les lieux.

- 11 -

BUSINESS IS BUSINESS

Gildas Girodeau



1.

Le prochain sur ma liste était Benoît Hamon. Voilà deux fois que j'en reportais l'échéance. C'est vrai quoi, ce type m'était plutôt sympathique. Sa silhouette napoléonienne lui donnait un je-ne-sais-quoi de rigide, immédiatement démenti par son regard pétillant. Et puis, quand on a la politique dans le sang, quitter le gouvernement pour des principes ça n'est pas rien. Ah ! ça non ! Un type particulier ce Hamon ! Je pourrais même le qualifier de « véritable homme de gauche », si ce vocable n'avait été tellement dévoyé par le gouvernement Hollande qu'il ne recouvrait plus aucune réalité politique. Un peu comme le chamallow, un truc gros, mais mou, et qu'il faut quand même mâcher pour s'en débarrasser. Alors Hamon, chapeau ! J'en connais qui seraient prêts à passer la serpillière tous les matins dans un ministère, pour autant qu'on leur concède un titre de sous-secrétaire d'État. Tout ça me fit penser aux Verts, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs. J'avais parfois du mal à suivre le cheminement de ma pensée, ce qui pouvait rendre mon propos passablement incohérent, surtout lors de soirées arrosées. D'ailleurs, mes amis proches me

surnomment Adamsberg, et là, je sais pourquoi. Le personnage principal de Fred Vargas erre souvent dans des circonvolutions cérébrales inaccessibles au commun des mortels, et c'est pareil pour moi.

Donc, c'était le tour de Benoît, et je remplirais ma tâche consciencieusement, car j'avais construit ma réputation sur la rigueur. Il faut bien réaliser que le travail de tueur à gages est un métier comme un autre. Mon copain Dédé, par exemple, qui pose des fenêtres sur mesure ; il commence par étudier le projet, prend des notes, puis fait un devis. S'il est accepté, alors il fait le boulot jusqu'au bout, même s'il n'a pas évalué correctement le travail et qu'il lui faut passer plus de temps que nécessaire, même s'il lui est parfois arrivé d'en être de sa poche, ou qu'il ne partage pas le goût de son client : tant pis, une fois accepté, il finit le travail aux conditions prévues. Eh bien pour moi, c'était pareil.

J'avais lu quelque part que Benoît Hamon avait des attaches dans le midi, dans la région de Perpignan, et m'étais fait la réflexion que ça pourrait être l'occasion de quelques jours à la mer. Bien sûr, vous n'êtes pas obligés de savoir où se trouve Perpignan, petite ville de province où les indigènes s'obstinent parfois à parler un patois espagnol, le catalan. Enfin, ça, il ne faut surtout pas le leur dire, ils se vexeraient, car ils pensent que le catalan est une langue comme le français ! J'te jure, il y en a qui feraient mieux de retourner à l'école : des langues, des vraies, il y en a très peu, peut-être quatre ou cinq, pas plus, dans le monde, et le français est quand même la meilleure. Bref, Perpignan, c'est sur la Méditerranée, côté espagnol. Je le sais, car j'ai un copain là-bas, un vieil anar qui n'a jamais admis que son corpus idéologique était complètement défaillant depuis le début. Penser qu'on puisse vivre sans un État fort m'a toujours fait marrer, faut être dingue

pour avoir ce genre de certitude imbécile. Mais Nada était un bon copain, et il me devait un service de quand lui et ses semblables avaient été remis dans le droit chemin par les gros bras de la CGT. C'est une autre histoire, sauf que ce jour-là, il avait eu chaud aux fesses et qu'au final c'est moi qui lui avais sauvé la couenne. Bref, on était en pleine trêve estivale de l'Assemblée nationale, les instructions du gouvernement étaient que tous devaient rester sur le territoire national, et le calendrier de l'ex-ministre comportait un blanc à la mi-août correspondant à l'absence de son épouse au poste de responsable des affaires publiques de l'entreprise de luxe où elle travaillait. Tout concordait, ils partiraient dans le midi, le moment de remplir ma mission était donc venu.

2.

Nada m'avait confirmé l'arrivée du couple par le vol de Hop. Oui, ça non plus vous n'êtes pas obligés de le savoir, mais Hop est une filiale d'Air France qui transporte le chaland à bas prix vers les villes de province : Allez, Hop ! Je sais, moi aussi je me demande ce qu'ils ont dans la tronche les Einstein de la communication d'Air France pour utiliser des noms pareils. Mais je vais vous donner un avis de professionnel : on ne peut pas descendre tous les incompetents, sinon faudrait trouver une solution façon *Soleil vert* pour les cadavres. Un bien joli film, ça, un de mes préférés après *C'est arrivé près de chez vous*, le film de Rémy Belvaux. Un chef d'œuvre celui-là ! Sauf la fin, que je trouve un peu bâclée et triste. Mais Benoît Poelvoorde s'en tire bien, un marrant celui-là, hein ?

Dans le TGV qui me conduisait vers le sud, j'étudiais les cartes de la région. À un moment ou à un autre, ma cible finirait bien par aller à la plage. La plage, c'est en bas,

et comme en général la Méditerranée est bordée de montagnes, on peut se placer en haut. Vous pigez ou il faut que j'explique ? Bon, d'accord, alors voilà. Pour tirer, le mieux c'est de le faire de haut en bas : plus précis, et puis on voit mieux la tête. C'est comme ça qu'ils ont eu Kennedy. Je dis « ils » parce que la légende d'Oswald, tireur solitaire, est une farce qui nous a bien fait marrer dans la profession. Paraît que plus c'est gros plus ça marche ; bien là, c'était réussi...

En plus Nada m'avait donné une info en or. Une amie suédoise était venue chercher le couple à l'aéroport Sud de France. Oui, l'aéroport de Perpignan ne s'appelle pas Perpignan, mais Sud de France. Pourquoi ? J'ai renoncé à le savoir. Il paraît que c'est politique, et alors là, moi, maintenant, je décroche. Franchement, faire de la politique, c'est devenu un truc hyper compliqué réservé à des tronches. D'ailleurs, même si on le voulait, on n'arriverait plus à comprendre ce qu'ils font tellement c'est compliqué. Maintenant, je me contente de faire mon boulot comme il faut, sans trop me préoccuper de ces trucs d'intellos. Il a bien fait de se tirer de là Benoît, un mec bien au fond. Bref, comment il sait ce genre de détails, Nada ? Le truc de la Suédoise venue les chercher en voiture ? Je le soupçonne de traficoter de temps en temps avec les RG, enfin, la DGSI ou je sais plus quoi – ça change tout le temps. Depuis l'épisode CGT, il file un mauvais coton, Nada, mais un pote est un pote... Et son tuyau vaut de l'or parce que le Consulat de Suède est juste à côté de la plage de Paulilles. Une des plus belles plages de la côte, que connaît forcément leur amie, et donc où ils iront forcément un jour ou l'autre. Suffira d'être patient, et ça, la patience c'est la qualité première d'un tueur à gages. D'ailleurs, j'avais trouvé un logement pas très loin, pas loin du tout même ; en fait, ça ne pou-

vait pas être plus près, puisque le consul de Suède et sa femme louaient des chambres d'hôtes à Paulilles ! Parfois la conjoncture est favorable au développement des affaires, et là, c'était le cas. Tout s'annonçait très bien...

3.

Nada m'avait contrarié. Après avoir suivi ma cible toute la journée dans les environs de Prades, ville de sous-préfecture sans intérêt, mais d'où partaient des sentiers de randonnées vers les monts environnants, nous étions allés boire un verre à Argelès-sur-Mer, et quand j'expliquai où je logeais, Nada me mit en garde. Il y a quelques années, une réunion avait eu lieu dans le coin entre dirigeants basques de l'ETA et représentants du gouvernement catalan. La rencontre, destinée à ébaucher un chemin vers la paix, aurait eu lieu dans une des villas bordant la plage, et la zone était restée quelque temps sous la surveillance des flics. Il fallait toujours qu'il la ramène, Nada. Le genre de type qui aime en savoir plus que les autres, sans compter que là, ses trafics avec les Renseignements Généraux se confirmaient. Sur le coup, j'avais pensé lui fermer définitivement le clapet, mais pourquoi sauver la vie d'un type et la lui reprendre après ? C'était bien peu professionnel, d'autant que je n'avais aucun contrat pour le faire, et un tueur à gages ne travaille jamais pour rien, sinon il s'abaisse au rang de vulgaire assassin, et ça, jamais : c'était la règle n° 1 !

J'étais venu avec quelques armes de poing et surtout mon Mosin-Nagant M91/30 PU, un fusil utilisé par les tireurs d'élite républicains pendant la guerre civile d'Espagne. Enfin, ceux que soutenait Moscou, parce qu'on n'allait quand même pas en passer aux anars ou aux trotskistes, non ? C'était ma façon à moi de lui faire respirer l'air du pays, car le mien avait pas mal troué de fascistes

et de traîtres à la république, en Catalogne. Une belle arme que m'avait offerte un ancien des Brigades internationales, pour services rendus en 1968. À l'époque il avait bien fallu remettre un peu d'ordre dans les rangs des forces de progrès, c'est là que je m'étais fait remarquer pour la première fois. Je n'utilisais plus ce Nagant depuis longtemps, il dormait dans le discret garage loué pour le stockage de mes outils de travail. Soigner son matériel, lui accorder une attention permanente, c'était la base de tout bon ouvrier.

Voilà trois jours que j'étais là. Le matin, je partais en balade avec mon sac à dos et quelques outils, au cas où... Le consul et sa femme étaient sympas, des habitués de la randonnée qui m'avaient indiqué de nombreux sentiers. Je les explorais afin de trouver le meilleur angle de tir vers la plage. Eux pensaient que j'étais en recherche de merveilleux points de vue. Je les laissais dans cette croyance qui m'évitait d'avoir à inventer des réponses lénifiantes. Le temps coulait paisiblement, cette coupure avec le stress de ma vie parisienne me fit un bien fou. Un jour, Véronique, la propriétaire des lieux, m'invita à aller me baigner au lever du soleil, et je dois dire que ce fut une expérience inoubliable. Évidemment, ni le Nagant, ni le Colt, ni le Sig ne purent m'accompagner, et au début, je me sentais un peu nu et même en danger hors de leur compagnie. Mais l'eau fraîche du matin et les caresses du soleil levant sont une expérience que je recommande à tous. C'est sur cette plage, où devait se dérouler l'acte final, que je décidai de laisser la signature de mon passage. J'en avais informé Nada, ce serait 1/11/12, date de la remise à la Guardia Civil, sans jugement, de la militante basque Aurore Martin par la police de Valls, une première depuis la guerre. Je revins le soir même le taguer à la peinture rouge sur le mur anti-débarquement construit par les Allemands en 1942, d'un

geste rageur. Bien sûr, ces moments de détente - détente est mieux que loisir sous la plume d'un tueur à gages ! Hé, avouez qu'elle est bonne, non ? – devaient prendre fin un jour. Le lendemain, je reçus le message convenu. Un SMS laconique de Nada m'annonçait « *Mañana por la mañana* », ce qui signifiait que c'était pour le lendemain matin. Avec moi il utilisait le Castillan, une des langues importantes du monde, mais je le soupçonnais de baragouiner le patois catalan avec ses amis, ce qui m'agaçait un peu tellement utiliser un patois n'avait aucun sens dans le monde d'aujourd'hui. Je me promis de lui en faire la remarque, les amis servent aussi à dire les choses désagréables ; sinon, qui le ferait ?

4

Le jour dit, dès sept heures, après le petit-déjeuner servi par mes hôtes, je préparai consciencieusement mes outils et partis en randonnée. Le ciel était d'un bleu profond, aucun nuage ne venait perturber la lumière. Cela aurait pu être une magnifique journée pour un tir de sniper. Mais un vent assez violent soufflait, la tramontane comme ils l'appellent ici. Je devrais en tenir compte et calculer précisément la dérive engendrée par son souffle puissant. Ayant rejoint l'endroit idéal pour couvrir le parking et la plage, j'étais dans l'herbe la bâche en polypropylène destinée à éviter qu'une quelconque trace ADN puisse me signaler aux enquêteurs qui ne manqueraient pas d'investiguer les lieux. Je m'y installai alors pour déballer mon matériel et prendre position.

Je n'eus pas à attendre très longtemps. L'ami Benoît – je le considérais presque comme un ami tellement je l'avais observé et m'étais documenté à son sujet – arriva vers huit heures. Ce qui ne m'étonna pas, car ici, les gens

se baignent tôt, et à onze heures, chacun rentre chez soi. Après, il fait trop chaud, et le soleil peut devenir dangereux. Ils étaient trois, je les identifiais parfaitement grâce à la lunette PU du fusil. Cette lunette n'était pas le nec plus ultra pour ce genre d'engin, j'aurais évidemment préféré une PEM, mais il n'y a pas de mauvais outils, seulement de mauvais ouvriers. J'identifiai immédiatement celle qui devait être la Suédoise, car au lieu de s'installer sur la plage, cette jolie blonde quitta le groupe pour se rendre au consulat. Je suivis un moment sa silhouette gracile qui progressait sur le sentier. C'était indiscutablement une belle fille. Je me ressaisis alors et eus un pincement au cœur en réalisant que Benoît avait disparu. J'observais attentivement les baigneurs en train de batifoler dans l'eau, mais ne reconnus en aucun d'eux le port de tête un peu raide de ma cible. Un frisson de panique faillit me déstabiliser, mais en professionnel aguerri, je repris rapidement mes esprits et finis par le retrouver. Ce diable d'homme était juché au sommet d'une petite falaise surplombant la baie et se préparait à plonger. C'était des conditions idéales : si je tirais au moment où il sautait, personne ne comprendrait immédiatement qu'il venait d'être abattu, ce qui me laisserait le temps de plier bagage. Je pris mon souffle et commençai à mettre la détente en pression. Benoît fit un signe vers la plage, tendit ses mains en arrière pour prendre son élan, quand tout se brouilla dans la lunette. Je levai la tête en étouffant un juron, et me trouvai face à un oiseau exactement posé dans l'axe du Nagant et de sa lunette de visée. Il m'observait de son œil rond et s'envola avec fracas aussitôt que je fis un geste pour le chasser. Il faut vous dire que je déteste la campagne ; mon monde à moi, c'est Paris XI^e. La campagne, ses bestioles, ses plantes incon- nues et ses habitants bizarres, ça n'est vraiment pas ma

chope de bière. Cet incident ne m'engagerait certainement pas à changer d'avis. L'oiseau venait de sauver la vie de Benoît, allez savoir pourquoi ! J'appris bien plus tard de la bouche de Nada qu'il s'agissait d'une *guatlla*, mot catalan qui désigne une caille, après lui avoir précisément détaillé le volatile sans expliquer les conditions de notre rencontre. Le temps de reprendre position, ma cible n'était plus sur le rocher ; par contre je remarquai un va-et-vient inhabituel sur la plage. Un attroupement s'était formé au pied de la falaise, et bientôt, un véhicule de pompier se fit entendre dans le lointain, puis s'immobilisa près du groupe.

5.

C'est le consul qui m'annonça la nouvelle à mon retour aux chambres d'hôtes. Un surplomb de falaise s'était effondré, entraînant avec lui un plongeur qui se tenait dessus. L'homme n'avait pas survécu à ses blessures. Le lendemain, toute la presse annonçait la mort de Benoît Hamon, ex-ministre de la République et candidat potentiel à la primaire de gauche en vue de la présidentielle de 2017. Je fis ma valise, remerciai mes hôtes et repris le TGV en direction de Paris, en évitant soigneusement tout contact avec Nada. Il me fallut du temps pour digérer cet échec : ce type était mort sans mon intervention. Un temps, je fus persuadé que c'était un coup des rocardiens. Depuis que leur mentor était décédé, ces sociaux traîtres se démenaient pour exister. Je m'en méfiais terriblement. En 1968, à Boulogne-Billancourt, moi et mes copains, on les aurait fait valser... En seraient-ils venus à éliminer des représentants de l'aile gauche du PS par rancœur ou basse tactique politicienne ? C'est Nada qui me remet les idées en place. Une semaine plus tard, il m'appela dans le bistrot de la rue Jean-Pierre Timbaud où j'avais mes habitudes. Après les banalités

d'usage, il balança :

– Au fait, bravo ! Je ne sais pas comment tu as fait, mais c'était du bel ouvrage. Un véritable travail de pro ! La date sur le mur inquiète, ils font le lien avec les autres.

Il n'en dit pas plus et je restai silencieux. Après tout, si Nada croyait que j'y étais pour quelque chose, c'est que les rocardiens n'étaient pas dans le coup. Ces types sont des amateurs ; avec ses copains flics, Nada l'aurait découvert et ils se seraient fait chopper. Le positif, c'est que d'autres pourraient bien y croire aussi. Je pouvais donc présenter ma note de frais. « *Business is business* », comme ils disent maintenant à l'Élysée...

12 août 2016.

Dernière parution : *Antonia*, Éditions Au delà du raisonnable.

- 12 -

UN STYLO POUR LOLO

Maurice Gouiran



Les quatre gars plaqués contre les pissoirs, trop occupés à soulager leur vessie, ne me calculent pas. Tant mieux. J'en profite pour me glisser en douce dans une des chiottes. Je pousse le verrou puis m'assieds tranquillement sur la cuvette. Ce n'est pas que j'ai une envie pressante, mais je tiens à vérifier le stylo. On n'est jamais à l'abri d'une mauvaise surprise. Tonton Gustave prétend que je suis perfectionniste. Je n'ai jamais compris s'il considérait ça comme une qualité ou un défaut, mais jusqu'ici ça m'a toujours servi.

J'ai quitté la tribune en catimini alors qu'on entamait la 44e minute. L'arbitre n'allait pas tarder à siffler, et je devais être à mon poste lorsque ces messieurs-dames monteraient se rincer le gosier. J'ai prévu de ne m'occuper de Lolo qu'en seconde mi-temps, mais un zeste de conscience professionnelle m'a incité à jeter un coup d'œil au matos.

Le stylo est OK.

No problem de ce côté-là.

Je tire la chasse pour donner le change aux tourmentés de la prostate. Au moment où je déverrouille la porte pour regagner le monde civilisé, j'entends le stade exploser. Les

Boches viennent de marquer, c'est sûr. Ça me fait pas particulièrement plaisir, mais c'est logique tant ils ont dominé la première mi-temps. Après dix minutes de tâtonnement, ils l'ont joué Blitzkrieg. Ils sont quand même les champions du monde en titre, non ? Et puis, on sait bien que de toute façon, à la fin d'un match de foot, c'est toujours l'Allemagne qui gagne... Remarquez que moi, le foot, ça m'intéresse pas plus que ça, je suis là uniquement pour faire le job pour lequel on m'a payé. Et bien payé.

Malgré l'effervescence que j'imagine dans les gradins, je prends le temps de me zieuter dans le miroir qui surplombe le lavabo. Je me trouve beau comme un camion. Rasé, peigné, sapé, parfumé... ça m'arrive pas tous les jours ! Il y a des gars qui ressemblent à des garçons de café lorsqu'ils enfilent le veston blanc d'une tenue de soirée ; moi, c'est l'inverse. Avec mon falzar noir et ma veste de chaouch, j'ai l'air d'un milord. Sûr que je dépareillerais pas en golden boy, sur un yacht à Saint-Trop', entouré de blondasses super bien carrossées... Mais c'est pas l'heure de délirer. « Efficacité avant tout », me répète tonton Gustave lorsque j'ai tendance à m'égarer dans mes pensées.

Il a raison.

Les vieux ont toujours raison.

Je regagne la tribune pour venir aux nouvelles. Un gars en sueur, l'haleine chargée et la cravate défaite, exulte :

– C'est Griezmann, c'est Griezmann ! hurle-t-il en me serrant dans ses bras. Un péno, un putain de beau péno... ajoute-t-il, toujours aussi affectueux.

Ça confirme ce que je pensais : Griezmann, Bormann, Eichmann, ce sont des noms qui fleurent bon l'autre côté du Rhin, non ? Je me dégage avant d'essuyer un palo de la part de l'excité transpirant. Une marée de drapeaux tricolores submerge le stade Vélodrome. Quatre rangs plus bas,

le Chichois se trémousse, les bras levés, l'écharpe autour du cou (depuis 98, Chirac a fait école : c'est dans les stades que les présidents à la ramasse soignent désormais leur indice de popularité). Sur le gazon, les Bleus se font plein de bisous. Comme c'est pas la Gay Pride, j'en déduis que le blondinet dénommé Griezmann est pas plus boche que Zizou ou Marius Trésor, qu'il est des nôtres.

J'efface rapidos ces réflexions à la con de mon cervelet. Je dois me concentrer sur mon boulot, rien que sur mon boulot.

Et mon boulot de ce jeudi 7 juillet 2016 tient en deux mots : dézinguer Lolo.

Mais auparavant, faut singer les extras au service des puissants... C'est ma couverture. Tonton Gustave s'est démerdé pour me faire embaucher pour la soirée afin que je puisse approcher le gibier en toute sérénité. Dès que l'arbitre renvoie son troupeau de milliardaires en culottes courtes aux vestiaires, la horde d'invités bécébégés prend d'assaut le salon d'honneur pour se jeter en vitesse quelques gorgeons derrière le plastron. Les quarante-cinq minutes à rallonge leur ont donné sacrément soif, à croire que c'était eux qui cavalaient comme des dératés sur le terrain... Je sais pas ce qu'on picole dans les autres tribunes, mais ici, c'est du champ'. Du vrai, du bon. Du gratos, ce qui ne gâche rien. Et c'est mézigue qui le sert...

Y a plein de gars bien élevés qui jouent des coudes devant le buffet. Quand je leur demande de se calmer en affirmant qu'il y en aura pour tout le monde, ils me fixent d'un œil protubérant lourd de reproches : les larbins comme moi sont là pour servir, pas pour la ramener...

Je reconnais par-ci par-là quelques gugusses qui font la une de Closer ou de Match. Des people qui se fichent du foot comme de leur première chemise et qui sont venus

uniquement pour faire les beaux devant les photographes. Je remarque aussi mon Lolo au fond du salon. Des pisse-vinaigre l'ont alpagué et il a l'air de se faire chier à cent sous l'heure. Décidément, c'est pas son jour...

Remarquez bien que j'ai rien contre lui. Moi, j'aime bien Lolo. Dans cette sphère politicarde peuplée de grandes gueules, de faux-culs, de champions de la langue de bois, d'enfoirés qui n'hésitent jamais à jouer de la peur de l'autre pour éviter de s'attaquer aux vrais problèmes, c'est loin d'être le plus mauvais. Je trouve même qu'il en jette. C'est un sage qui a de la classe. Rien à voir avec les supporters débraillés et gueulards des virages qui traitent l'arbitre d'enculé toutes les quinze secondes... Je suis sûr qu'il a horreur du foot, mon Lolo ! Né dans le XVI^e, pété de fric, il a jamais dû taper dans un ballon avec ses petits voisins. Quand il a participé à l'émission La Tête et les jambes, c'était pas pour tirer des pénos ou pointer à la pétanque : non, il a choisi le saut d'obstacles. Un sport d'aristo, encore plus select que le golf. C'est tout dire...

Lorsque mon tonton préféré m'a révélé l'identité de la cible, j'ai pensé que c'était un coup des réacs. Les fachos n'aiment pas Lolo, c'est bien connu. Mais j'avais déjà liquidé, quelques jours plus tôt, leurs deux leaders, celui de la droite extrême et celui de l'extrême droite. Je me suis payé Nico Bling-Bling lors d'un jogging où il forçait comme un perdu pour en mettre plein la vue aux journalistes, puis la fille du Borgne au cours d'un apéro bleu-blanc-rouge où elle se bourrait salement la gueule. « Crise cardiaque » ont pronostiqué les toubibs accourus sur les lieux, dans les deux cas. Il n'y a donc plus personne de vraiment mariolle chez les valets du patronat. Les bigots pétocheux et les anciens combattants des guerres perdues aux tronches à broyer du cirage sont tout juste bons pour

faire de la figuration dans les meetings, mais pas assez couillus pour m'appeler à la rescousse.

« Crise cardiaque », ce sera aussi le diagnostic pour Lolo.

Notre combine est infaillible, c'est pour ça que la clientèle afflue. Tonton Gustave me refile du turbin deux ou trois fois par semaine, sans oublier de prélever sa (belle) commission au passage ; et moi, en retour, j'arrête pas de dessouder mes semblables... Mais attention, je suis pas un de ces serial killers perclus de pulsions meurtrières, un de ces tarés un tantinet cannibales qui font le miel des prime times à la télé... Non, moi, je tue pour le fric, même si le job est loin de me déplaire. Mes victimes sont souvent des inconnus, parfois des artistes du show-biz ou des entrepreneurs pleins de blé. Et ça passe comme une lettre à la poste. Leur mort n'étonne personne, car la crise cardiaque frappe à tout âge.

J'ai pensé ensuite aux alliés de circonstances des sociaux, ceux qui fricotent avec eux le temps d'un scrutin avant de les descendre en flammes une fois l'élection passée. Mais honnêtement, les écolos, les cocos et les centristes sont si peu nombreux et si fauchés qu'ils ne pourront jamais s'offrir mes services.

Tonton Gustave n'a pas voulu m'indiquer le nom du commanditaire. Il m'a répété que celui de la victime devait me suffire – c'est pas faux – avant de me refile un drôle d'autocollant, un rond blanc sur lequel on avait imprimé 49.3. Je dois plaquer ce truc-là dans le dos du mortibus, une fois mon acte accompli. On a donc affaire à un original. Qu'importe en fait, puisque le zèbre s'est fendu d'un joli supplément... Sous ma pression, tonton Gustave a finalement confirmé ce que je presentais : c'est un député de la majorité qui a passé la commande. Les sociaux se flinguent entre eux, c'est dans la plus pure tradition du PS.

Remarquez bien que c'est pas exclusivement une manie de la gauche. La présidentielle à venir les rend tous dingues. L'urgence, pour chaque candidat potentiel, c'est de se débarrasser de tous les amis susceptibles de se mettre en travers du chemin, afin de rester seul en scène.

Dans cette ambiance délétère, ce bon Lolo paye certainement son intelligence.

Lorsqu'il s'est rendu compte de la faillite gouvernementale, il a quitté le navire en perdition. Tchao, le ministère des Affaires étrangères et le quai d'Orsay ; bonjour le Conseil constitutionnel et le Palais Royal ! Une planque en or. Idéale pour voir venir et jouer, le moment venu, l'homme providentiel, le seul capable de conduire à nouveau la gauche au succès en 2017. Super futé, Lolo. Avec son expérience et son CV – président de l'Assemblée nationale, Premier ministre, plusieurs fois ministre et j'en passe... –, il craint dégun, comme on dit à Marseille.

Qui pourra lui barrer la route lorsqu'il mettra sa mécanique en branle ?

DSK avait un peu la même stratégie. Il se faisait gentiment oublier à Washington afin de ramasser le paquet en 2012. Manque de bol, on a mis une femme de chambre du Sofitel entre ses pattes – façon de parler – et un coup de proje sur ses relations avec Dodo la Saumure. Disqualifié, le DSK... Ça a ouvert la voie à ce Chichois qui a le charme d'une limande et qui n'aurait jamais de sa vie créché à l'Élysée sans ce coup fourré. Comme Lolo ne passe pas pour être un fondu de la quiquette – même si mes magazines préférés évoquent d'anciennes parties de jambes en l'air avec la veuve de Nico Bling-Bling –, ils ont trouvé autre chose. Ou plutôt, quelqu'un d'autre : moi.

J'ai quand même un petit pincement au cœur lorsque je le vois tremper le bout de ses lèvres dans un verre de

champ' en subissant les propos barbants de trois zigotos au regard de chien battu. Je dois vous avouer que certains soirs de déprime, il m'arrive d'en avoir marre de ce boulot. Zigouiller des gars qui ne vous ont rien fait à longueur d'année, ça incite parfois à la neurasthénie. Heureusement que le fric agit comme un baume sur mes états d'âme et me donne la force de recommencer. Faut dire que depuis que je bosse, je me suis découvert des goûts de luxe et j'ai constamment besoin de pèze... Faut dire aussi que tonton Gustave comprendrait mal que je mette la clef sous la porte alors qu'on se fait les couilles en or. J'aime pas quand il se met en rogne. C'est qu'il peut devenir violent, tonton... Et puis, je lui dois tout. Il est un peu mon agent, mon pygmalion, même. Je me souviens avec émotion de la première sarbacane qu'il m'a offerte pour Noël. J'avais six ans et il avait été super étonné par mon adresse : je parvenais à transpercer un rat à dix mètres et une pie en plein vol. C'est ce qui lui a sans doute donné l'idée de me proposer ce job. J'ignore où et dans quoi il boulonnait avant notre association, mais c'était sûrement border line.

Car le stylo qui tue, c'est une idée à lui.

Enfin, c'est plutôt une invention de ses copains du bon vieux temps qu'il a astucieusement modifiée pour mes besoins.

La seconde mi-temps va débiter. Ces messieurs-dames vident leurs verres cul sec avant de regagner la tribune. Les plus assoiffés s'en jettent un petit dernier pour la route. L'alcool a rendu la pause joyeuse et débridée. J'aime bien laisser traîner une oreille sur les conversations pendant que je remplis les godets... Les gars parlaient peu de leurs affaires, ils se focalisaient sur la demi-finale. Ils prétendaient qu'on avait une revanche à prendre sur les Teutons, et que c'était en bonne voie. Ils évoquaient un match de foot

de 1982, à Séville, qui leur avait laissé un goût amer. J'étais pas au courant. J'étais pas né en 82, et je vous ai confié que je m'intéresse pas au foot. Moi, je pensais connement que la revanche à prendre consistait à leur faire payer cette saloperie d'Occupation des années 40. La naïveté est mon principal défaut, c'est ce que me répète tonton Gustave. J'avais zappé le fait que la majorité des Français s'était bien accommodée de la présence des frisés, que certains avaient même sacrément fait prospérer leurs affaires ces années-là. Rien de bien étonnant si ces messieurs dames estiment que la barbarie des Teutons s'est davantage exprimée à Séville en 1982 que dans nos belles provinces durant l'olympiade 40-44 !

Tandis que ça repart sur la pelouse meridique du Vélodrome, je donne un coup de main aux autres larbins qui s'efforcent de tout remettre en ordre dans le salon, en prévision du cocktail de fin de match. Malgré leurs grands airs de bourgeois endimanchés en costard-cravate, les salopiots ont bâfré et bu comme des porcs. Putains de riches ! Tandis que j'essuie les coupettes, j'entends les clameurs monter des gradins. L'angoisse, le soulagement, l'espoir les animent tour à tour.

Mon petit ménage terminé, je retourne jeter un œil à la tribune, car il va bientôt falloir passer aux choses sérieuses. De tous côtés, on y croit, on agite son petit fanion tricolore en entonnant La Marseillaise (enfin seulement le premier couplet, parce qu'on ne connaît pas les autres). Les « Allons-zenfants-de-la-patrie » seront-ils suffisants pour permettre aux Bleus de conserver le maigre avantage d'un but ? Ils ne dominent pas vraiment leur sujet, mais leurs adversaires semblent avoir perdu leur gnaque.

Tous les invités ont gentiment repris leur place en tribune présidentielle. Lolo se trouve à moins de huit mètres

de moi, un peu en contrebas sur la gauche. Une cible facile.

Rassuré, je vais m'offrir une dernière virée dans les chiottes afin d'armer le stylo. Tonton Gustave m'a raconté qu'on usait et abusait de cet instrument discret et efficace dans les belles années de la guerre froide. La Sarbacane c'était son nom – avait la taille d'une pompe de vélo. Si tonton l'a modernisée et miniaturisée, le principe est resté le même. Le tube a l'apparence d'un simple stylo à bille bon marché – idéal pour passer les contrôles de Vigipirate –, à l'intérieur duquel il a inséré une culasse en acier et un canon en cuivre. Lorsqu'on titille le bouton-poussoir, un percuteur déclenche l'explosion d'une ampoule d'air comprimé qui propulse la fléchette à une vitesse et une puissance suffisantes pour qu'elle conserve sa trajectoire et se plante dans le corps d'un homme distant d'une dizaine de mètres, à travers ses fringues. Bien entendu, comme à la belle époque, la pointe inocule un poison mortel, dont l'effet immédiat fait penser à une crise cardiaque. Tonton Gustave me recommande toujours de bien faire gaffe dans mes manipulations. La moindre égratignure serait fatale. Les risques du métier...

J'insère la fléchette avec moult précautions et enclenche la bague d'armement. Le stylo est prêt. Il suffira d'une simple pression sur le bouton pour remplir le contrat.

Il reste un gros quart d'heure à jouer.

Je m'assieds sagement à ma place, un peu en hauteur, juste derrière la balustrade. Personne ne me calcule. Autour de moi, on a arrêté la chansonnette patriotique, on a les foies, le sang qui se fige dans les veines et le regard fixé sur le terrain. Un but d'avance, c'est peu. Mon voisin me révèle, en se rongant les ongles jusqu'à l'os, qu'on en avait deux à Séville à 18 minutes de la fin et qu'ils nous l'ont quand même bien mis !

Le tableau d'affichage marque le temps de jeu. 71^e minute. 19 minutes à jouer.

Quand faut y aller, faut y aller...

Je respire profondément, sors le stylo et le pose discrètement sur la balustrade. Je l'incline en direction du dos de Lolo. C'est parfait.

Sur la pelouse, Pogba exploite une erreur de Kimmich, se débarrasse de Mustafi et centre...

Immanquable à cette distance, le Lolo.

Le gardien allemand, Neuer, dévie mollement le ballon de la main...

Je pose l'index sur le bouton-poussoir et le caresse doucement avant la pression. Je bloque ma respiration. C'est parti. 3... 2... 1...

Griezmann récupère le cuir...

0... Au moment précis où je déclenche le tir, le Français au pseudonyme germanique marque de la semelle du pied gauche.

Le Vélodrome exulte. L'angoisse et la concentration, longtemps contenues, se libèrent dans une explosion de joie. Le délire. Lolo, violemment bousculé par son voisin surexcité, est emporté par la vague humaine qui balaye la tribune. Les Français tiennent leur revanche. Oublié, Séville 1982 ! Je range le stylo dans la poche intérieure de mon blouson, dévale les quatre marches qui me séparent de ma victime afin de récupérer la fléchette et fixer l'autocollant 49.3 sur sa veste d'une simple pression de la paume. Personne ne me calcule, ils sont tous debout sur leur siège, trépigment et hurlent.

Le corps est recroquevillé, affaissé vers l'avant. Le projectile a pénétré par l'arrière de l'épaule gauche. Du beau boulot, vraiment... Je le retire d'un mouvement sec et m'éclipse.

Un doute m'assaille en dévalant l'escalier : tous ces gars friqués ont les mêmes costards, celui qui a reçu la flèche m'a paru un peu plus corpulent que Lolo.

Trop tard pour vérifier...

Tonton Gustave va sûrement être furax en apprenant que le maire de Marseille est décédé d'une crise cardiaque juste après le second but de Griezmann.

Saloperie de foot qui procure des émotions auxquelles aucun cœur fragile et généreux ne saurait résister...

Dernière parution : *Le Printemps des corbeaux*, Éditions Jigal.

- 13 -

TREIZE RESTE TAUBIRA

Gilles Del Pappas



Pour dire la vérité, c'est celle que j'aime le plus dans cette bouillabaisse politicienne, ou plutôt que je déteste le moins. Faut dire qu'elle a pas mal d'atouts... de l'humour, un charisme indéniable, courageuse, femme, noire, intelligente, sensible. Elle avait dans sa jeunesse, là-bas, en Guyane, promu la révolution indépendantiste. Oui, elle a tout pour elle. Beaucoup d'atouts pour me plaire ! Et c'était nettement la plus à gauche dans ce gouvernement de droite camouflé, assez malhablement, sous une étiquette de gauche. Qui pourrait encore croire en ces billevesées, pontifiées à longueur d'antennes par ce Président de la République française, joufflu comme un roi d'un autre siècle ?

Pourtant, y a pas, elle devait y passer... La treizième. L'autre soir, dans un bar, j'avais plaisamment souri à une plaisanterie d'un consommateur éméché qui, à propos de je ne sais quoi, avait balancé à son vis-à-vis :

– Treize reste raide.

À partir du moment où ma cible avait été déterminée, je m'étais mis en train pour obtenir le maximum de renseignements. Le plus simple était d'exercer le beau métier de journaliste. Et c'est avec une simple carte de presse que

j'avais pu avoir tout ce que je désirais. Son curriculum vitae en entier, mais également les ragots, potins, les bruits de couloir !

Et tout d'abord, sa jeunesse, sa naissance en Guyane, à Cayenne, l'apprentissage de la vie par une mère aide-soignante qui élève à la force du poignet, et toute seule, le père les ayant abandonnés, onze enfants... Ensuite, il y avait eu les études. J'ai immédiatement aperçu l'erreur des quelques journalistes peu consciencieux qui lui avaient attribué trop rapidement deux doctorats. Mais bon, tout de même, un diplôme de troisième cycle en science économique, une licence en sociologie et un certificat en ethnologie afro-américaine... Ensuite, mariée, quatre enfants, divorcée... Le truc qui m'avait particulièrement plu était la création avec son mari du parti indépendantiste Walwari. Et puis, quand elle rentre au gouvernement, la loi qui reconnaît comme « crime contre l'humanité » la traite négrière et l'esclavage qui en a découlé.

Mais bon, bien qu'elle me plaise, elle allait être indubitablement la treizième victime.

J'appris qu'elle devait aller aux States. Je réussis, ce n'était pas dur, d'avoir le nom de son hôtel, le Washington Square Hôtel, et même le numéro de sa chambre. C'est là que j'ai finalement décidé d'agir.

Le plus simple pour moi.

Je connais très bien New York et je parle anglais avec peu d'accent. Et dans cette ville grouillante, il est finalement assez facile de se planquer. Qu'elle y vienne pour passer le début de l'été est une vraie opportunité.

Je débarque dans la ville une semaine avant elle, il me faut bien ça pour m'organiser. Après l'aéroport John F. Kennedy et la douane, qui est toujours une épreuve, je prends un hôtel pas très loin de celui où elle va descendre, car elle n'est pas

encore arrivée. Il fait une chaleur de gueux comme souvent ici dans ces périodes. Je suis content de revenir dans cette cité que j'adore, et à cette saison, il y a pas mal de touristes, la ville est à eux... et à mézigue. Je loue une camionnette banalisée pour un mois, ça suffira bien. Je colle un film sur les vitres arrière qui occulte la vue de l'extérieur, mais qui me laisse une parfaite vue de l'intérieur. Cela va me permettre en premier lieu de savoir et d'observer celui ou celle que je vais remplacer au pied levé.

L'hôtel qu'elle a choisi est situé à Greenwich village, sur Washington Square Park... évidemment. C'est un établissement familial, ce qui ne va pas m'aider.

Je me change en homme d'affaires italien et achète une valise un peu chicos et un attaché-case. Dans une boutique de fringues, je fais l'achat de vêtements correspondants à ma couverture, la curiosité des femmes de chambre est insatiable, ce serait idiot de me faire avoir par un manque de cohérence. J'entre dans le hall de l'hôtel où doit descendre Taubira. Il est signalé par une marquise en fer forgé et de chaque côté de l'entrée, un lampadaire rond et de belle taille l'encadre. Les deux immenses baies s'éclairent la nuit d'une belle couleur verte signalant l'entrée. Ça a l'air propre et sain. Il y a une attaque de puces de lits dans les hôtels de New York cette année et je suis phobique ; j'ai donc vérifié soigneusement sur Internet que les deux hôtels ne sont pas signalés comme envahis par ces petites bestioles désagréables.

– Bonjour.

C'est une jeune fille fort sympathique qui m'accueille avec un grand sourire. La pièce faisant office de réception est entièrement revêtue de bois précieux rouge, des canapés en cuir vert foncé égalaient le sol également vert et blanc. D'immenses photos de stars décorent les murs.

- Bonjour, monsieur.
- Je désirerais une chambre... Vous en avez de libres ?
Je sais que l'établissement est à moitié vide. Elle jette un œil à son registre. J'ajoute...
- Et j'aimerais, si possible, une qui donne sur le parc.
Nouveau sourire.
- Cela devrait pouvoir s'arranger. Vous voulez rester combien de jours ?
- Au moins une semaine. Mais après, mon séjour pourra peut-être se prolonger, ça va dépendre de mes affaires. Vous comprenez, je viens de Milan. Je ne peux pas revenir tous les mois ! Alors j'en profite pour voir tous nos fournisseurs installés dans la grosse pomme !
- Un peu ironique, elle me balance...
- C'est marrant, nous n'avons que très peu d'hommes d'affaires ; en général, ils préfèrent le quartier des affaires...
- Oh oui, mais moi, j'aime the Village. Il y a longtemps, je l'ai connu... enfin !
- Nous sommes ravis de vous accueillir...
- Elle lit le nom sur ma carte de crédit.
- Monsieur... Moreno. Je vous donne une de nos meilleures chambres... La 35...
- C'est vrai, elle est située un peu à l'ouest, mais j'ai en face les arbres et j'aperçois l'Arc de Triomphe portant les statues de Washington. Et surtout, elle est sur le même étage que Madame cible. La climatisation marche, la douche est nickel, le lit, comme partout à New York, spacieux...
- Au bout d'un moment, je ressors et je vais me changer dans l'autre palace, j'y ai toute une garde-robe importée de Paris. Je redeviens instantanément un quasi hipster new-yorkais, avec une magnifique chemise à carreaux et avec mon kit de maquillage, barbe fournie, taillée en pointe, raie sur le côté.

Je récupère le véhicule loué, gare la camionnette en face et me mets en planque pour étudier celui que je vais remplacer. J'ai tout de suite remarqué le jeune groom qui s'occupe également des voitures des clients ; il les amène un peu plus bas, dans un parking appartenant à l'établissement. Il commence à quatorze heures et termine son service vers minuit. Puis il va rejoindre des amis dans un bar au nord, dans la 14^e. Il reste jusqu'à deux heures, deux heures et demie, et ensuite, il rentre chez lui, seul ou accompagné d'une nana rencontrée dans le bar. Il habite East Village, dans un appartement d'une maison ancienne. Je décide d'agir entre l'hôtel et le bar, dès le troisième jour.

Dès onze heures, je pique une belle Cadillac CTS Sedan rouge. Comme j'ai un peu de temps, j'en profite pour faire un tour avec, en l'attendant.

J'aime les belles bagnoles !

Après, je repère un coin où l'employé traverse impérieusement. Il me suffit de m'y poster tranquillement, moteur au ralenti. Il arrive en sifflotant, heureux, sans se douter de ce qu'il va lui arriver.

– Tu vas avoir du congé maladie, mon gars !

Le moteur s'emballe, je vise particulièrement ses jambes. Je ne lui en veux pas spécialement, mais il doit être simplement dans l'impossibilité de reprendre son job demain !

La fille m'introduit dans le bureau de la gérante.

– Je vais prendre votre CV, car vous êtes très sympathique, mais je dois vous avouer que nous n'avons pas de besoin en personnel en ce moment...

Bien qu'ayant une chambre dans le Washington Square Hotel, personne, pas même la réceptionniste avec laquelle j'ai parlé longuement, ne m'a reconnu. Je sais y faire pour que l'on ne pense pas à moi, et je ne ressemble plus du tout au sympathique businessman italien. Pendant que la direc-

trice de l'hôtel me débite son baratin, j'attends le coup de téléphone en souriant bêtement.

Dring dring !

– J'écoute.

Ce sont les urgences qui l'avertissent que son employé a été blessé dans un accident de la route cette nuit et qu'il ne pourrait pas effectuer son service. Je suis avec attention ses états d'âme. Elle est peinée pour le jeune homme, mais encore plus emmerdée par les ennuis que tout cela va occasionner, trouver un groom, et... ses yeux se posent sur moi.

– Au fait... vous avez peut-être une chance folle... Vous êtes libre immédiatement ?

Je suis embauché dans l'instant et trouve une veste monogrammée aux armes de l'hôtel dans le vestiaire des employés auxquels elle me présente.

Voilà !

Ma toile d'araignée est bien en place, je suis deux fois dans la place, comme client et comme employé... De plus, je suis à l'extérieur avec la camionnette : elle ne pourra pas s'en sortir !

Elle arrive deux jours plus tard. Là-bas, en Europe, c'est la grande fête du foot. Les New-Yorkais, eux, s'en balancent. Quand elle se pointe à la réception, je suis là pour choper et porter ses valisess.

Elle est seule et sourit, me file dix dollars. La gérante me glisse...

– Vous savez, c'est une cliente très connue. En fait, c'est une ancienne ministre française !

– Ah bon ?

Je ne montre pas de curiosité excessive.

– Pourrais-je prendre le service du petit-déjeuner demain matin ? Je me suis arrangé avec Lola. Et bien sûr, j'enchaînerai l'après-midi.

– Ça va vous faire deux journées en une seule.

– Je sais, ça ne me dérange pas.

Elle s'en fout pourvu que le travail soit fait... et moi ça m'arrange, je vais pouvoir mijoter un breakfast empoisonné, tzarrible !

J'ai apporté, bien planqué dans des cachets ordinaires d'Aspro effervescent, ma mixture à base de poison naturel. Du laurier-rose. Après le précipité, je l'ai finement intégré dans un cachet, ni vu ni connu, j't'embrouille ! Déjà essayé dans une maison de retraite. Les vieux, quand ça meurt, ça soulage tout le monde, alors on ne pose aucune question. Ma potion, c'est amer, mais planqué dans du café – c'est ce qu'elle prend le matin –, on n'y voit que du feu.

Quand je me présente le lendemain matin, à neuf heures tapantes, bien pomponné, impeccable, avec mon plateau roulant, viennoiseries, jus d'orange, yaourt, confiture, miel, café brûlant et, dans ma poche, mon super dégrippant et la fameuse lettre de revendication, elle est déjà habillée, apprêtée...

– Ah ! jeune homme, bonjour... Je suis désolée de vous avoir fait préparer tout cela, mais je déjeune en ville ce matin, un impromptu...

J'essaie de cacher ma déception et tente tout de même :

– Même pas un petit café... juste pour la route ?

Mais elle décline.

– Et je suis déjà en retard, excusez-moi !

Et elle file.

Ce n'était pas la peine de prendre une chambre ici, l'Italien va disparaître. Des sous pour rien ! Ce n'est pas que je sois radin, mais je n'aime pas dépenser. Ça devra donc se faire dehors.

Tant pis, je vais lui faire le bon vieux coup du parapluie bulgare. Une invention machiavélique des services secrets

soviétiques pour se débarrasser des importuns, et que j'ai perfectionné, modernisé. À la pause, je rentre à l'hôtel où je dors et enfile ma tenue de sportif marcheur avec mes deux bâtons de randonnée. Sur celui de droite, j'ai bricolé une aiguille rétractable avec venin. J'ai changé le poison également. À l'époque, les espions de l'Est utilisaient de la ricine ; moi, j'ai travaillé sur un petit serpent d'Amérique du Sud appelé « corail » à cause de son éclatante couleur orangée. Il ne laisse personne debout. La morsure en forêt agit en trois minutes et est toujours mortelle. Essayé à Paris sur un skateur, il m'a donné entière satisfaction. Les gosses en planche, personne ne les aime... et puis ils tombent tout le temps ; pas étonnant qu'ils y restent quelquefois !

Je suis en short et polo en lycra, bandana brésilien sur ma perruque blonde, et surtout, prolongeant mes bras, mes deux bâtons de marche... Ouais, un touriste moyen. J'attends dans la camionnette qu'elle revienne de son rencard. Je la vois juste au dernier moment, elle est assise dans un taxi qui s'arrête devant l'hôtel, je n'ai que le temps de filer, vers l'entrée... Je vise le pied de la cible, le poison est fulgurant, et normalement...

– Ouille !

– Oh, pardon !

Je suis abasourdi, l'aiguille s'est cassée net sur le soulier de l'ancienne ministre. Mais il est fait en quoi ?

– Faut faire attention, monsieur, avec vos cannes ! Vous pourriez blesser quelqu'un ! Heureusement que je porte mes souliers de sécurité !

Des souliers de sécurité ?

Bordel, ce n'est pas vrai ! Mais qui donc met encore ça aux arpions ?

Je bafouille quelques excuses et rentre furieux dans la camionnette.

– Ça suffit ! Assez finassé, cette fois, je ne fais plus dans la dentelle !

Je vire le bouchon de métal qui occulte le trou pratiqué dans la tôle de la camionnette pour laisser passer le silencieux de mon fusil, et m'installe confortablement, l'œil au viseur. Cette fois, je vise directement la tête, assez de poisons divers et variés. Pan ! je vais lui exploser le cabochon !

Des souliers de sécurité, on aura tout vu !

Le temps passe, j'ai l'habitude, je suis en apnée.

Elle ressort de sa chambre vers dix-sept heures, je suis prêt.

Elle est en gros plan dans ma ligne de mire, je vais la tirer juste au milieu du passage clouté. Dans la panique, je pourrai facilement disparaître. Je suis toujours habillé en short, il sera tout à fait normal que je coure en petite foulée dans la foule nonchalante de ce chaud mois de juin. Le feu passe au rouge, elle s'élançe, je suis prêt.

En fait, j'aime cet instant où je suis Dieu.

Elle traverse vive et souriante, sûre d'elle, heureuse de cette journée sans nuages...

La gâchette est tendue, je vais lâcher la balle...

Un coup de frein, un véhicule entre dans mon champ de tir et percute violemment la malheureuse !

Elle vient de se faire envoyer en l'air !

– La vache !

Je sors immédiatement du véhicule de location et m'approche de l'accident. Oui, c'est fait, son regard n'est plus de ce monde, son cou fait un angle bizarre avec le reste de son corps. Elle ne viendra plus à la barre de l'Assemblée nationale faire des discours, elle ne verra plus de bel été... Je pense qu'un bel hommage national et régional, chez elle là-bas, lui sera rendu.

Je glisse la main de ma poche et laisse nonchalamment tomber la petite pancarte de la revendication avec écrit en gras « 49.3 ».

La foule qui s'est formée est composée en majorité de touristes américains, asiatiques et européens. J'en repère un bien niais avec le chapeau de paille et la chemise hawaïenne, et je tends le doigt vers le message.

– Elle tenait ça à la main, vous croyez que c'est important ?

Immédiatement, il décide de faire le beau, c'est ce que j'attendais.

– Je vais le donner à l'officier de police !

Effectivement, deux policiers approchent d'un pas décidé. Quant à moi, je décide de jouer les belles de l'air.

Le contrat est rempli.

C'est vrai. Ce n'est pas moi qui ai changé le destin de Christine Taubira, mais qui le saura ?

Dernière parution : *Attila et la guillotine sèche*, Éditions Vanloo.

- 14 -

ZAPPING !
Philippe Masselot



Le Touquet – Paris Plage, 3 juillet 2016, 16 h 32.

Jérôme s’immobilisa un instant, se tint en équilibre sur une jambe et déposa machinalement, du bout du pied gauche, un peu de sable humide sur le pied opposé. Il leva la tête. Hélène initiait les filles aux joies des pâtés de sable. Le résultat était un peu pitoyable, pour l’instant. Mais il ne sembla même pas les voir. Dans l’iPhone, la voix de Pierre-Mathieu se faisait insistante.

– On avait bien dit que désormais, l’orientation de la boîte serait les nouveaux actionnaires, et uniquement ceux...

– Attends, coupa Jérôme. Le vieux Demange était déjà un client de mon père. Dans un an ou deux, maxi, c’est le fils qui reprend l’activité. Là, on pourra manœuvrer.

– Tu parles de Samuel ? C’est un débile !

Jérôme laissa une nouvelle fois son associé développer son argumentaire. À quelques mètres de lui, Suzie pleurerait : sa petite sœur venait d’aplatir la moitié du château d’un coup de pied. Pas étonnant que les femmes ne comprennent rien au BTP.

Un groupe d’Anglais passa à quelques pas. Il crut reconnaître les mots Brighton, years ago, puis ce fut le cri

d'une mouette qui vint le distraire du flux verbal de Pierre-Mathieu. Commençait à m'emmerder, celui-là, pensa Jérôme. Un peu plus loin sur la plage, derrière sa femme et les enfants un autre type lui faisait face, même posture, smartphone rivé à l'oreille, chemise portée négligemment par dessus le bermuda kaki. Un de sa race. De celle qui ne perd jamais.

– Alors ? relança Pierre-Mathieu.

Jérôme sursauta. Il avait déconnecté. Pas étonnant avec toute cette foule qui virevoltait, il y avait même quelques prolos et leurs gosses, des vieux qui jouaient aux boules sur le sable durci par la marée, Suzie ne pleurait plus, mais maintenant c'était Solène. Et puis ce soleil. Il avait peut-être été forcé sur le Moulin-à-vent, ce midi. Merde, c'était dimanche. C'est peut-être ce que le regard appuyé d'Hélène semblait lui dire, à l'instant.

– Bon, écoute, je rentre ce soir, de toute façon. On en reparle demain. Oui, tchao !

Il vérifia que l'appareil s'éteignait, le glissa dans la poche arrière de son short. Sa femme lui adressa une amorce de sourire teinté de tendresse. Elle n'allait quand même pas aller jusqu'à lui faire des reproches : elle aussi elle en bouffait de ce pognon gratté sur les dimanches. Il la détailla un instant. Bon, certes, elle avait un peu vieilli, trois gosses, c'est pas rien... (Trois... Au fait, il était où, le minot ? Ah oui, encore endormi dans sa poussette. Mais comment il pouvait faire avec tout ce bordel qui animait la plage ?), mais franchement encore désirable, et sans silicone, s'il vous plaît.

Son iPhone vibra contre sa fesse. Ça, c'était Pierre-Mathieu qui lui envoyait une blague sur les fonctionnaires, ou quelque chose de même facture : c'était ainsi que se terminaient les coups de fil parfois tendus entre lui et son partenaire.

Non, c'était Lydia, la secrétaire de direction. Sa secrétaire. Pièce jointe. Il cliqua et ressentit immédiatement une impression de malaise. C'était une photo de format allongé, prise peut-être avec une webcam, mais retravaillée. Il reconnut la main fine de Lydia, les ongles peints en rouge vif, et la bague qu'il lui avait offerte dans un moment de faiblesse lors du colloque des représentants PME-PMI à Lyon, au printemps dernier. Son regard suivit l'index interminable qui reposait négligemment sur son intimité impeccablement épilée. « Tu me manques. » Jérôme leva prudemment une paupière. Hélène, justement, venait vers lui. Il dirigea le message vers la corbeille, qu'il vida, pour plus de sécurité. « Voulez-vous supprimer définitivement les dix-huit messages ? » Clic. Ouf. Elle devenait dangereuse, cette conne. Bien fichue, mais dangereuse. Il allait encore devoir changer de collaboratrice. Lundi matin. Virée. Il allait d'abord lui demander de terminer le dossier pour le ministère, ce serait sa dernière tâche, puis il en aurait fini avec elle. Ça risquait évidemment de ne pas très bien se passer. Tant pis, il lui enverrait Marco. Lui savait négocier avec le petit personnel récalcitrant.

– Ça va ?

Hélène se pendit à son cou, tout en jetant un rapide coup d'œil en direction des enfants. La plage n'était pas dangereuse, on était tous du même monde, ou presque. Là-bas, sur la dune, deux silhouettes noires vieillaient à leur sécurité.

Il lui caressa les cheveux. Il n'avait jamais regretté ce mariage. En plus de l'entreprise paternelle, elle lui avait donné trois beaux enfants, dont l'héritier, presque au moment où il ne s'y attendait plus. Un beau cadeau pour ses quarante ans.

Le soleil tapait vraiment très fort. Depuis la promenade, un DJ commençait à tester l'ambiance, les rythmes brési-

liens se faisaient une petite place dans la rumeur estivale. Ce soir, la municipalité allait tester la fan zone, les gamins allaient pouvoir se la jouer caillera en vidant une ou deux cannettes de Leffe, et demain, les employés de ville balayeraient. Un monde parfait.

Il frôla distraitemment les seins de son épouse qui se colla un peu plus à lui. Il fallait qu'il remonte quelques instants à l'appartement. Hélène avait emmené le goûter des enfants, il disposait d'une demi-heure avant que son absence ne soit trop remarquée.

Le Touquet – Paris Plage, même jour, 17 h 59.

C'est étrange comme depuis le deuxième étage la ville semblait calme. C'était quand même le bon plan de venir travailler ce roman ici. Il faut dire que la matière première ne manquait pas, sur la plage. Ce Jérôme, une belle petite ordure quand même. Une carrure de série noire...

J'ai soupiré en me laissant choir dans le canapé qui faisait face à la mer. C'était quoi ce truc, là, sous mes fesses ? La télécommande. France-Islande, les chaînes d'info ne parlaient que de cela. Pratique le foot. L'État en avait profité pour annoncer quelques mesures de réajustement des prix et taxes, c'est ce qu'évoquait justement monsieur le ministre de l'Agriculture et porte-parole du gouvernement. À trois ou quatre heures du coup d'envoi d'un quart de finale, tout le monde s'en foutait. Il n'y avait que ce crétin moustachu de la CGT pour y trouver à redire. Facile de te faire taire avec la petite touche verte ! Zap !

Porte-parole... Je porte parole, tu portes parole, nous portons... Tiens, maintenant, c'est l'autre, le clone rajeuni, celui qui ne parle pas des vaches, mais du sport. Ça restait une histoire de pâturages. Profitez-en bien les gars, ça ne va pas durer. Demain, rendez-vous au ministère de l'Agric-

culture. À neuf heures et des miettes, l'affaire est conclue. Zappés les mecs. Comme ça ! Je dirige la télécommande vers l'écran, pression virile sur la touche rouge : zap ! Ce ne sera pas plus difficile.

Paris, 4 juillet 2016, 8h27.

La France avait gagné, et Paris se réveillait langoureusement entre les bras de ses nouveaux héros bleu-blanc-rouge et rien d'autre. Même le ministère de l'Agriculture semblait n'être pas encore sorti de la nuit. J'avais néanmoins rendez-vous à neuf heures pour répondre à un appel d'offres lancé par l'un des plus hauts sommets de l'État en personne !

Je me fis déposer par le taxi au coin de la rue de Varenne, histoire de me dégourdir un peu les jambes. Un peu crevé. J'avais dû repasser au bureau pour prendre les dernières pièces du dossier XMF-240-B, cette machine qui allait révolutionner le ministère de l'Agriculture, et en voyant la façade beige et sale de l'édifice public, tout le monde pouvait juger que ce ne serait pas du luxe. L'autre-là avait évidemment essayé de m'appâter vers la reprographie par un ambigu « Vous avez oublié un original. » Je l'avais plantée là, pas d'humeur à me laisser tripoter ce matin : ma moitié, pour le meilleur et pour le pire, ne m'avait pas laissé dormir avant deux heures du matin. Crevé.

Docile, je présentai le cartable au gendarme en faction à l'entrée du numéro 78 tandis qu'un vigile passait un détecteur à quelques centimètres de ma tenue en lin.

– S'il vous plaît...

Le gendarme, un peu amusé, exhibait la télécommande Thomson et une poupée Barbie qui arborait un t-shirt flamboyant, Orlando 49-3. J'ai souri bêtement :

– C'est sans doute ma fille. Elle aime bien que j'emmène

un jouet au travail. Pardon...

Amusé, ou ému, l'uniforme haussa gentiment les épaules et glissa les deux objets dans la pochette de cuir, aux côtés du dossier X truc-machin. Mon cher associé aurait quand même pu faire plus simple. Humour d'ingénieur, sans doute.

On m'a collé un badge sur la poitrine, visiteur, et je me suis faufilé hors de la zone des contrôles. Ça y était. Dans quelques minutes, j'aurais terminé. Du bien bel ouvrage. On serait content de moi. Zap, je zappe, tu zappes, nous zappons. Deuxième étage, couloir de droite. Bureau 207 bis. J'y suis. Maintenant, ouvrir le cartable, empoigner la télécommande fermement. Je prends une profonde inspiration, et j'y vais ! Ça sent le café, équitable j'espère. Dans deux minutes il y aura aussi du remaniement dans l'air ! Zap !

Dernière parution : *Le Sang des cerises*, Éditions Nord
Avril.

- 15 -

POLITIQUE, MON AMOUR

Jacques Mondoloni



On découvre une chambre avec terrasse appartenant à un gîte rural dans une belle nature estivale, Lot ou Aveyron. Un homme d'une soixantaine d'années se tient à l'intérieur, cherchant l'ombre, ayant bu un café et s'appêtant à feuilleter le journal du coin.

Soudain, un jeune homme essoufflé et transpirant surgit de la campagne et le braque avec un pistolet qu'il agite de manière désordonnée.

Le Politique

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'Auteur

Je suis venu venger le peuple de gauche que tu as trahi, salope !

Le Politique

(gardant le contrôle malgré le pistolet qui le menace)

Un moment, vous êtes sûr que vous ne vous trompez pas de personne ?

L'Auteur

T'es bien celui qu'on surnomme « Couille dure » au PS ? Un pourri qui vote toutes les lois antisyndicales, qui couvre toujours les flics tabasseurs, qui renie tous les grands principes de la gauche...

Le Politique

« Couille dure », ça date, j'étais jeune alors. Ce sont les types du FN qui m'ont appelé comme ça, par dérision, lorsque j'ai été ministre de l'Intérieur par intérim, l'affaire de huit jours, pendant une vacance du pouvoir. Mais vous êtes trop jeune pour vous en souvenir...

L'Auteur

On m'a raconté, je ne me suis pas trompé de cible.

Le Politique

Qui « on » ?

L'Auteur

Les copains du groupe anti 49-3 qui ont décidé de supprimer tous les traîtres...

Le Politique

Ah oui, je suis au courant, la bande habituelle des auteurs de polar, toujours les mêmes imprécateurs qui veulent jouer cette fois aux justiciers.

L'Auteur

Vous êtes au courant ?

Le Politique

Évidemment, qu'est ce que vous croyez ? La police de la République suit à la trace les terroristes sur Internet, mais aussi les farfelus, les frappadingues, elle espionne tous les milieux, même les milieux littéraires, et en particulier le

monde du polar plein de trotskistes et de gauchistes, encore dans l'attente du Grand Soir.

L'Auteur

Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais vous êtes sur ma liste.

Le Politique

Ah ! vous me vouvoyez maintenant...

L'Auteur

Ma langue a fourché. Allez... fais tes prières, ou pense à quelqu'un que tu aimes bien, je compte jusqu'à trois.

Le Politique

Alors, ce n'est pas une blague, de l'humour noir propre au polar ?

L'Auteur

La mort s'en fout de l'humour noir, elle enterre ceux qui s'y frottent.

Le Politique

Il n'y a pas que les balles qui tuent, il y a certains mots... Rassurez-moi, c'est pour rire ? Non ? Ce n'est pas un jeu ?

L'Auteur

Non, ce n'est pas un jeu, je fais partie de la conspiration qui a pour but de buter le parlementaire...

Le Politique

« Et mieux cent fois broser les manteaux de vison que buter les rentières... » c'est un vers d'Aragon mis en musique par Léo Ferré... Hein, j'ai pas oublié mes référents de gauche ?

L'Auteur

Ça suffit, je compte jusqu'à...

Le Politique

Vous allez me buter, mais selon quels critères ? On me reproche quoi ?

L'Auteur

Dans le détail, je sais pas, tu es sur ma liste, je n'avais pas le choix, les autres copains s'étaient servis, tu étais le dernier...

Le Politique

Ce n'est flatteur ni pour moi ni pour vous. On pèse pas lourd dans ce complot : élément négligeable, cinquième roue du carrosse... On vous a évincé...

L'Auteur

T'es sur ma liste, peut-être en dernier, point c'est marre, tu vas y passer...

Le Politique

Mais avant de passer, c'est quoi les reproches ? Car si un citoyen est mécontent de ses représentants politiques, par le vote, il peut les renvoyer dans leur foyer, leur cambrousse, à serrer des pognes à la foire, à boire des canons avec les gars du coin, ou même retourner à ses chères études, comme on dit...

L'Auteur

Je déteste cette expression qui vous transforme en universitaires ou en lettrés, vous qui avez cessé de lire des livres.

Le Politique

Je vous accorde que le politicien moyen n'a plus le temps de lire de livres, on est écrasé par des pensums, des rapports en langue de bois spécial Sciences Po, incompréhensibles. La vie politique ? Pas de loisirs ! Toujours en

charrette ! À la bourre ! Et la course aux médias ! Mais je suis partant pour lire vos romans, si c'est ça le problème.

L'Auteur

Ce n'est pas le problème, je m'en fous de votre médiocrité culturelle... Toute l'équipe au pouvoir, ministres, président, vous avez renié vos promesses, vous n'écoutez plus le peuple !

Le Politique

Alors aux prochaines élections, vous nous virez... Hollande pourra s'adonner à la course de scooter, ou aller au théâtre avec son actrice, Valls pourra se faire masser le menton en vue du championnat du coup de bouc...

L'Auteur

Non, il faut sévir, remplacer...

Le Politique

Par quoi ? Un dictateur ? Les politiciens garantissent notre – votre – liberté ; sans eux, vous, les auteurs, vous seriez torturés en prison, la bouche défoncée, la main coupée, égorgés un jour dans votre cellule par un tueur, un vrai, un type froid qui n'a pas d'imagination.

L'Auteur

J'ai trop d'imagination ?

L'auteur met le canon du pistolet sur le front de son interlocuteur qui le fixe droit dans les yeux.

Le Politique

Ne devenez pas un bourreau de vous-même, l'hystérie de l'impatience conduit au malheur. Au contraire, faites bloc contre l'amertume, établissez un cordon sanitaire contre le fanatisme, la détestation de la classe politique qui se traduit par le fameux « tous pourris ! »

L'Auteur

Vieille canaille sociale traître !

Le Politique

Brutus à la gomme ! Puceau de l'horreur !

Le Politique donne subitement un coup de poing dans le pistolet. Aussitôt l'auteur appuie sur la détente, mais rien ne se passe : le Politique en profite pour lui faire perdre l'équilibre et lui reprendre son arme.

Le Politique

Il y avait la sécurité ! Quand j'ai été ministre de l'Intérieur par intérim, j'ai eu le temps de suivre un cours pour me familiariser avec les armes qui circulent parmi la délinquance. Votre pistolet automatique, c'est un vieux MAB P 15 à simple action, et j'ai eu le temps de vérifier que le cran de sûreté était mis. Maintenant, allez coucher sur le papier ce que venez de vivre...

2 août 2016.

Dernière parution : *Fleur de rage, ou Le Roman de mai*, Éditions Arcane 17.

- 16 -

JEANNETTE

Chantal Montellier



« **Seule la vérité est révolutionnaire** ».

Vladimir Illich Lénine

I

21 août 2016, huit heures du matin, Ivry-sur-Seine

Jeannette Thérèse-Vermet, une octogénaire artiste peintre encore très vive et alerte, prépare son petit déjeuner tout en conversant avec Léna, sa compagne féline de toujours. Jeannette est une petite femme mince et nerveuse, à la chevelure neigeuse et bouclée, aux yeux verts malicieux. Elle se fait gloire de n'avoir, malgré son grand âge, perdu aucune de ses dents qu'elle a fortes et bien plantées. Ce jour-là, elle porte un jean noir et une chemise rouge constellée de taches de peinture.

– Écoute Léna, Lénouchka, aujourd'hui est un grand jour ! Le dernier pour toi et pour moi. J'ai décidé de passer à l'action... d'être le colonel Fabien du colonel Fabien !

Faut agir !

Surtout, pas de regrets, ma Lénouchka ! Pas de sentimentalisme ! Stoïque nous vivons, stoïques nous mourons !

Et puis, tu te fais bien vieille, toi aussi, ma chérie. Tu perds tes poils, tu te traînes, t'as plus d'appétit et tu te plains sans arrêt ! Alors *stop the torture* ! T'en fais pas on se retrouvera au paradis des chats communistes, qui n'est pas de ce monde.

Moi je prends mon sac et ma « pétoire », un Manurhin piqué – dans des circonstances mal élucidées – à un flic par l'un de mes ex complètement allumé ; Mondolori, il s'appelait, un nom prédestiné, mais à quoi ? Et en avant marche !

Attends-moi, ô peuple humilié, peuple bafoué, peuple cocufié, Jeannette arrive et va te sortir de ce parti-poubelle étiqueté FN où ils se sont arrangés – consensuellement, les salauds –, pour foutre tous les malheureux et autres cocus de l'histoire. Une sale pute, l'Histoire, qui se donne toujours aux vainqueurs !

Bon, rassemblons une dernière fois nos propres forces camarade Jeannette ! – J'en ai encore pas mal malgré mes 80 balais ou presque ! Suis née un 17 octobre 1936, Lénouchka. Beau commencement, non ? La révolution bolchévique et le front popu à moi toute seule, qui dit mieux ?... Tu m'écoutes, créature du Diable ?

– Miiiah !

– Bon ! J'ai vu le jour *ici même*, dans la maisonnette de mes parents, achetée par mes grands-parents mécaniciens horlogers, rue Robespierre à Ivry-sur-Seine, et tu vois, j'y habite toujours 8 décennies plus tard ! Et toi, ça te fait quel âge ma cocotte ? Presque autant que moi, non ?

– Rrow...

– Ivry ! Sacrée ville quand même ! Déjà pendant la Commune, le mouvement de révolte a provoqué l'élection d'un conseil municipal « communaliste » et la fondation d'une section de l'Internationale dite des Ivryens... Un peu triste de devoir la quitter cette satanée ville, même si elle n'est

plus ce qu'elle était... Les bobos la grignotent de partout, mais, bah... à ce stade, j'en ai plus rien à foutre ! Quoique, si j'ai bel et bien un pied dans la tombe, je supporte pas qu'on me marche sur l'autre !

– Row !

– Moi, tu vois Lénouchka, j'étais et je reste une vraie bolchévique ! Si, si ! je t'assure ! S'il n'en reste qu'une, ce sera moi... Bolchévique pas encore Alzheimer, que nenni ! N'écoute pas les ennemis de classes. Paranoïaque, ça oui, un peu, et pour cause... Mais que veux-tu, on est cerné, Léna ! « Ils sont partout ! » Même ici, rue Robespierre, et aussi rue Marat et Danielle Casanova, autour du parc Maurice Thorez et avenue Spinoza, partout ! Sur les quais de Seine, dans les anciennes fabriques qu'ils transforment en « lofts », de vrais palais pour les cons ! Ils ont tout envahi. La contre-révolution libérale a tout gangréné, tout dévoré, tout dénaturé, ma Lénouchka. Pauvres prolos, quel écrasement ! Ça fait peine.

Bref ! Comme disait le camarade Clouscard – Marx ait son âme –, tout ça produit une sorte de *pré-fascisme comportemental* à visage poupin, ahahah ! Tu vois, j'ai gardé mon sens de l'humour malgré les circonstances.

Bon aller, ne traînons pas ! Quand faut y aller, faut y aller. Tchao, félin !

Et bang ! Un coup de pétoire entre les oreilles et plus de Lénouchka. La mort, c'est simple, c'est la vie qui est complexe.

Un petit linceul de coton blanc, un petit trou au pied du cerisier du mini jardin de la Jeannette, une petite tombe faite de pierres grises, une fleur... Un coquelicot ! Si si, un coquelicot (sauvage). Il en reste.

– À plus tard, ma copine... Bon, et maintenant, je l'appelle. Jeannette compose un numéro commençant par 06 sur

son portable. Ça sonne et ça répond aussitôt. Une voix, pour elle familière, résonne : celle de Pierre Laurent, secrétaire national du Parti communiste français depuis le 20 juin 2010 et président de la gauche européenne. Rien que ça.

Mais pour Jeannette, c'est juste « Pierrot ».

– Allo Pierrot ? Oui, c'est Jeannette. Tu vas bien ? Moi pas pire... Dis donc, figure-toi que j'ai un rendez-vous tout à l'heure chez un spécialiste des problèmes de hanches, à deux pas de la place du colonel Fabien. Ça te dirait pas de prendre un verre en ma mauvaise compagnie au bistrot du coin ? [...] Euh, non, plutôt le Café des dames, près du métro ? [...] Ah ! C'est gentil ! Tu es un bon garçon qui ne renie pas les vieilles amies de ton père. Je l'aimais bien ton père, c'était un bon gars, le Paul ; on est entré au parti ensemble, en 1945, moi aux JC, enfin, aux pionniers ! J'étais toute petite ! C'est mon oncle Antoine qui m'y a poussée, mais je regrette pas, grâce à ça, j'ai compris bien des choses [...] Hein ? Non, non, pas de souci, je prendrai un taxi, remboursé par la sécu, puisqu'ils ne nous l'ont pas encore arrachée. [...] Oui, d'accord. Je t'attendrai au Café des dames à midi. [...] D'accord, tu es sympa, je me réjouis Pierrot ; je t'embrasse !

II

Le Café des dames

Assise près d'une fenêtre d'où l'on aperçoit le célèbre immeuble que Niemeyer a conçu pour le PCF, Jeannette s'impatiente en buvant un kir.

Qu'est-ce qu'il fout le Pierrot ? Déjà une demi-heure de retard, aaargh ! il a pris de mauvaises manières le gala-piat ! Faire attendre une octogénaire !

Mais voici qu'entre un sexa d'assez belle prestance.

Grande taille, visage doux, cheveux poivre et sel, vêtements assortis, œil un peu malicieux et grave en même temps ; il a un petit côté gendre, voire amant idéal. Tendre et viril, puissant et délicat... Macho contrôlé. Animalité domptée.

Merde ! *Je ne pourrai jamais*, se dit Jeannette en tripotant le Manurhin niché dans son sac en cuir écarlate, offert par l'un des meilleurs amis du père de l'homme qui vient d'entrer au *Café des dames*.

Quand même, c'est peut-être devenu une sorte de bobo, mais c'est pas un facho ! Qu'est-ce qui me prend à vouloir le flinguer ? N'importe quoi ! C'est l'influence pernicieuse des 49.3, cette bande de cinglés ! Qu'est-ce que j'ai pas fait en les accueillant chez moi ? Et en plus, de leur faire la cuisine ? Ils se sont régalez les salopiots, et voilà comment ils me remercient ! En me poussant au meurtre... Et du Pierrot, en plus ! Un collabo d'après eux. Et moi qui me suis laissé monter le bourrichon... Bon d'accord, nos prolos sont passés au laminoir, et pendant ce temps, le parti a regardé ailleurs, enfin, presque, mais que faire ? « Que faire du fer à repasser ? » comme chantait Léotard, non l'autre... Plus sérieusement « Que faire ? » disait Vladimir... Oui, je sais, mais on est pas sérieuse quand on a 80 ans ! La proximité de la mort nous en libère, du sérieux ! Et puis j'ai toujours été un peu folle... « Fantastique », disent mes amis en euphémisant.

– Salut, Pierrot !

– Salut, Jeannette ! Alors, immortelle ?

– On dirait, sourit « la dernière des spartakistes », comme on l'appelle parfois en riant.

– Si je m'attendais...

– Ben oui, que veux-tu Pierre, faut t'attendre à tout à notre époque épique, même à ce qu'une vieille bolcho sorte de sa tombe pour venir te tirer de la tienne...

L'image n'a pas l'air d'amuser beaucoup l'apparatchik en chef. Aurait-il peur de la mort ? Un grand garçon comme lui !

– Qu'est-ce que tu racontes Nénette ?

– Rien, fais pas attention mon petit, c'est Alzheimer qui commence ! Contente de te voir, et en forme, on dirait...

– Oui, ça peut faire...

– Moi, c'est mauvais pied, mauvais œil, mais je résiste. Malraux avait raison, la vieillesse est un naufrage... Mais il vaut mieux se perdre en mer que sur terre, si tu vois ce que je veux dire ?

– Euh, pas trop en fait...

– Cherche pas ! C'est mon côté surréaliste. Allez, installe-toi donc, mon grand ! Que je sois à ta hauteur ! Ahahah !

– Tu n'as pas changé, toujours ton humour...

– Tous ces gens qui veulent la mort des politiques ! Le 49.3 qui reste en travers du gosier de pas mal de monde, plus ce dernier tour de piste grotesque et humiliant place de la Bastille, à tourner en rond derrière les chefs des syndicats... Quel chagrin, quelle pitié !

Pour toute réponse, Pierre Laurent plonge son nez dans la carte et consulte le menu.

– Non ? C'est pas pitoyable ? insiste Jeannette qui sait être lourde quand elle veut.

– Si, si... Mais on ne va pas gâter ce moment de retrouvailles avec ces réalités sinistres, Nénette ! Dis-moi plutôt ce que tu aimerais manger... Je t'invite, fais-toi plaisir.

– Si t'en as marre des « réalités sinistres », tu devrais peut-être te mettre au roman, comme ceux de l'extrême gauche... Les Manchette, Jean-François Vilar, Thierry Jonquet, Battisti...

– Ils sont tous morts.

– Pas Battisti.

– T’as raison, pas Battisti... mais c’est tout comme. Alors, qu’est-ce qu’on mange ? J’ai une faim de loup !

– Et moi je suis comme les chèvres, je ne mange plus que de l’herbe. Ce sera une salade et un verre de Bourgogne... du rouge.

– C’est pas toi qui disais toujours : « Blanc sur rouge, rien ne bouge ; rouge sur blanc, tout fout le camp ! » ?

– Oui, c’est moi. Et plus rien ne bouge... T’as remarqué ? Le calme avant la tempête, sûrement.

Quelques instants plus tard, Jeannette picore une salade grecque tandis que Pierre, dévore « la pièce du boucher » avec un tel appétit qu’il pourrait dévorer le boucher lui-même !

– T’es un ogre, toi ! Dis-moi, sans vouloir gâcher l’ambiance, je voudrais te poser une question mon petit Pierre, **qu’est-ce qui te révolte** aujourd’hui ?

– ?

– Ma question a l’air de t’étonner, elle est pourtant simple : qu’est-ce que tu ne supportes pas, plus, dans la situation actuelle ? Qu’est-ce qui pourrait faire que tu prennes les armes ?

– Les armes ?

– Oui ! Les armes.

Pierre, surpris, suspend son geste, un morceau d’entre-côte saignante piqué au bout de sa fourchette. Il regarde Jeannette d’un air mi-perplexe mi-raisin, mélange d’étonnement et d’agacement.

Il a l’air de penser quelque chose comme : « toujours aussi chiante, celle-là, elle ne changera jamais ! »

– Tu me regardes comme si j’étais la reine des chieuses ! Voire la statue du commandeur !

– Normal, puisque TU ES la statue du commandeur ! dit-il avec un rire légèrement forcé.

– Non, mais, par exemple, cette loi qui brise le Code du travail établi depuis si longtemps... Qui brise le fondement de nos institutions légales... Ça te révolte, non ?

– Ben, oui ! Bien sûr.

– Mais ça te coupe pas l'appétit !

– Ben non, pourquoi ? Faudrait ?

– La France est un pays de légalité. Le droit public fait force sur le droit privé... Or, là, on institue un droit privé basé sur un rapport de force très inégalitaire à coup de 49,3... C'est une **agression historique majeure**, non ?

– ...

– **Non ?**

– Oui ! soupire Pierre Laurent.

– Oui, et...

– Et je sais tout ça ma Jeannette, mais s'il te plaît, cool ! C'est encore un peu les vacances. Profitons de ce moment pour parler un peu de nous ! Dis-moi comment tu vas ? Ivry ? Léna ? Tes problèmes de hanches ?

– Et toi ?

– Quoi moi ?

– Tu n'as pas de problème de hanches ?

Jeannette lit clairement les pensées de Pierre dans le regard qu'il pose sur elle : *Elle est devenue gâteuse... Alzheimer a encore frappé. Merde ! Pauvre Jeannette. Bon, ben, on va abréger alors...*

Mais Jeannette-la-teigne n'a pas dit son dernier mot, loin de là !

– À force de se faire sodomiser par les dominants... les hanches, le bassin, le coccyx, le fondement, tout ça doit souffrir un peu, non ?

– Ahahah ! Très drôle ! Elle est bonne, ta salade ?

– Tu connais cette phrase : « Ils ne veulent pas plus de justice, de vérité, de liberté, de beauté... ils veulent seule-

ment être bourgeois comme les bourgeois » ?

– Elle est de qui ?

– De moi.

– Bravo ! Tu as toujours autant d'esprit !

– Merci. Donc, ma question restera sans réponse.

– Ta question ?

Jeannette hausse un peu le ton et articule :

– **Qu'est-ce qui te RÉVOLTE aujourd'hui, camarade dirigeant ?**

– Tu me cherches on dirait, non ?

– Qu'est-ce que tu vas imaginer, Pierrot ? T'es devenu parano toi aussi ?

– Possible, jette sèchement Laurent qui a vidé son assiette. Bon, tu as terminé ? Tu veux un café ?... J'ai une réunion dans une demi-heure...

– J'insiste, **qu'est-ce qui te ré...**

– Tu rentres comment ? En taxi ? Je peux t'accompagner jusqu'à la station. Elle est à deux pas.

– Oui, je sais, suis pas encore complètement gâteuse.

– Je n'ai jamais dit ça.

– Ni pensé ?

– Ni pensé. (Il tousse.)

Jeannette se souvient d'une phrase qui l'avait marquée, dans un film de Godard : « La parole du pouvoir s'étouffe, la parole des dominés bégaie... » *Moi, je n'ai jamais bégayé ni cherché mes mots, sans pour autant dominer personne !* songe-t-elle avec un brin d'autosatisfaction.

– Donc tu ne me trouves pas gâteuse, c'est bien... Tu me trouves comment, alors ?

– Euh... Taquine, emmerdante et... énervée. Un peu à cran, même.

– D'arrêt ?

– ?

– À cran d'arrêt.

– Ah oui ! très drôle ! Ahahah !

III

Le colonel terroriste

Pour l'aider à traverser la rue, Pierre donne compassionnellement le bras à Jeannette, qui n'en a pas besoin et dit vouloir rentrer en métro.

– Pour quelqu'un qui a des problèmes de hanches, tu trottes comme un lapin.

– Une lapine ! Ahahah ! Tu sais quel jour on est, Pierrot ?

– Euh...

– Le 21 août. C'est l'anniversaire de l'attentat « terroriste » contre Alfons Moser.

– Ah ! Oui, exact. Bravo camarade !

– Et tu portes le même prénom que lui !

– Qu'Alphons ?

– Non, imbécile ! que Pierre Georges... Le colonel Fabien. C'est d'ailleurs à la station Barbès-Rochecouart qu'il l'a descendu, le Boche, pas ici.

– Exact.

Jeannette descend, d'un pas ferme et assuré, les marches de l'escalier conduisant au quai du métro, soutenue par Pierre, qui, lui, transpire et paraît exténué. C'est que ça pèse lourd, une statue du commandeur, surtout lestée d'un Manurhin !

Sous la permanente déstructurée de Jeannette Thérèse-Vermet, la tempête souffle et des vents contradictoires s'affrontent qui la tourmentent.

N'empêche, il ne le sait peut-être pas, mais il est vraiment de la race des notables, voire pire que ça, un bobo, cette nouvelle espèce inventée par les libéraux-libertaires ! Trop bien sapé le Pierrot, trop bien soigné, trop bien peigné... Trop convenable, respectable, raisonnable. Un bourgeois rouge dans toute sa splendeur. Un homme du système. Certes, la dernière roue du carrosse, mais quand

même une roue... Mais bon, c'est malgré tout un bon garçon, et puis « Que faire ? » aujourd'hui, dans un merdier pareil ? C'est plus la lutte finale, c'est le merdier global ! The global mess ! Sauver l'appareil c'est déjà pas si mal... N'empêche, il n'a pas répondu à ma question ! Plus rien ne le révolte vraiment aujourd'hui, j'ai l'impression. Il ne prendrait les armes pour rien, et ça... ! Ou alors il me considère vraiment comme une vieille folle intégrale avec laquelle on ne prend pas la peine de discuter, et ça... ! J'ai peut-être un pied dans la tombe, mais faut pas qu'on me marche sur l'autre ! Et puis la mort est une vieille copine qui me fait même pas peur contrairement à lui...

IV

Et l'on tuera tous les gentils

Sur l'écran de contrôle du quai, le prochain train est annoncé dans six minutes, le temps pour Jeannette d'y aller de son petit discours, le dernier sans doute :

– Tu sais, Pierre, tu es devenu un de leurs bouffons, un produit de leur société de spectacle, l'une de leurs images parlantes. Un divertissement !

– Pardon ?

– Debord et Pasolini avaient raison : ce que la férocité des anciens pouvoirs et de leurs instruments de domination n'ont pas réussi à faire, la soumission, l'aliénation, la désintégration culturelle et politique de tout ce qui n'est pas du côté des dominants, les nouveaux pouvoirs l'ont réussi. Et nous, nous sommes tous devenus des salauds serviles... Des collabos !

– Tu veux un cachou ? demande gentiment Laurent en sortant une petite boîte ronde, jaune et noire, de sa poche, et en la secouant sous le nez de Jeannette, histoire de faire diversion, mais l'octo, ignorant son geste, poursuit, imperturbable :

– Cette férocité est si ambiguë, si ineffable, si habile et si perverse, que les victimes elles-mêmes n’y voient que du feu et passent, sans s’en apercevoir, du statut de personne à celui de... « répliquant » !

– Répliquant ?

– *Blade runner*, Ridley Scott !

– Que vient faire Ridley Scott dans cette galère, Nénette ?

– Il vient faire image, symbole... T’es vraiment pas un artiste, toi, hein, mon petit Pierre ? Rien que de la logique, de la rhétorique...

– Et de la politique !

– Sans la fantaisie et l’imaginaire pour la nourrir et l’ensemencer, la politique est une femme frigide et stérile ! Ne jamais séparer réel, symbolique et imaginaire, Pierrot. Relis Lacan.

Laurent sourit charitablement à Jeannette, mais pense : *Lacan après Ridley Scott, Debord et Pasolini ! Et pourquoi pas aussi un raton laveur ?! Elle mélange tout, la pauvre ! Elle est vraiment devenue complètement gâteuse.*

– Il n’y a rien de plus féroce et pervers que la machine à normaliser télévisuelle, où tu ne détestes pas être invité, laissant ce qu’il te reste de colère au vestiaire, n’est-ce pas, mon Pierrot ? Artistes, intellectuels, savants, politiques, syndicalistes, people... Tous sont transformés en « répliquants », et toi aussi ! Toi aussi tu es policé, poli, dressé, formaté, prévisible, inoffensif... Tu murmures à l’oreille des chiens de garde de l’hyper bourgeoisie, alors qu’il faudrait gronder, montrer les dents, mordre ! Un vrai robinet d’eau tiède ! Un ersatz de Marchais qui lui avait des couilles, des tripes, et osait manifester de la colère. À côté de toi, Georges, c’est Spartacus ! Toi t’es sa doublure de talk-show, de péplum de plateau télé. Gentil, aseptisé. Un gentil « répliquant » ! **OR, MOI, J’AI DÉCIDÉ DE**

TUER TOUS LES GENTILS !

Sous les yeux ahuris et incrédules de Pierre, la terrible Jeannette, dont la permanente est de plus en plus déstructurée, (comme si un vent violent soufflait sur le quai de métro), la terrible Jeannette, donc, sort son Manurhin, le braque et tire.

Mais sa vieille main tremble sous le coup de l'émotion et ce n'est pas Pierre Laurent qui s'écroule, mais un certain Gerhardt Streiffer, un auteur de polar allemand en vacances à Paris. Streiffer qui a le malheur de se trouver là, juste derrière Laurent, légèrement décalé, et qui vient tout juste de visiter la forteresse d'Oscar Niemeyer.

Il ne finira jamais son dernier roman, qui s'intitule étrangement : *Frauen in der roten Tasche* (*La Femme au sac rouge*).

Ce qui est précisément la couleur du sac de Jeannette, celui au Manurhin.

- 17 -

CHABICHOU PAYET

Max Obione



« [...] inutile de couper les cheveux en quatre surtout lorsqu'aucun n'orne ton caillou, en un mot comme en cent alors qu'un seul suffirait à mon bonheur dialectique, je ne tergiverserai donc pas pour aller droit au but, car le but à atteindre n'est-il pas de s'exprimer clairement lorsque l'obscurantisme nous guette, submergés que nous sommes par la logorrhée médiatique dont les ténors parlent pour dire qu'ils n'ont rien à dire ou presque, sans compter que la doxa dominante nous incite à prendre des vessies pour des projecteurs, n'est-il point temps, mon cher Al, de dévoiler ce qui nous tient à cœur...

— JE VEUX BIEN, MICHOU...

— Pourquoi me parlez-vous en majuscules ?

— PARCE QUE VOUS ÊTES SOURD COMME UN VIEUX POT !

— Un vieux pôle ? Qu'est-ce à dire ? Les pôles ne sont point vieux, mon cher Al ; les pôles fondent, la banquise se liquéfie, la glace se réduit en eau de boudin, voilà tout. Il nous faut le dire, le proclamer, l'affirmer, le marteler, l'éructer même...

— OÙ EN EST-ON ?

[...] le stade est comme tétanisé et retient son souffle, toujours un score de parité, « 1 » partout, cette entame d'Euro est toujours un piège pour l'équipe du pays accueillant la compétition... L'équipe de France est à la peine, Didier Deschamps est prostré sur son banc... Il contemple l'inefficacité du onze tricolore, il n'a plus d'ongles, il commence à ronger la deuxième phalange du majeur de sa main droite (il faut être précis), les secondes s'égrènent, on approche de la fin de la partie, resteront quelques minutes dans le temps additionnel, les Roumains résistent, on se dirige vers un match nul, la cage roumaine demeure toujours inviolée face aux assauts des Français... (Ah ! la garce !) Dimitri Payet s'empare du ballon, sur la gauche, pousse la balle au pied, dribble, efface un défenseur, revient au centre à la limite de la surface de réparation, et... BUUUUUUT ! C'est pas croyable, il a nettoyé la cage, en pleine lucarne, un but d'anthologie, c'est un géant, un génie, un dieu, explosion dans le stade : « PAYEEEEEEEEEEEEEEEEET »... Deschamps a perdu tous ses morceaux. L'arbitre siffle la fin du match. Putain ! On a senti le vent du boulet...

— Foin de la diversion... Vous plairait-il, mon cher Juju, de répéter votre propos.

— JE DISAIS, AVANT QUE VOUS ME COUPASSIEZ LA PAROLE, QUE LE BUT DE PAYET ÉTAIT UNE SPLENDEUR !

C'est quand Rocky sortit le thermomètre rectal du cul d'un iceberg en déclarant après qu'il eut vérifié l'échelle de la température : « Il est chaud comme un glaçon s'amollissant dans un Jack Daniel's tiédasse » que je me suis dressée sur mon céans, enveloppée de suées glaciales, parcourue de vaguelettes de frissons.

Mais ces émotions arctiques sont d'une autre nature que celles qui se sont emparées de moi à la 89e minute du

match France-Roumanie. Buuuuuuuuuuuuuut ! Le Spartacus explosa quand cette fichue boule de cuir nettoya la lucarne du gardien roumain. J'étais soudain humide. Le soulagement se répandit en nous comme une ondée bien-faisante. On a scandé : « Pa-yet pré-si-dent, Pa-yet pré-si-dent ». Un tsunami de joie submergea nos plexus contractés jusqu'à la rupture. Alors, on se délesta gaiement. On était déjà passablement torchés à la Kro (on avait vidé sept fûts d'affilée, quand même ! Et on avait pissé autant), ayant frisé le désespoir de prendre une tôle anthologique dès l'ouverture de cet Euro. Surtout la perspective nauséuse des mois à venir dans notre vieux pays fatigué et meurtri, à deux doigts d'embrasser le démon, servait de prologue à ce cauchemar commencé bien avant que Morphée, bourré comme un gros Lu, me prenne comme une chienne ivre de sommeil.

Je suis tellement houleuse au réveil (je tente de maîtriser des remontées gastriques parfumant mon haleine de gnou en fin de transhumance), que je me laisse engloutir dans le cours de mon lit. (Ma mission salvatrice peut bien s'accorder une pause de quelques heures, non ?) J'y flotte dans une brume d'insignifiance et absorbe de grandes goulées de sommeil surnuméraire. Allais-je retrouver Michou Rocky, mon champion, et Al Juju, le Prince d'Aquitaine, le grand déplumé, débriefant leur rapport sur la fonte des glaces commandé en son temps par l'illustre de Nagy Bocsa ? C'est quand Cigolène à loilpé, agitant les bras et les chairs de son derrière, traversa mon cerveau de part en part que je compris que la parade du cirque reprenait. Le duo de mes deux vieux muppetshowiens déroule à nouveau son dialogue grincheux.

— N'est-ce point Cigolène, mon cher grand Lainlain, qui s'en vient vanter les éoliennes de ses bras mouliniers ?

— VOUS ÊTES DANS LE VRAI, MICHOU, C'EST BIEN LA PINTADE ÉNERVÉE !

— Depuis qu'elle a battu l'estrade de la COP21, essayant de voler la vedette à l'empereur Fabius I^{er}, elle lévite littéralement, l'ancienne égérie du Président Pays-Bas.

— ELLE VOUS PRÉPARE UN COUP DE TRAFALGAR, J'EN SUIS INTIMEMENT PERSUADÉ.

— Chacun sa croix, mon cher Al ! Je crains fort que de votre côté, Le Nain aussi teigneux que revanchard vous fasse un enfant dans le dos le moment venu. Un enfant difforme, comme il se doit.

Cigolène mouline toujours ses bras en hurlant sur l'air des lampions d'hystériques slogans !

— L'énergie durable ! L'énergie durable !

— L'ÉNERGIE DU RÂBLE !

Les deux vieux se gondolent, effroyablement.

Puis enfin, le rideau tombe comme un paquet de linge sale ; je plonge dans le coaltar d'un sommeil en béton qui pourrait ressembler à la mort si un grand coup de coude de mon Jules ne m'avait pas réveillée trois heures plus tard.

— Dis donc, ma grosse, c'est quand même bientôt l'heure que l'avenir se désire ?

Karim ? Il parle par énigmes ; si vous ne connaissez pas les clefs de son cerveau où se répandent les idées et les cacophonies les plus saugrenues, vous demeurerez en face d'un curieux personnage au discours bizarre. Je l'avais rencontré lors d'un collage sauvage dans le XIII^e lors de la campagne présidentielle de 2007. À l'époque, j'en pinçais pour Voynet ; lui, il collait pour Royal. Depuis, il tient en laisse sa destinée frustrée, comme un chien crevé, en cherchant mollement du travail ; en revanche, en sa qualité de dresseur de Pokémon compulsif, il parcourt l'appartement en tous sens, l'œil rivé à son smartphone, traquant

sans succès (et pour cause) un Zubat ou encore un Squirtle. Une calamité à lui seul ! Mais au lit, c'est un besogneux, un appliqué, un sérieux, ce qui me convient parfaitement vu que je suis longue à la détente orgasmique. Et, qualité suprême, il apprécie que je ne m'épile point.

Il délaye sa sucrette durant des minutes, ce qui me rend agressive :

– Qu'est-ce qu'on dit sur les réseaux sociaux, pauvre tâche ?

– La rumeur que tu as balancée avant-hier prend feu !

Je ronronne telle une chatte flattée sous la main embaussée de sa maîtresse. Karim rajoute, un sourcil levé, marquant son attention :

– Cigolène, toujours autant pintade énervée, a fait une apparition sur BFM pour hurler à l'infamie

– Ouah ! C'est hyper bonnard.

– Un chien truffier de Mediapart a commencé à gratter, à tirer un fil, en raboutant quelques indices, quelques déclarations absconses qu'elle a semées malgré elle. Le tuyau selon laquelle elle allait rejoindre la jungle de Notre-Dame-des-Landes pour s'opposer aux bulldozers deviendrait plausible. Ton bobard se répand, cela va-t-il suffire à l'éliminer du jeu ?

– C'est bon ça...

– La cerise...

– Parce qu'il y a...

– Elle prendrait la tête d'une coalition flanquée de monsieur Hulot, des frondeurs, des verts dissidents en vue de rassembler largement au premier tour. Elle conchierait les primaires du PS.

– Elle est vachement coriace, l'ex de Pays-Bas.

Même si je suis jouasse que mon hoax ait cristallisé dans les médias, il se trouve que ma mission devient de plus en plus impérieuse et urgente.

– D’après les fuites qui nous sont remontées via le canal idoine, on nous a confirmé qu’elle compte bien se représenter à la présidentielle, en opérant un tour de passe-passe politique. En résumé, elle compte ramasser la mise à gauche, et gauche-gauche, et écologiste.

– Ça va charcler, la vache !

Un phone grésille.

– Tiens, c’est pour ta pomme... bio, Pupuce !

– Pas Pupuce. Tu m’énerves, Sarah... (Je prends le bigo tendu) Oui, c’est bien moi... Pardon ? Pourquoi devrais-je révéler cette arme secrète ? Bon, d’accord, comme vous êtes un bon, je vous dirai tout. Rencard au Spartacus, à 18 heures. Dans le X^e, vous trouverez !

Compte là-dessus, Dugland ; si tu trouves un Spartacus dans le X^e, t’es cador !

– Sarah, le train de l’avenir radieux n’attend pas, ta réunion est dans trente minutes.

– Le devoir me tuera !

À peine le temps de bouchonner mes aisselles d’une bille vélocé, d’ultrabiter mes crocs, de torchonner mon museau, de carrer un string dans mon entrefesson, d’enfiler mes affûtiaux d’hier empestant l’herbe à Nicot, et me voilà cavalant vers les bureaux du Comité, ayant l’impression de dégager dans mon sillage une détestable odeur de skuns.

Le but de Payet aurait-il déridé l’atmosphère dans la rame ? Une légère bruine de bonheur et d’insouciance se déposerait-elle sur les emmerdes quotidiennes des voyageurs ? Rien n’est moins sûr. La majorité des regards est en train de fusiller un barbu débonnaire accroché à la barre nickelée, un genre de type « pas de chez nous » ; je me fais violence pour chasser ces putains de préjugés, cette

putain de peur qui me vrille l'estomac, la boule se scotche dans mon gosier, depuis Charlie, le poison est inoculé, putain ! Et agit telle une saloperie de virus pour lequel on n'a pas encore trouvé de vaccin, seulement de supposées médecines alternatives qui tuent. Machinalement, putain ! Machinalement, on scrute la bosse dans sa poche, l'ampleur de son blouson, on soupèse son sac à dos. Le taux de stress grimpe dans les cimes, et la pétoche s'installe dans nos boyaux qui se nouent. C'est pour maintenant ? Hormis la présence fraîche et bruyante de certains touristes en goguette, la faune métronyme dans laquelle je me range est d'un sinistre mortel aussi radical qu'une chaussette orpheline au sortir du tambour de ma machine à laver. Les tronches en biais, comme je les appelle en mon for Chabrol intérieur. Je note cependant la présence de deux supporters, chapeautés d'un bob tricolore, dégingués et taiseux, si j'en juge leur dégaine et le mouvement muet de leurs lèvres. Ils ont tellement gueulé hier soir, ces tarés ! L'un marche pieds nus, l'autre, torse à l'air, pointe de son index son torse maculé d'un tatouage dont la lecture nous assène cette certitude que le club de foot de Lens est la meilleure équipe au monde. Un rot sonore ponctue la pantomime. Je lève les yeux au ciel. M'enfin ! Le barbu vient de descendre à la station. Ouf ! encore vivante ! Moi, c'est à la prochaine...

Au local, Gramsci. (On a tous des surnoms dans l'Organisation, mais c'est peut-être un leurre... Moi, c'est Lemel, Nathalie Lemel. Faudrait peut-être réviser votre histoire, les gauchos !) Je reprends : Gramsci est rentré dans le vif, on aurait dit qu'il enfonçait un poignard dans le bide de ses interlocuteurs. Certains participants ont tenté d'esquiver le

coup, mais les traînards, les velléitaires, les blaireaux ont eu leur lard traversé de part en part. En guise de ripostes foireuses, chacun des interpellés a exposé à tour de rôle en bredouillant l'avancement de sa feuille de route.

Sa bouche se tord à l'énoncé de leurs bilans piteux :

– Ourdir un complot, propulser Notre candidat au top des intentions de vote requiert de la force, de la constance et de la détermination. (Il fulmine.) Que les petites bites rendent leur tablier !

Ça va, je ne suis pas concernée par cet appendice dont la dimension torture tant les mecs. Au bout de la table, comme d'habitude, Garibaldi se cure le pif avec une application méritoire. Mitterrand dort. Proudhon regarde le vide de ses yeux vitreux de lendemain de cuite ; quant à Blum, elle joue sa grande follette à la veille de sa première Gay Pride. Debout, près de la fenêtre, Louise Michel, dont le bouton de fièvre fleurit en permanence sur sa lèvre inférieure, bougonne en feuilletant sa collection de contraventions. La Luxembourg (je ne l'aime pas, celle-là) minaude et allume tous les mecs. Georges Marchais n'est pas venu. Tu parles d'une escouade de la mort !

Gramsci tonne :

– Vous avez compris qu'il Lui faut place nette à sa gauche pour affronter la droite et l'extrême droite, complètement barrées dans leurs délires sécuritaires.

Tiens, le beau Vallès a changé de coiffeur...

– Je parle pour toi aussi, Lemel !

Il a pratiquement la bave aux lèvres, cet enfoiré qui me tance comme une gamine de CE1.

– Les contrats doivent être exécutés sans délai, le temps presse... Vous êtes des pros ou des lavettes ?

– Foi de Lemel, j'exécuterai les ordres !

Je fais ma bravache, quasiment au garde-à-vous, je claque des talons, mes malheureux escarpins vernis couinent dans

la manœuvre. Si Gramsci savait que je n'ai pas encore la queue d'un bout du début d'un commencement de piste, d'une miette de mode opératoire pour éliminer la duchesse du Chabichou, il serait, vert le Gramsci ! Certes, la rumeur que j'ai distillée sur le Net avant-hier est un début d'action tordue, genre méthode douce, coup de billard à huit bandes. Mais connaissant le bestiau, le poison du fiel risque d'être inopérant pour dézinguer cette tenace de la bravitude.

– L'heure est à l'action, vive Lui ! conclut l'orateur.

Mon cœur bat, la ferveur collective envers notre leader m'a toujours émue. Tout le monde est conscient de l'enjeu de la période barbare qui s'ouvre. Mitterrand consent à lever une paupière et me glisse à l'oreille :

– Moi, je suis quitte, c'est la bulle, maintenant. Sous trois mètres cubes de béton, m'étonnerait qu'il réapparaisse, le petit chouchou de Solférino ! Et, toi ma belle, ta mission s'achève bientôt ?

– Ben... (Je regarde le bout de mes chaussures.) Ben... ouais ! Tu m'as donné une idée.

– No problem, sers-toi de ma science, camarade.

Camarade, mon cul ! Quel hâbleur, ce mec ! En attendant, je suis sur le sable d'un oued aussi asséché que les gosiers de supporters ayant épuisé leurs packs de bières.

On m'apprend qu'Elkavache va l'interviewer sur Europe 1 au sujet de la fermeture de Fessenheim. On plie les gaules et on s'éparpille la mine grave, bien trempés par la raclée postillonnante de Gramsci. Je ne m'attarde pas, je file vers Montreuil. Mon ancienne copine Julia m'attend.

Depuis que je l'ai plaquée pour Karim, Julia vit, par pur militantisme, avec une prolétaire, une chauffeuse de poids lourd, une mecquesse basse du front. Mais je sais qu'elle

souhaite secrètement qu'on se remette en ménage et qu'on remamoure gentiment. Je pousse la grille du pavillon. Julia fond à ma vue. Elle chiale presque. On se bise tendrement, elle frémit :

– Ma Sarah, ma Sarah, ma Sarah...

La gros-bras roupille sur le canapé, ses nichons s'évadent d'un marcel bleu sur le devant duquel est floqué en caractères roses : 49,3 GROS CALIBRE. Julia m'entraîne dans son jardinet souffreteux et s'allume un spliff dodu.

Je demande :

– Elle s'appelle comment, ta routière sympa ?

– Gilberte.

– Tu m'en diras tant !

On papote en se tenant les mains. Elle repique aux sentiments, la Julia, désireuse qu'on se dévore le minou comme avant. Puis elle me rappelle les bons moments. Ah ! la nostal des lendemains qui pouvaient sourire. Pour le moment, on rit aux conneries des uns, des unes et des autres commises à l'époque. Et là, au détour d'une évocation de la campagne de 2007, elle me livre innocemment une piste opératoire fantastique pour trucider Cigolène.

J'organise donc ma mission salvatrice comme une opération militaire. Repérage, minutage, et tout le toutim. La promesse faite à Gramsci va être honorée dans les temps.

On roule sur la Nationale depuis quatre heures déjà. Gilberte chauffe en experte son 38 tonnes-benne rempli à ras bord de professions de foi de la candidate de la GÔooche. La routière avait livré à Julia cette information recueillie à l'occasion d'un chargement dans la zone. Ces prospectus dormaient depuis 2007 dans un hangar miteux à Ivry, véritable mangeoire à souris. La logistique bordélique de la campagne présidentielle avait été la cause de ce gâchis.

On approche de la capitale du Chabichou, après un voyage pénible assise sur la banquette de l'engin aussi

rembourrée qu'un cul d'anorexique, empestant de surcroît
Axe for men. Dur, dur !

Gilberte râle et envoie des giclées de klaxon :

– Kes kifou la tapette, il avance pas l'empaffé de mes
deux !

La Julia juchée sur la couchette lui masse le cou pour
dénouer ses cordons nerveux, tout en contemplant ses bis-
coteaux tatoués, et moi, je rumine les détails de la livraison
d'un semi-remorque de papelards à recycler, la tête dans un
étau de bourdonnements continus du moteur.

Cigolène relâchant à Poitiers pour activer ses soutiens
locaux, on a vite fait de repérer dans un parking sa mini
chiotte électrique branchée sur le nucléaire. On se gare de
manière opérationnelle. Il suffit d'attendre que Cigolène
prenne le volant. Gilberte nous a roulé de gros bédos. On
soutire et on observe la fumée rêveuse. Et le parking.

La voici, enfin. Gilberte champignonne, le 38 tonnes
rugit, j'abaisse la manette, la benne bascule, le flot de
papier dévale en cascade et s'en vient submerger la voitu-
rette, bloquant les issues.

Enfermée dans son cercueil à la carrosserie de paille, le
poids des promesses électorales écrase de manière inexo-
rable... la Créature.

— Houlà ! Je crois qu'on a un problème... m'exclamé-
je, l'œil rivé au rétroviseur du bahut.

– La coriacitude, que je dis !

Gilberte, après avoir prononcé cette sentence, enclenche
la marche avant.

– On se casse !

Dernières parutions : *Barouf*, Éditions IN8, Collection
Court-Circuit ; *Reine des Neiges*, Éditions des Falaises ;
Scarelife, Éditions Horsain.

- 18 -

NO, NO, NO...
Philippe Paternolli



– Vous êtes qui, vous ?

Dans cette nuit lilloise, humide, aux premières heures du 2 juillet 2016, Martine Aubry me fixe, plissant un peu plus encore ses yeux pétillants. J’ai toujours aimé son regard, parfois lumineux et malicieux, parfois noir et glacial quand elle fustige ses adversaires politiques – dont les plus retors sont membres du bureau politique du PS, comme il se doit.

– Ah oui ! Mon chauffeur pour la soirée ! s’exclame-t-elle après quelques secondes de réflexion.

– Oui, madame, c’est moi qui remplace Bertrand, lequel est souffrant...

– On m’a prévenue, oui... Vous avez pu assister au match ?

– Non, madame... J’attendais dans la voiture...

– Oui, forcément... Si vous aviez vu ça ! Vous savez que les Gallois ont gagné 3 à 1 ? J’aurais bien aimé que « nos amis Belges » se qualifient, mais que voulez vous... Déçue, surtout pour le petit Hazard... Il a joué longtemps chez nous, formé au LOSC !

– Oui, madame, je sais.

Elle s’enflamme quand elle parle de ce match, Martine.

Sa bouche s'active comme si, à chaque mot, elle envoyait un baiser. J'ai toujours aimé sa bouche... Je l'aime bien tout court, Aubry. Elle est courageuse, forte tête, et puis, on lui doit les 35 heures, quand même... Pour être sincère, je la trouve belle... Je n'ai jamais compris que certains l'attaquent sur son physique. À croire qu'ils n'ont eu que des top models dans les bras ! Aubry, c'est une belle femme ordinaire, voilà... Un peu trop de ceci, pas assez de cela, mais bon... Et son regard, surtout... Alors oui, je l'aime bien ! Dommage qu'elle ne soit jamais allée à Matignon, ou n'ait gagné une primaire pour les présidentielles... Le pays n'en serait pas là, et moi non plus je ne serais pas là ce soir... Parce que ce soir, je dois tuer Martine Aubry.

Donc je dois laisser mes sentiments de côté, ne pas oublier pourquoi on a mis sur la touche Bertrand, son chauffeur habituel, afin que je prenne sa place... Ne pas oublier qu'une fois dans la voiture et quelques centaines de mètres parcourus, au carrefour convenu, un complice rejoindra Martine sur la banquette arrière pour la tenir en respect, le temps que je sorte de l'agglomération et rejoigne le petit bois tranquille, pour qu'ensuite...

– À quoi pensez-vous ?

– Aux Belges qui sont éliminés, madame.

– C'est triste, mais ceci dit, ces Gallois sont sympathiques ! Je suis allée les féliciter comme il se doit... Charmants garçons... Et leur staff, très sympathique aussi ! Très !

Je la fixe un instant. OK, elle est pompette. Les Gallois, je ne sais pas s'ils ont arrosé leur qualif' à la bière ou au champagne, mais, vu l'heure, ça n'a pas dû être triste... Justement, elle s'en inquiète :

– Quelle heure est-il... rappelez-moi comment vous vous appelez ?

– Pierre-Jacques, madame.

Elle pouffe.

– C’est Pierre ou c’est Jacques, votre prénom ?

– Les deux, madame : c’est un prénom composé.

– Pierre comme Mauroy et Jacques comme mon père, c’est rigolo !

Je ne lui dis pas que c’est exactement pour cette raison que j’ai choisi ce prénom. On sait rire aussi, chez nous...

– Deux heures du matin, madame.

– Pardon ?

– Deux heures du matin. Vous vouliez savoir l’heure...

– Ah oui... deux heures ! Houlala ! Je n’ai pas vu le temps passer... Faut dire qu’on a bien rigolé... Leur joueur, Bale, celui qui joue en Espagne si j’ai bien compris, il est incroyable ! Et beau garçon, en plus !

La pluie se remet à tomber. Ça va peut être la calmer, Martine... J’ouvre néanmoins le parapluie et le tends au dessus de sa tête. Les abords du stade Pierre Mauroy se sont vidés. Nous sommes seuls, Martine et moi. Je pourrais agir ici et maintenant... Sauf qu’avec les caméras de surveillance... Et puis, il doit bien rester un car de CRS qui traîne dans les parages...

– J’ai un peu trop bu, dit-elle. Vous savez quoi ?

– Non, madame.

– Nous allons rentrer à pied. Nous n’allons pas si loin, et ça me fera du bien de marcher un peu.

– Rentrer à pied ?

– Oui ! C’est l’affaire d’une demi-heure !

– Mais, la pluie, madame...

– La pluie n’arrête pas Fleur Pellerin, alors elle ne va pas m’arrêter, moi ! glousse-t-elle.

Ça ne me fait pas rire. Tout le plan tombe à l’eau.

– Allez, Pierre-Jacques, venez sous le parapluie avec moi et allons y.

– Mais, la voiture, madame... Je ne peux pas la laisser là... C'est de ma responsabilité...

– Ah, Pierre-Jacques, ça suffit, maintenant ! s'emporte-t-elle, l'œil noir. Elle sait se faire obéir, c'est sûr...

Elle poursuit, cinglante :

– Qu'est-ce que vous proposez : que je marche toute seule et que vous me suiviez au ralenti avec la voiture ? Vous plaisantez ou quoi ?

– Non, madame, c'est juste que...

– Ah ! Ne m'appellez pas madame comme ça à tout bout de champ, c'est exaspérant ! Je ne vous demande pas de m'appeler Martine non plus ni de me claquer l'épaule comme un copain, mais faites simple, quoi !

Elle fait deux pas. Se retourne.

– Bon, vous venez, oui ?

Que faire d'autre, à part obtempérer ?

Après un dernier regard à la voiture, je la rejoins. Je n'ai pas eu le temps de prévenir mon complice... Quel merdier... Tout semblait rouler impec, bien huilé... Maintenant, va falloir que j'improvise, et ça, je n'aime pas... Non, non, non...

– Tenez ! La pluie cesse, vous pouvez ranger le parapluie... Faites pas la tronche, on est vernis, vous voyez bien ! lance-t-elle, de nouveau souriante et d'humeur agréable. J'aime bien cette ville... J'aime bien la nuit... Et puis votre voiture, là, ne vous inquiétez pas : s'il lui arrive quelque chose, je prends tout sur moi !

Ce n'est pas à la voiture qu'il risque d'arriver quelque chose, Martine, mais à toi, pensé-je en lui offrant le bras qu'elle me réclame.

Ma conversation a l'air de la satisfaire. Je n'ai pourtant pas la tête à deviser sur la cuistrerie d'un Macron, la tartufferie d'un Montebourg ou encore la consistance ectoplasmique d'un Hamon... Martine parle toute seule, distille ses

vacheries comme si je lui servais à rôder ses prochaines déclarations off... Je comprends malgré tout qu'elle s'engagerait bien dans la course aux primaires, mais qu'elle hésite encore... Pour ça, c'est bien la fille de son père...

De mon côté, je cherche une solution qui mettrait un terme à ses atermoiements : trouver un coin tranquille pour l'étrangler. Mais rien ! Pas la moindre porte cochère, ruelle étroite ou impasse tranquille qui ne soit pas éclairée comme en plein jour. Nul endroit à l'abri d'un noctambule fâcheux.

Aussi bien, lorsqu'elle m'invite à prendre chez elle un cordial – ce sont ses termes –, je feins l'embarras, mais n'accepte pas moins avec soulagement.

Ça va donc se passer chez elle. Pour le coup, je m'en froterais les mains. Selon nos renseignements, quand elle vient dans cet appartement, c'est seule.

Il s'agit d'un premier étage dans un immeuble bourgeois, et nous voici rapidement sur le palier où Martine ouvre la porte de son petit « chez elle ».

J'entre à sa suite. Observe. Avant toute chose, s'assurer qu'il n'y a effectivement personne d'autre dans l'appartement. Même si elle y réside seule la plupart du temps, je sais qu'il existe une chambre d'ami. J'espère qu'elle est vide... Pour le savoir, je prétexte un besoin naturel à soulager – elle m'a bien parlé de « cordial », alors je me mets au diapason pour ce qui est du langage suranné.

Toilettes dans le couloir qui conduit aux chambres. Classique. Coup d'œil aux deux pièces : personne. Parfait. J'en profite pour pisser pour de bon, histoire de ne pas éveiller ses soupçons...

De retour au salon, je l'entends parler fort. Avec qui ? Au bout de deux secondes, je me calme : elle est sans doute au téléphone, tout simplement. Je m'avance et la découvre

non pas au téléphone, mais penchée sur l'écran de son ordinateur en pleine vidéo Skype !

Volte-face ! Merde ! Il ne s'agit pas que son correspondant voie ma bobine ! Je me recule afin d'être hors champ et croise les doigts pour que mon irruption soit passée inaperçue. Raté. J'entends une voix d'homme qui gronde :

– C'est qui, lui ?

– Ohhh, c'est Pierre-Jacques, le chauffeur qui remplace Bertrand... Je lui ai dit de monter prendre un verre...

– Un verre... Dis-donc, j'espère qu'il ne va pas trop trinquer avec toi, ton chauffeur... Pas envie que tu finisses comme Lady Di !

– T'es bête ! pouffe Martine. En plus, mon chauffeur est à pied...

– À pied ? Tu l'as mis à pied ? Et il est chez toi ?

– Non : à pied, au sens propre... J'avais envie de marcher... Il m'a accompagnée et la voiture est restée au stade... Bon, j'ai besoin de prendre une douche, là... Reste en ligne, j'en ai pas pour longtemps.

Puis Martine se tourne vers moi :

– Servez-vous ! Vous trouverez votre bonheur dans le petit meuble-bar, Pierre-Jacques... Et pour moi, vous irez me chercher une bière dans la cave à chambrer le vin... Oui, ne faites pas cette tête : je mets ma bière dans la cave à vins, c'est pas plus idiot que de mettre Le Pensec à la mer, hein ! Oui, bon, vous êtes trop jeune, laissez tomber, vous ne pouvez pas comprendre...

Sans que je comprenne, effectivement, Martine file prendre sa douche.

Ce serait le bon moment pour... La salle de bain se trouve hors champ de la webcam...

Pierre-Jacques ?

Allons bon, voilà l'autre type qui m'appelle sur Skype...

J'ai l'impression de connaître sa voix, mais je ne parviens pas à mettre un visage dessus.

Vous êtes là ?

Le boulet... J'essaie de m'en sortir :

– Oui, je suis dans la cuisine, monsieur...

Aucune envie de lui faire la conversation et de devoir lui montrer ma tronche... Merde ! Martine fait déjà couler l'eau ! C'est pas possible, ça ! Je ne peux plus aller l'occire, là... Elle est forcément à poil, et ça, je peux pas ! J'ai jamais pu tuer une cible à poil ! Homme ou femme, peu importe, c'est comme ça ! Mais encore pire : une femme, encore pire... Hors de question de me retrouver avec une paire de nichons sous le nez pendant que j'officie, le cordon de la douche autour de son cou... Non, non, non...

Elle chante, en plus... Faux, mais elle y met du cœur...

– Pierre-Jacques ?

Revoilà l'autre à la webcam... J'entrechoque les verres, histoire d'accréditer le fait que je sois occupé. Et puis, tant qu'à faire, je sers la bière pour Martine.

— Pierre-Jacques ! piaille-t-il.

Mais quel casse-couilles...

– Qu'est-ce que tu lui veux, à mon chauffeur ?

Je sursaute. Nom d'une pipe, Martine n'est pas restée cinq minutes sous la douche ! La revoilà en peignoir éponge, la tête enrubannée d'une serviette de bain noire. Et elle recommence à papoter avec le type.

D'une démarche de crabe, le dos collé au mur, je vais m'asseoir dans un fauteuil, toujours hors champ. Martine me voit faire. Je la sens prête à me demander à quoi je joue, mais elle se ravise et reprend sa conversation sur Skype.

J'attends. Je ne peux rien tenter tant qu'elle est connectée...

Une demi-heure passe. Martine tient la forme. Elle vide sa bière et va s'en resservir une autre aussitôt.

Je n'écoute même pas leur conversation. Je me suis octroyé un doigt de campari. C'est pas trop fort. Je dois garder les idées claires. Déjà qu'il est si tard qu'il va bientôt être carrément tôt...

Je suis presque sur le point de m'assoupir quand, soudain, le ton monte entre Martine et l'homme dont la voix me rappelle décidément quelqu'un. Apparemment, ce dernier reproche à Martine sa seconde bière...

– Oh ! Dis ! Ça va, hein ! s'emporte-t-elle. C'est pas pour deux ou trois bières... Je suis parfaitement au courant de la rumeur qui suinte, hein, comme quoi j'abuserais de la binouze... Ce genre de ragots, tu sais où je me les tamponne, non ? Alors, tu vas pas t'y mettre, toi aussi !

Elle se tourne vers moi, furax.

– Non, mais si vous saviez, à les écouter, je serais pire qu'Amy Winehouse ! Vous connaissez Amy Winehouse, la chanteuse ?

– Oui.

– Vous aimez ?

– Sans plus...

Elle hausse les épaules, contrariée.

– Eh bien moi, j'aime bien ! Tiens, ça va mettre de l'ambiance, dit-elle en s'approchant de la platine dans laquelle elle introduit un CD.

« They tried to make me go to a rehab

I said no no no »

Martine se dandine en rythme devant la webcam.

– Ah ! Qu'est-ce que tu en dis ? demande-t-elle à l'homme.

Je ne perçois pas de réponse. Faut dire, il y a de quoi être surpris...

– Attends, tu vas voir ! lance soudain Martine. Et elle file ouvrir une penderie dans l'entrée et en revient avec une

robe bleu électrique parée de dentelle noire.

– Pierre-Jacques, retournez-vous !

Et sans attendre, elle ôte son peignoir. Je me retourne à temps pour ne rien voir !

Elle commente.

– La robe d’une petite nièce que je garde pour vendre à la Grande Braderie...

Elle souffle, ahane.

– La vache ! C’est un 38 quand même... Ah ! Ça y est ! J’aurais jamais cru pouvoir y entrer ! Alors, mon François, ça t’en bouche un coin ! demande-t-elle à l’homme.

Puis à moi :

– Vous pouvez vous retourner, Pierre-Jacques ?

Comment dire ? Martine déborde de partout dans cette robe bien trop courte et étroite pour elle. Et très décolletée. Mais, avec sa serviette noire sur la tête qui lui fait comme la choucroute d’Amy Winehouse, y a quelque chose de ressemblant...

Elle danse devant la webcam et chante, sa bouteille de bière vide en guise de micro : « no, no, no ! » Puis s’exclame :

– Ah ! Le con ! Il a éteint Skype ! Tant pis pour lui ! Pierre-Jacques, vous ne trouvez pas que ça le fait ? No, no, no... Hein, on dirait pas Amy ? No, no, no... Venez danser !

Je me lève. Je défais ma cravate. Martine doit se méprendre. Ne se méfie pas.

No, no, no.

Mission accomplie. J’ai allongé Martine sur la moquette du salon. Je sors mon marqueur rouge. Je couvre les murs, les meubles, les plafonds, du sigle convenu : « 49,3 ».

J’ajoute quelques « 35 », en hommage aux 35 heures.

Et sur l’écran de l’ordinateur, j’inscris : no, no, no.

Dernière parution : *Carré noir sur fond noir*, Éditions du Caïman.

- 19 -

PAR SAINT-GEORGES !

Valérie de Saint-Do



Ce soir, je vais tuer sur le champ de bataille.

Ça n'a rien d'exceptionnel. Depuis quinze jours, je le fais tous les soirs.

Mais aujourd'hui, c'est spécial. Va y'avoir du spectacle, enfin ! Du gore, du sang dans le divertissement, du happening dans le son et poussière, de l'impro free jazz dans la vielle à roue.

Je ris seul en pensant à ces touristes, ces familles d'estivants avec leurs gosses qui viennent, innocents, à la sortie incontournable de fin d'été, et qui pourront encore dire dans trente ans : « J'y étais ! »

Mine de rien, je leur fais un beau cadeau. J'espère que les smartphones seront de sortie pour la photo, même si c'est en pleine mêlée dans les fumigènes... C'est bien ça qui va me protéger. Ça et ma connaissance du terrain, en bon enfant du pays.

Les cavaliers me frôlent sur le chemin de la carrière pour l'entraînement du matin. Des gris, des alezans, des bais lustrés comme un vieux meuble de chêne. Je grimace un peu d'envie.

Quand je suis revenu ici, il y a deux ans, pour reprendre la maison familiale, c'est la seule chose qui m'a motivé pour reprendre du service comme figurant dans la Bataille. Retrouver la sensation d'un canasson sous mes fesses, l'excitation d'un galop qui vous ébouriffe, les flancs de l'animal qui frémissent quand ils passent l'obstacle. La jubilation qui naît de la figure parfaite. Tout ce que ma vie d'adulte urbain a perdu.

Mais c'est trop dangereux. Les cavaliers ne sont que quarante et ils constituent le clou du spectacle, bien éclairés, trop visibles. Enfin, je devrais plutôt parler de cavalières, parce qu'allez savoir pourquoi, il n'y a que des filles ou presque. Joliment sculptées, les amazones de la bonne société, aux fesses et cuisses raffermies par la monte quotidienne, même si la cotte de mailles et le heaume masque leurs jolis bustes bien droits et leurs crinières au vent. Au moins, j'en aurai profité à l'entraînement.

J'ai prétexté un mal de dos pour rejoindre la piétaille. Je ne pouvais pas tirer depuis mon cheval sans me faire repérer. Du coup, j'ai aussi tourné casaque : cette année, non seulement je suis dans l'infanterie, mais côté français. Je suis un mercenaire renégat de la Guyenne et Gascogne, je ne me rallie plus au panache du cheval blanc de Talbot.

Personne n'a compris que je suis un agent double. L'Intelligence Service, quasiment.

Quand la Conjuración m'a proposé le contrat, j'ai su très vite, pour l'arme. Mais je ne pensais pas m'en servir dans son contexte historique. La vie a de ces ironies... J'imaginai agir avant la rentrée, lors d'une sortie plus discrète du ministre. Et paf ! Avant même que je n'aille à ma cible, elle vient à moi. J'ai dû tirer mes plans en trois jours.

À bien y réfléchir, je ne pouvais pas trouver plus adapté. Le ministre du Guet va payer pour Rémi Fraisse, pour tous

les éborgnés des manifs, pour tous les tabassés par ses flics. La vengeance des gueux sera historique ou ne sera pas.

Je viens du Moyen-Âge, ou presque.

Quand tu as grandi sur ces coteaux, Aliénor, le Prince noir et Richard Cœur de Lion, te sont aussi familiers que Harry Potter ou Bilbo le Hobbit. Les libertés locales, ça me parle. Je suis un Girondin, dans tous les sens du terme. Et puis, ici, la féodalité, c'est resté. Il suffit de faire les vendanges pour comprendre que les seigneurs de l'appellation contrôlée n'ont pas perdu leur pouvoir de corvée sur les journaliers.

Buter le chef du Guet du Royaume, ça m'excite assez. Mettre un chaos monstre dans leur carton-pâte de reconstitution historique, encore plus. Je déteste ces culculteries. Peut-être parce que je viens de là. Pendant mes études, j'ai toujours eu l'impression d'être le plouc de service, avec qui on était sympa parce qu'il approvisionnait bien les fêtes. Ce que j'ai voulu la fuir, cette campagne, ses jurandes, son patriotisme local d'imbéciles heureux qui sont nés au pays des grands crus classés !

Sois honnête avec toi, Vincent Lawton : c'est de l'amour-haine. La preuve, c'est que t'as pas pu t'empêcher de revenir, et même de te remettre dans le rang de figurants de la Bataille, il y a deux ans.

Tu lui devais bien ça. Si tu as appris à te servir d'une arme, c'est à elle que tu le dois.

L'arme, justement. Il faut que j'aille m'en occuper.

– Tu viens manger avant le briefing, Vincent ?

Nathalie m'a tiré de mon soliloque. Elle est déjà habillée, tablier sur robe longue et joli bonnet à volants. Elle règne sur une armée enfantine de lavandières, porteuses d'eau et autres petites mains, censée créer la couleur locale « vil-

lage médiéval » au début du spectacle, avant qu'il ne passe aux choses sérieuses : le massacre de tous ces braves gens.

Nathalie et moi, on se connaît depuis le collège, un peu intimement à l'époque. Avant qu'elle ne donne trois gosses au maître de chai qu'elle a épousé. Elle doit s'ennuyer un peu, parce que cette année, je la trouve tout le temps sur mon chemin. En temps normal, ça m'amuserait, m'exciterait même : elle est plutôt attirante avec ses boucles blondes et son nez retroussé. Mais un peu trop curieuse. Le fait que j'ai changé de camp, moi, le cavalier anglophile, et me fonde dans la piétaille, elle n'en revient pas. Je me retranche derrière mes vertèbres tassées et le plaisir de jouer un autre rôle, mais j'espère qu'elle ne soupçonne rien.

Du coup, pas question de sauter le repas. Ma visite à l'armurerie attendra.

– Le briefing ? Ça fait quinze jours qu'on joue, tout s'est bien passé, on est rodés, non ?

– T'es pas au courant ? C'est le branle-bas de combat, Cazeneuve vient ce soir !

– Cazeneuve ?

– Le ministre de l'Intérieur, enfin ! T'es le seul à pas être au courant ! Il est en vacances dans le coin et vient voir le spectacle en famille !

Je crois que mon ébahissement feint était assez crédible.

– Ah, c'est ce soir ! Oui, j'ai entendu ça.

(Il ne faut quand même pas que j'en fasse trop.)

– Mais qu'est ce que ça change pour nous ? C'est le Prince noir qui doit être dans tous ses états !

Le Prince noir, c'est notre nom de code pour l'éternel scénariste/metteur en scène de la Bataille, son terrain de jeu – sa planque, disent les mauvaises langues – depuis vingt-cinq ans.

– Ben, y a tout un protocole, des consignes de sécurité...

On le sent pas trop dans le coin, mais on est quand même en état d'urgence ! T'imagines, après ce qui s'est passé le 14 juillet, si un taré lâchait une bombe ou dézinguait le public à la kalachnikov ?

– Avant de trouver un jihadiste qui connaisse ce bled, tu peux t'accrocher ! Les vignes, c'est pas leur terrain de combat...

J'espère que mon rire n'a pas sonné trop nerveux. Mais surtout, je panique. Ils ne vont quand même pas vérifier les costumes de quatre cents figurants ?

– T'as raison, pour nous, ça ne change pas grand-chose, en fait. On sera déjà en scène quand il arrive ; c'est pour l'accueil, la billetterie, la technique... Le contrôle des spectateurs, t'imagines même pas ! Et puis, pas question de faire un raccord sur des scènes cet après-midi. Les flics vont passer l'espace au peigne fin.

Je pense à toute vitesse.

– Ils veulent nous voir ?

– Juste les nouveaux. Mais c'est tous des gamins d'ici, ils vont pas perdre leur temps avec...

Je me demande s'ils ont la liste des figurants ; question parfaitement futile, parce que la première chose qu'ils feront, après, c'est de la demander. En tout cas, j'ai intérêt à être aux premières loges, pour le briefing, au cas où il faudrait que je change mes plans.

J'y vais doucement sur le magret et je m'en tiens à l'eau. La cantine de la Bataille est un traquenard d'où l'on sort facilement titubant et quasi prêt à dormir sur son cheval. Bertrand me jette un regard de commisération. Est-il assez faraud, ce vieux copain de mon père, de jouer le grand Talbot ! J'ai chevauché à côté de lui deux étés. Il prend son rôle tellement au sérieux que je m'attends presque à un coup de lance. Il a fallu lui rabattre son caquet plusieurs fois, quand

il traitait les jeunes figurantes de son armée comme les vengeurs de ses vignes : en esclavagiste.

– Alors, le renégat, tu regrettes pas trop mon camp ?

– J'en ai peut-être marre d'être du côté des perdants !

Je lui ai fermé sa grande gueule. En fait, je voulais surtout ne pas être trop près de lui. Il connaît le scénario par cœur et même dans la mêlée, je ne peux pas courir ce risque.

On est tous rassemblés sur le champ, et le Prince noir est au micro. J'enregistre vite la place du ministre, à la tribune des VIP. Mon souci, c'est le timing : tirer juste avant d'être aveuglé par les fumigènes et pétards de l'artillerie des frères Bureau.

L'autre risque, c'est qu'ils bloquent ma sortie. Ils vont sûrement poster des flics tout autour du camp pour bloquer les resquilleurs intempestifs. Bon, j'aurai toujours mon arme ; mais je n'avais pas prévu de dommages collatéraux.

Je n'ai rien d'un serial killer médiéval. Ni contemporain, d'ailleurs.

Le briefing m'a tenu jusqu'à 16 heures. Le compte à rebours est commencé.

Direction l'armurerie.

J'ai hésité à la planquer chez moi, puis me suis tenu à la bonne vieille règle de *La Lettre volée* d'Edgar Poe. Où serait-elle plus invisible qu'au milieu des autres ?

Elle m'a coûté une fortune, mais le résultat est magnifique. De hêtre et d'acier, avec une noix d'os sculptée. Une imitation parfaite du XV^e siècle que j'ai dû aller chercher en Angleterre, ironie du sort. Ils doivent être trois artisans à en fabriquer en France, je ne pouvais prendre le risque de me faire tracer aussi facilement.

La substitution est passée inaperçue. Le joujou ridicule que j'utilise d'habitude est dans ma chambre, prêt à montrer son innocuité au cas où j'aurais une visite matinale des flics.

Munitions, pied de biche... Tout est prêt. J'étais tenté par un dernier entraînement, mais ce serait trop bête de me faire repérer.

Il me reste une chose à faire.

J'ai pris trois cartes. Au-delà, ça veut dire que j'aurais définitivement raté.

Du parchemin et une plume, ç'aurait fait plus couleur locale, mais je m'en suis tenu prudemment à l'imprimé et au message lapidaire : *49.3 sends their regards.*

On a commencé avec une bonne demi-heure de retard.

Les villageoises dansent sur leur ritournelle agaçante, pendant que la voix suave du Prince noir égrène le récit revu et corrigé.

Nous sommes le 17 juillet 1453 et la guerre de Cent Ans va finir ce soir.

Jusqu'ici, tout va bien. Je zieute mes compagnons d'armes, au taquet, prêts à réduire la cavalerie anglaise en bouillie.

Comme prévu, l'emplacement est idéal, juste derrière le talus artificiel qui fait exactement face à la tribune officielle.

Branle-bas de combat derrière les remparts. La cavalerie anglaise arrive.

« Par Saint George ! »

Nuage de poussière, les chevaux déferlent au galop sur la scène centrale. Murmures. La cavalerie anglaise met pied à terre. Sauf Bernard/John Talbot, plus grand seigneur que jamais, avançant tête nue vers sa mort.

Quelques flèches volent. Dans l'obscurité, les autres ne se sont pas rendu compte de mon immobilité.

Explosion. L'artillerie a fait feu. Le cheval de Talbot

s'agenouille, Bernard roule à terre dans une belle voltige, l'armée anglaise en déroute. Mes compagnons tirent à l'aveugle une pluie de flèches sous le feu des projecteurs.

C'était le moment que j'attendais pour armer. La cible est juste en mire.

Au moment même où le coup de hache fatal écrabouille la tête de John Talbot, je tire.

La foule hurle.

À la vague qui parcourt la tribune, je sais que ce n'est pas seulement à cause de la mort indigne du grand général anglais.

Surtout, ne pas paniquer.

Autour de moi, personne n'a pris la mesure de ce qui se passe. C'est le chaos, mais pas plus que d'habitude. J'ai armé de nouveau et tiré en prenant soin de viser le ciel, ça passe inaperçu dans le chaos. De toute façon, je n'ai plus grand-chose à faire dans le scénario : place aux combats entre cavaliers à la lance, ou au sol à l'épée. La cavalerie bretonne doit son entrée pour réduire le reste de l'armée anglaise en pâtée. Bien dressés, les chevaux sans cavaliers filent dans leur pré à l'arrière de la scène. Quand la tribune s'éclaire, je me suis déjà éclipsé à leurs côtés.

La voix du Prince noir résonne : suite à un accident, le spectacle est interrompu. Il est demandé aux spectateurs de quitter les lieux dans le calme.

J'ai déjà enfourché Scipion, le bai brun de Lord Lisle, le fils de Talbot. Elles m'auront servi, toutes ces années de randonnée équestre : pas un chemin, pas un passage que je ne connaisse dans un rayon de vingt kilomètres.

Scipion est vif et agile, j'ai sauté les barrières de l'enclos sans le moindre problème et file au galop sur le coteau. Cinq minutes, et nous sommes à la grange abandonnée où j'ai laissé la voiture, juste au moment où retentissent les premières sirènes.

Je cale les rênes sous les étriers et laisse le cheval filer ; il connaît le chemin.

C'est parti pour une longue nuit. Un petit coup de France Info pour savoir où ils en sont.

« Bernard Cazeneuve, ministre de l'Intérieur, vient d'être victime d'un accident en Gironde, au cours du spectacle commémorant la bataille de Castillon. La piste de l'attentat est privilégiée ».

En continu, ça déblatère sur l'incroyable défaillance des services de sécurité. Rien sur l'arme ni sur le message. Ils n'ont pas dû le trouver. J'espère que la carte n'a pas été perdue. Vu l'efficacité de l'arme, c'était le risque.

Je plonge dans un demi-sommeil plein de tournois équestres, de giclements de sang et de bannières ornées des trois lions d'Aquitaine. Ça tourne dans ma tête : je m'en tiens au plan initial ou je rentre à la maison ? Est-ce que quelqu'un a remarqué l'absence de Scipion pendant un quart d'heure au pré ? A-t-il pu laisser des traces de son passage ? Le sol est sec, je m'en étais assuré. Mais il suffit d'une vieille flaque...

Je ne risque rien.

Et au pire, j'assume : c'était pour la bonne cause, je suis un Girondin.

L'aube illumine la rosée sur les vignes quand je m'éveille, fripé. J'allume la radio.

– On en sait plus sur les circonstances de l'attentat qui a failli coûter la vie à Bernard Cazeneuve, ministre de l'Intérieur, lors de la reconstitution historique de la Bataille de Castillon. Une tentative de meurtre qui s'inscrit dans la longue série de crimes dirigée contre des leaders de la gauche, mais qui apporte un nouveau mode d'action du tueur, extraordinaire, comme nous le précise Victor David, notre correspondant à Bordeaux.

– Extraordinaire en effet, Léa. Le ministre a été littéralement scalpé par un trait d’arbalète, cette arme de guerre médiévale. Il l’a échappé belle, le tireur a surestimé sa taille et la flèche s’est figée dans la paroi de la tribune non sans lui écorcher le cuir chevelu, ce qui a affolé les spectateurs à cause du flot de sang dans la tribune. Le metteur en scène et le régisseur du spectacle sont actuellement interrogés par la police. Cette mise en scène et cette signature, 49.3, seraient-elles liées à une vengeance délirante d’intermittents du spectacle, très actifs contre la Loi Travail ?

- 20 -

RADICALE THÉRAPIE

Marie-Pierre Vieu



Jeudi 25 août

Le train entre en gare avec une heure de retard ; cela me laisse encore largement le temps d'effectuer mon repérage. Comme je sors du hall des arrivées, une chaleur caniculaire m'envahit. J'ai toujours aimé les étés moites des terres du Quercy. Un coup d'œil rapide aux alentours me confirme que la ville est restée conforme à mes souvenirs. Cela remonte à loin déjà, bientôt vingt-cinq ans, et l'eau a coulé sous les ponts. Elle est belle aujourd'hui, la Génération Mitterrand, célébrant Rocard comme son second prophète, embrassant les flics et congratulant les patrons ; Laisse pas béton tonton, tagada tsoin tsoin... Bah ils ont bien mérité le sort que je leur réserve.

Justement, en parlant de sort, quand j'ai cherché dans l'agenda ministériel le terrain le plus propice, ce lieu s'est imposé à moi. Comme une spéciale dédicace à mon passé. De toute manière je n'avais pas le choix : depuis les incidents de Necker, il est devenu impossible de s'approcher d'un hôpital parisien sans être aussitôt repéré. Il fallait me délocaliser. Quoi de mieux que cet établissement peuplé

pour moitié d'octos et de nonagénaires nichés en plein désert rural ?

Voyager léger réduit l'éventualité d'un contrôle et simplifie les déplacements. Côté matériel j'ai emporté le strict minimum. Et puis pas besoin de bus ou de taxi dans ces petites communes ; on peut marcher. Le centre-ville est à deux pas et l'hôtel Caylus au bout de l'avenue. J'en franchis le seuil un quart d'heure plus tard, un filet de sueur dégoulinant maintenant entre mes omoplates.

– Bonjour. J'ai réservé une chambre, au nom de Camille Démoulin.

– Attendez un instant. Camille Démoulin... J'y suis. Numéro 14, premier étage.

– Parfait.

– La chambre est climatisée. Heureusement pour vous par cette chaleur ! Le petit-déjeuner est servi de 6 h à 9h30.

– Je vous règle maintenant ?

– À votre départ. Ça sera suffisant. Et n'oubliez pas votre code WiFi.

La chambre est un peu spartiate, mais lumineuse et fraîche. Je défais et range méthodiquement mes affaires. J'ai un besoin impérieux d'ordre quand le combat approche. Un moyen de me signifier à moi même que tout est sous contrôle. Je ferme à demi les volets afin de procéder en toute discrétion à quelques vérifications sommaires. Mentalement, je répète le scénario.

La ministre arrivera à 10 h 30 sous protection policière. Elle est attendue de pied ferme par l'intersyndicale hospitalière qui appelle à la mobilisation, suite à sa décision de fermer le service maternité d'ici la fin d'année. Une rencontre est prévue éventuellement au terme de la visite.

Avant cela, elle devra passer dans les services de gériatrie, et s'adressera à la presse avec le directeur régional de l'ARS. Où agir dès lors ? Depuis trois semaines que je réfléchis à la question, j'ai opté pour l'extérieur ; entre l'instant où elle descendra du véhicule officiel et son entrée dans l'hôpital. Récapitulons. Dans ma blouse de médecin, je me fondrai dans la foule. Ni syndicaliste ni zadiste et sans signe religieux ostentatoire, je serai invisible pour l'œil averti de la force publique. Il s'agit juste que je sois suffisamment proche de ma cible pour ne pas la manquer. Un temps de repos, et j'irai vérifier sur place. J'allume la TV pour suivre les nouvelles. Le CAC 40 et les Républicains sur BFM : R-A-S ! Sinon, juste un reportage sur la Poste avec Poutou et Besancenot en arrière-plan. Tiens je les ai zappé ces deux-là ! Pourtant ils ne sont pas mieux que les autres. Je suis déjà charrette pour 2017 donc on va leur octroyer un sursis. Mais faudra s'en occuper avant 2022... Définitivement !

Il est 17 h 30 quand je quitte l'hôtel, direction Les Tourne-sols. L'hôpital se trouve en haut de la rue Champollion, une rue en angle droit laissant peu d'espace pour le rassemblement prévu. J'imagine que la police la bouclera des deux côtés, et tiendra les manifestants à distance de l'établissement. Quant aux huiles locales, si j'en juge par l'étroitesse des portes vitrées et du hall, elles accueilleront les ministres à l'entrée du bâtiment. Raison de plus pour opérer dehors ! Dans le mouvement de panique générale qui suivra mon crime, je devrais faire preuve d'à-propos pour esquiver les contrôles. L'idéal serait de détourner l'attention des agents en faction et de les obliger à désertier les lieux où ils seront stationnés. Tout en continuant à réfléchir au problème, j'entre dans le hall de l'hôpital, vérifier que ma tenue est bien conforme à celle du personnel. Tout est

bon de ce côté-là.

J'en ressors puis fais un tour du quartier. Effectivement il me faudra aviser, mais je sais faire. L'air est toujours aussi chaud quand je m'assieds à la terrasse d'un café : j'ai bien mérité un mojito.

Vendredi 26 août.

Il est très tôt quand je pénètre dans le hall d'accueil de l'hôpital, où règne déjà la plus grande agitation. Le directeur est là, passant sa fébrilité sur les agents d'entretien. Le standard est en train d'exploser. Les infirmières viennent en boucle se plaindre des conditions dans lesquelles elles vont devoir exercer durant la journée. Je m'imprègne de cette atmosphère électrique. Près du distributeur à cafés, je finis ma nuit à coup d'expressos sans sucre. Me nourrissant des discussions matinales, je m'imisce progressivement dans le décor. Je me sens presque partie intégrante du personnel. Non loin de moi, une jeune femme aux traits tirés se plaint à sa voisine, un chocolat chaud à la main.

– Je sais pas comment ils tiennent. Une heure, deux heures de sommeil maxi par nuit, et au petit matin, ils repartent comme montés sur ressorts. Je n'en peux plus.

– Tu as essayé d'en parler au docteur ?

– Il a haussé les épaules puis m'a ordonné de plutôt leur faire prendre l'air. Il veut les emmener voir les ministres.

– Il est dingue ?

– Ce sera bon pour leur mental, répond-il

– Hein ?

– Pour lui, quand on a survécu aux franquistes et aux fascistes, on a le droit de se marrer. À 10 h tous les vieux du 3e étage sont conviés au spectacle.

– Le directeur est au courant ?
– Maisonrouge s'en fout. Il est responsable du pôle de gériatrie, et sans lui, l'hôpital ferme.
– Ils y seront tous ?
– Au grand complet. Dolores, Carmen, Esteban, Jeanne, Olga, Yvonne, Just, Nina, François, Raymond, Danièle, et bien sûr Fernando Garcia. Ils ont fait le serment après le maquis que rien ni personne ne les séparerait. Le docteur trouve ça géant, et moi j'encaisse. Je dois trouver du personnel pour les accompagner.

Je n'attends pas la suite et m'engouffre dans les toilettes, où je laisse passer un bon quart d'heure avant d'en sortir. Puis les escaliers jusqu'au troisième. Ces vieux vont être mon sésame pour m'ouvrir le chemin jusqu'à la ministre.

Je n'ai aucun mal à me faire recruter par l'infirmière désœuvrée de la machine à cafés. Pas de questions sur mon parcours antérieur aux Tournesols. Pas d'étonnement sur le fait que je vienne spontanément proposer mon aide ni sur celui de ne pas se connaître. La pauvre fille est bien trop fatiguée pour ça ! Elle ne manifeste à mon égard que de la sympathie : je suis là, et au bon moment ! Avec même une étincelle dans son regard. « Vous vous appelez Iglesias. Ça ne vous dérangerait pas de conduire Fernando ? D'habitude il est plus poli avec le nouveau personnel, surtout avec un nom espagnol. Enfin j'espère... »

C'est donc parti pour le Castillan de la chambre 306. L'homme m'attend. Il a le visage tanné par le soleil et creusé par des décennies de combats, mais ses yeux sont vivaces et son regard intense. « Bonjour Fernando, c'est moi qui vais vous conduire jusqu'au hall », lui dis-je en l'aidant à s'asseoir dans son fauteuil roulant. Il ne répond

rien, mais je sens la force de sa main m'empoigner le bras avec confiance. Il insiste ensuite pour prendre sa sacoche. Il ne voudrait pas qu'on lui pique son tabac pendant « la guignolade ».

Nous voilà dehors. Le décor y a changé. La police a balisé la rue et positionné ses hommes. Aucun véhicule ne peut plus y accéder, excepté les voitures officielles. Les syndicalistes ont été placés, derrière un cordon de sécurité à une quinzaine de mètres de l'entrée de l'établissement. Sur leur banderole, on peut lire : « Non à la fermeture de la maternité des Tournesols et aux 30 suppressions d'emplois. Pour un hôpital public et de proximité. » À une rue d'ici, une sono et des voix reprennent le slogan. Le reste des troupes est là-bas ! Près de nous, le directeur fait maintenant les cent pas, regardant agacé la dizaine de fauteuils roulants garés juste devant le personnel médical. Un motard s'engage alors dans la rue, bientôt suivi de trois voitures noires qui vont s'arrêter face à l'hôpital. Nous y sommes !

Parmi ceux qui en sortent, il est difficile de repérer LA femme tant elles sont nombreuses. Pourtant, avec au compteur un plan social de 22 000 salariés sans parler des électrochocs qu'elle assène à la sécu, la mienne est unique ; une véritable killeuse ! Ça y est, je la vois. Vêtue d'une jupe indescrivable pour qui n'est pas spécialiste de la géométrie spatiale et d'une veste de tailleur rose guimauve, elle est même inratable. Il faudra un jour qu'on m'explique pourquoi les femmes de pouvoir sont-elles habillées comme des sacs ? Le syndrome Thatcher ? La malédiction Merkel ? Le moyen le plus sûr d'en décourager un max de faire de la politique et d'éliminer la concurrence ? Le vieil Esteban semble penser approximativement la même chose que moi.

– C'est ça un balkani ? interroge-t-il.

– Je t'ai dit burkini, le rabroue Carmen. Et ça, c'est la

ministre de la Santé.

– Ah... rétorque le vieux visiblement pas convaincu.

Fernando s'en fout. À la vue des ministres, il s'est juste raidi. De mon côté, je vérifie que mon arme est toujours dans ma poche. Elle y est. L'aiguille contenant la toxine botulique fait un demi-centimètre. Elle est dissimulée dans une cigarette électronique fonctionnant comme une sarbacane. Je viserai la nuque. Ma victime croira à une piqûre d'insecte, portera sa main à son cou... Trop tard, car le liquide aura commencé à agir. Tout ira très vite ensuite. Deux minutes au plus. Dans l'émoi général, il me faudra garder mon sang-froid et disparaître tranquillement. De toute manière, avant qu'ils concluent au crime, j'aurai eu vingt fois le temps de rentrer sur Paris.

Marisol Touraine vient d'embrasser Carole Delga, la présidente de région, et Sylvia Pinel, sa première vice-présidente. Toutes deux ont été aussi ministres de Manuel Valls. Amabilités entre amies ! Emmanuelle Cosse, quant à elle, joue les utilités auprès du maire de la ville. Le directeur de l'hôpital les a rejointes ; maintenant, leurs regards convergent dans notre direction. Je sens Fernando tendu. Entre ses dents il murmure des propos inaudibles. Je me penche pour entendre. « Ils ont.. ué ..or..es.. égui ! Ils ont tué r..orges ..égui ! Ils ont tué Georges Séguy ! » répète-t-il. Je reste sans voix.

Face à mon incrédulité, le vieux affiche un regard teinté de mépris.

– No quiero escuchar mas mentiras ! Je te dis qu'ils lui ont réglé son compte. L'unité nationale, c'est bon pour faire le ménage. Fernando les connaît... Ils n'aiment pas les manifs, il fallait remettre de l'ordre. Le gars des chemises, c'était un début, mais il leur fallait un symbole. Les chiens ! Alors, ils ont fait la peau à Seguy. Gataz, Hollande

Valls Macron, El-khomri et ces pava en train de serrer des mains, tous sont complices.

Je le regarde, perplexe. Tout cela commence à embrouiller sérieusement mon esprit. Je m'y perds. Et s'ils avaient vraiment assassiné Séguy ? Si c'était leur manière à eux de fêter 36 ? Est-ce possible ? Fernando, qui sent mon trouble, surenchérit. « C'est un crime, et tu le sais bien, toi, qui es là pour faire justice. Tu crois que tu me dupes avec ta blouse ? T'es pas plus personnel soignant que moi curé. Curé ! Ahahah... »

Je suis dans un état de sidération absolue. En vrac. C'est alors que je réalise que ma proie marche vers nous. Dans quelques secondes, elle rejoindra notre groupe. Je dois agir maintenant. Mais le vieux est déjà debout, s'avançant, son sac bandoulière à la main. Avant même que j'aie bougé, il en extrait un pistolet, et dans un regain d'énergie incroyable pour un nonagénaire, il se met à foncer sur la ministre au cri de « Ils ont assassiné Seguy ! »

Un premier coup de feu fait exploser la vitre du hall d'entrée. Plus loin, les manifestants, qui n'ont pas bien vu la scène, l'interprètent comme une invitation à faire éclater leurs pétards. La cacophonie est générale. Des policiers se dressent en barrage au forcené, mais l'homme investi d'une mission sacrée parvient à faire une percée. « Ils ont assassiné Seguy ! » continue-t-il à hurler dans un ultime assaut. Un deuxième coup de feu retentit, alors qu'il est rattrapé par les forces de l'ordre. La ministre de la Santé est au sol, bientôt cachée par des agents de sécurité. Fernando, quant à lui, est collé à terre puis ligoté avant d'être remis sur pieds, solidement encadré par un carteron de colosses. Quand l'Espagnol tourne son visage, on voit un filet de sang s'épandre le long de sa joue. Ses jambes maintenant se dérobent sous le poids de décennies de mauvais trai-

tements. Une infinie tristesse a envahi son regard. Avant d'être emmené, je vois sur ses lèvres se former des mots que je n'ai pas le temps de lire. Mais j'ai compris.

Un silence de mort s'ensuit. Tout le quartier a compris qu'il s'est passé quelque chose de grave. C'est alors que Marisol Touraine se relève, froissée, mais indemne. De sa main, elle fait un geste en direction du préfet de région. Comme une demande de protection supplémentaire. Ou un signe d'exaspération. Je n'ai même pas le temps de réagir, que la horde de vieillards du 3e étage est partie à l'assaut.

On touche pas à Fernando ! Carmen la première se lance sur la ministre de la Santé qu'elle se met à mordre féroce-ment, tandis qu'Esteban se charge du représentant de l'État en région. Jeanne, qui sans son sonotone est limite sur l'audition, agrippe la jupe de Carole Delga, la nouvelle présidente de région, en criant : « Rendez-nous Martin Malvy¹ ! » On aperçoit encore Sylvia Pinel, qui tentait de s'esquiver en douce voyant la tournure des événements trouver sur sa route Dolorés et Nina. « Groupe Garcia, FTP-MOI. » Les autres, François en tête, se sont jetés sur les forces de l'ordre à coup de béquilles, suivis du docteur Maisonrouge, qui a l'air de beaucoup s'amuser. La scène devient vraiment surréaliste quand les manifestants répondant à l'appel de Dolorés, « la CGT avec nous, ils ont tué Séguy », entre dans la mêlée. C'est là que je décide d'agir : je vise mais dans le capharnaüm suis incapable de savoir si j'ai atteint ma cible. Je décide de m'éclipser.

Il est treize heures et j'ai regagné l'hôtel. Dehors, on entend encore le bruit des sirènes des voitures de police. Je

1. Ancien ministre des gouvernements Fabius et Bérégovoy, Président de la région Midi-Pyrénées de 1998 à 2015.

prendrai le train du soir. Pour l'heure, j'ai envie de flâner. Je regarde les infos. En continu, un direct depuis l'hôpital. La ministre Marisol Touraine va s'exprimer. Derrière elle, en fond d'écran, on peut découvrir mesdames Carole Delga et Sylvia Pinel commotionnées, toutes deux en liquettes, présentant visiblement quelques problèmes capillaires et de cohérence : bonnes pour des vacances prolongées. Le commentaire off nous apprend qu'après une recherche intensive, on vient de retrouver dans le placard à balais du sous-sol de l'établissement Madame la ministre du Logement, Emmanuelle Cosse. En état de traumatisme elle aussi, out pour toute représentation pendant un long moment.

Quant aux terroristes, ils auraient été appréhendés. Il s'agirait d'hommes et de femmes solidement entraînés. Certains viendraient de l'étranger et se seraient radicalisés de longue date. Un médecin déjà fiché pour insultes à agents aurait coordonné l'action. Le journaliste se tourne maintenant vers la ministre et lui demande si elle a une idée du commanditaire de cet attentat odieux.

« Georges Seguy », répond-elle en fixant intensément la caméra, les yeux exorbités, le visage momifié et les mains tremblantes. « Georges Séguy », dit-elle encore, puis on la voit, chancelante, visiblement très tendue, incohérente et hagarde, entrer dans une voiture noire taguée sur sa porte arrière gauche d'un 49.3. Elle vient de sortir des radars politiques et ne reviendra plus !

Son véhicule remonte maintenant la rue dégagée. Deux mètres environ en contrebas de l'hôpital, inscrit sur un mur en lettres capitales, on peut lire : « DEVOIR ACCOMPLI FERNARDO GARCIA ».

Je ne pouvais pas faire moins pour lui et les vieux des Tournesols.

- 21 -

RÉVOLUTION 9

Arnaud Viviant



Un type dans la rue m'a demandé du feu. Tandis que je cherchais mon briquet dans mes poches, il s'est rapproché de moi et a murmuré très distinctement : « Le CSF veut te voir ». Il m'a tendu son paquet de cigarettes qui était vide. Sur le rabat il y avait écrit l'adresse d'un bistrot, rue Camille Desmoulins. Je devais y être, ponctuel, à seize heures.

Putain !

J'étais à la fois très honoré et très inquiet.

Cela faisait quelques baux que je n'avais pas rencontré le Chef secret de la France (CSF). En fait, je ne l'avais vu en vrai qu'une seule fois, au début de l'année 2005. Comment oublier ça ? J'en parlerai à mes petits-enfants si j'ai la chance d'en avoir un jour. « Oh non, papy ! Tu nous l'as déjà raconté vingt fois ! »

Ce jour-là, j'étais assis à la terrasse d'un café où j'avais mes habitudes, au beau soleil froid qui tombait dans l'axe de la rue de Vintimille jusqu'aux deux tiers de la rue Ballu, en milieu d'après-midi, quand un homme s'est placé à côté de moi. Il m'a tapé sur l'épaule et m'a dit : « J'aime beaucoup ce que tu fais, je peux t'offrir un verre ? » J'ai beau connaître Le Corbeau et le Renard, je me suis fait avoir

comme un bleu. C'est le problème de ces fables, on a beau les connaître on ne les comprend pas. Je n'étais pas très connu à l'époque, un peu plus qu'aujourd'hui toutefois. J'étais journaliste multimédia ; je faisais de la télé, de la radio, j'écrivais dans différents journaux, mais les gens ne m'arrêtaient pas non plus dans la rue pour me demander un autographe. Je m'adressais plutôt aux happy few qu'à la unhappy crowd.

Il a commandé une carafe de rosé, on a trinqué, et il a attaqué directement : « J'ai besoin de toi. » Je ne m'offusquai pas de ce tutoiement dont je constatai qu'il était de principe. Il m'expliqua qu'il voulait que je milite publiquement en faveur du « Non » pour le référendum sur la Constitution européenne.

– Impossible, lui dis-je. En tant que journaliste, je ne peux pas. Vous savez bien que l'affaire est totalement verrouillée dans tous les médias, et que seul le oui a pignon sur rue. C'est une machine de propagande de guerre inouïe qui vient de se mettre en place. Si je sors tout seul de la tranchée, je vais me faire zigouiller. Il n'y a plus que dans l'inframonde d'Internet que les nonistes peuvent s'exprimer librement. Je sais bien que le bout de l'aile gauche du Parti socialiste – Fabius, Mélenchon... – vote non, mais on voit déjà qu'ils vont le payer très cher !

– Ne me parle pas de ces messieurs, s'il te plaît. Non, au contraire, tu vas te glisser comme un chef sous les barbelés des lignes ennemies, comme tu sais si bien le faire, et tu seras victorieux. Le non va l'emporter, et tu verras que le dimanche 29 mai, vers dix-huit heures, une journaliste du Monde que tu connais bien, il me semble, t'appellera pour te dire : « Tu as gagné. » Et ce sera l'un des plus beaux jours de ta vie.

– Comment savez-vous tout ça à mon sujet ?

– C'est assez long à expliquer, il faut que je recommande du rosé. Il est bon, non ? Alors, que penses-tu de ma proposition ?

– Je pense que vous êtes fou. Si je fais ça, je serai viré de partout et je n'aurai plus qu'à aller planter des choux.

– Tu as raison. C'est exactement ce qui va se passer. Tu ne travailleras plus pour cette machine molle de médias concentrés oligarchiques et, ma foi, tu ne t'en porteras que mieux. Tu feras autre chose, tu verras. Tu écriras. Par ailleurs, nous te protégerons.

– Qui ça, nous ?

– Mon organisation et moi.

– Mais de quelle organisation parlez-vous ? Et qui êtes-vous, à la fin ?

– Je suis le CSF.

– Le quoi ?

À cet instant, il s'approcha doucement de mon oreille pour y déposer cette fleur sans nuance :

– Le Chef secret de la France.

Alors là, j'explosai :

– N'importe quoi ! Vous vous prenez pour Jean Moulin, c'est ça ? Vous dirigez la Résistance avec son foutu cortège d'ombres ?

– Oh non, surtout pas ! Ôte-toi tout de suite cette mythologie de la tête, mon garçon, elle a déjà trop servi. Tu es lecteur de Balzac, je suppose. Tu connais donc L'Histoire des treize ?

Un bref instant, je me suis revu adolescent dans ma chambre de la rue Sébastopol à Tours, en train de dévorer sur mon lit *La Fille aux yeux d'or* et *La Duchesse de Langeais*.

– Eh bien voilà ! continua-t-il. Je suis plutôt une espèce de Ferragus XXVI.

Je ris. Pas lui. Absolument pas lui. (Mais alors pas du tout.)

– Alors, comme ça, vous êtes le chef des Dévorants !

– Oh, notre organisation est beaucoup moins romantique que celle imaginée par ce cher Balzac, répondit-il. On sait qu’il travaillait énormément de la cafetière... Mais pour le reste, il y a beaucoup de ressemblance, oui. Le pouvoir dont nous disposons dans ce pays est presque infini. Et comme je te le disais, nous te protégerons.

Je me resservis du rosé.

– Vous êtes de la CIA ?

Il posa soudain sa main sur mon avant-bras, assez fort. Il me faisait presque mal en réalité.

– Je vous arrête tout de suite, monsieur. Je suis français.

Je le regardai avec attention : il avait un visage indo-européen passe-partout, sans traits saillants, avec deux yeux, un nez et une bouche contenant une trentaine de dents. Des vêtements gris de Français moyen, comme si c’était la méthode pour le rester dans cette tourmente mondialisée. Mais je doute que la police, dernière institution dans notre pays à s’intéresser un tant soit peu à la littérature, puisse l’identifier grâce à cette description.

Était-il médium ? Toujours est-il que tout ce que le CSF m’avait dit ce jour-là finit par se réaliser. Le 29 mai 2005, deux heures avant l’officialisation des résultats, une amie m’avertit effectivement de ma victoire. Un an plus tard, je suis viré de mon journal. Et bientôt de la radio et de la télé. Je n’ai plus qu’à m’inscrire au chômage. Pourtant, c’est drôle : quand je rencontre de véritables problèmes, tout s’arrange mystérieusement dans mon dos. Avec les impôts. Avec la Sécu. Avec Pôle Emploi. Avec les flics. Un soir, je suis arrêté à Strasbourg Saint-Denis. Alcootest, contrôlé positif, comme c’est étonnant ! À leurs yeux, vous l’êtes avec un dé à coudre de vodka. Les pandores transmettent par radio mon identité au commissariat. On leur ordonne :

« Relâchez-le immédiatement. » Pas d'égalité entre les citoyens. Je suis bel et bien sous protection.

Rue Camille Desmoulins, le troquet ne payait pas de mine. Il s'appelait Le Cosmopolite. Sur la façade, un calicot à moitié dégringolé indiquait que « les heures du bonheur » commençaient ici à seize heures. Le CSF était assis devant un café à une table obscure au fond de la salle. Il n'avait pas changé en dix années : toujours ce regard anonyme, cette bouille grise gommée par sa banalité même, comme le croquis d'un dessinateur débutant ou bien très doué pour les abstractions.

– Tu as pris du ventre, me dit le CSF.

– Drame du chômage, répondis-je. On picole pour vaincre l'ennui.

– Mais tu ne diriges pas une revue en ce moment ?

Pas de doute, il était toujours aussi bien renseigné. J'avais en effet lancé une revue trimestrielle sur la politique qui vivotait depuis maintenant cinq ans. Ce qu'on appelle un succès d'estime.

– À ton avis, qui la finance en sous-main ? Il va de soi que tu es toujours sous notre protection. Tu t'en es aperçu, n'est-ce pas ? D'ailleurs, j'ai une nouvelle mission pour toi. Tu vas assassiner Clémentine Autain.

– Je ne peux pas plutôt tuer Emmanuelle Cosse ? fis-je en prenant ça à la blague.

– Qui ça ? demanda le CSF.

Il se foutait vraiment de ma gueule.

– Emmanuelle Cosse, l'actuelle ministre du Logement.

Il fit mine d'épousseter sa manche de veste et répéta :

– Non. Clémentine Autain. Tu la connais, je crois ?

– Oui, j'ai bossé avec elle à Regards... Mais pourquoi

elle, nom d'un chien ? Elle n'a rien fait !

– Parce que c'est un programme. On va tous les tuer un par un. On va tuer toute la gauche.

– Vous roulez pour Macron maintenant ? lançai-je en m'esclaffant.

De son côté, il esquissa un rictus : un véritable exploit qui donna un instant à son visage fade et désaffecté une triste pose angulaire.

– Qui plus est, Clémentine Autain soutient le clown pas drôle à l'élection présidentielle.

– Qui ça ? fis-je en imitant son intonation de voix à la perfection, ce qui me valut un de ses regards brutaux, comme si on était giflé par ses cils.

– Jean-Luc Mélenchon.

Vu la lenteur avec laquelle il prononça ledit prénom, je compris que notre chef à tous avait une théorie définitive sur les Jean-Luc en général, et sur celui-ci en particulier.

– Mais Clémentine soutient Mélenchon comme ça, hein, essayai-je de faire valoir. C'est stratégique avant tout. Elle se présente aux législatives et elle ne veut surtout pas que le Front de gauche lui mette quelqu'un dans les pattes. Alors, hop, voilà !

Le CSF posa ses coudes sur la table, s'inclina de tout son poids vers moi et me murmura :

– Tu vas tuer Clémentine Autain, crois-moi. Je ne dis pas que c'est un ordre vu que je n'en donne jamais. C'est juste une vérité glaçante qui va se réchauffer peu à peu entre tes mains.

Tout CSF qu'il était, il commençait vraiment à m'agacer. J'ai gardé le silence aussi longtemps que possible, puis, de façon un peu solennelle, en fouettant bien chaque syllabe, j'ai déclaré :

– Je ne suis pas un tueur.

Et là, après avoir dit ça, j'ai été le témoin d'un phénomène tout à fait exceptionnel : le CSF a éclaté de rire ! Jamais de ma vie je n'avais entendu un tel rire : aussi franc, massif et pur. Un rire alpestre, pyrénéen, himalayen ! L'idée qui m'a alors traversé la tête, c'est que Flaubert devait rire comme ça lorsqu'il lisait Montaigne, tard le soir à Croisset. Décidément, mes petits-enfants auraient le droit à la version longue ! « Oh non, papy ! »

Encore secoué de spasmes, le Chef secret de la France me dit :

– Tu veux vraiment que je te parle des écrivaines et des écrivains qui se promènent tout penauds dans Paris, qui pleurnichent dans les cafés devant des verres de bière éventée en disant que tu les as tués ? C'est un spectacle, tu sais, de rencontrer ces fantômes que tu as formés.

– Oui, mais là, objectai-je, je les ai tués symboliquement, avec des mots, je ne les ai pas tués en vrai.

– Tu crois vraiment ça ?

Je restai silencieux. Alors, il en profita pour pousser son avantage :

– Elle te plaît, cette Clémentine ?

– Elle a quelque chose, vous savez. C'est une vicieuse coincée, une libertine sage qui donne l'impression d'avancer avec le pied sur le frein, j'aime plutôt bien ça. Elle a tout de suite compris qu'il valait mieux ressembler à la Jeanne d'Arc de Carl Dreyer qu'à celle de Luc Besson.

– Falconetti. Oui, tu as raison, il y a un peu de ça.

– Je me souviens de la première fois où je l'ai vue. C'était en 1998. À l'époque, je bossais pour l'émission Arrêt sur Images. Elle venait de lancer Mix-Cité, une association féministe au nom roublard qui mélangeait la cause des femmes et celle des banlieues. On l'avait invitée en plateau, car elle avait créé le buzz avec une polémique spectaculaire

concernant les femmes potiches à la télévision, notamment dans les émissions de Thierry Ardisson. Je trouvais ça complètement artificiel, mais Clémentine l'avait emporté avec sa gouaille de passionaria en voie de radicalisation et ses yeux bleu lavande qui donnent l'impression de sortir de chez le teinturier. C'est comme ça qu'elle est devenue connue. Un grain de gaieté assaisonne tout.

Le CSF tapotait sur la table, il semblait agacé. À l'autre bout de la salle, des Arabes jouaient en silence au rami. Au comptoir, trois ouvriers portugais grattaient des tickets d'Astroflash avec des ongles de chercheurs d'or.

– Merci pour ce point d'information, dit-il. Maintenant, tu vas la tuer.

– Mais comment ? m'écriai-je.

– Comme disait Freud dans son Moïse, « Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte, mais d'en éliminer les traces. » Mes services sont actuellement au travail pour maquiller la mort de Clémentine Autain en suicide. Le scénario est le suivant. Elle était folle amoureuse de toi. Dans son portable, on retrouvera la centaine de messages torrides qu'elle t'a envoyés, parfois assortis de photos sans équivoque. Comme tu ne répondais pas à ses avances, elle a mis fin à ses jours.

– Mais c'est complètement idiot !

– J'espère bien, répliqua le CSF. La fausse idiotie est souvent plus difficile à saisir que la véritable intelligence.

– C'est de Baltasar Gracian ?

– Non, de moi. Bien, je crois que nous nous sommes tout dit.

Il se leva, jeta de la monnaie sur la table pour nos cafés, mais je l'attrapai par la manche pour lui demander :

– Et à droite, vous allez les tuer aussi ?

Il se retourna si vivement que je me dis qu'il devait pratiquer à ses heures perdues un quelconque sport de combat.
– Pourquoi donc ? Ils n'ont jamais été vivants.

Il est vrai que le Chef secret de la France ne donne jamais d'ordre. Il se contente de planter la graine. En 2005, après notre première rencontre, je m'étais dit que j'étais tombé sur un gros mytho, un personnage comme notre époque qui peine à différencier le réel de la réalité, en fabrique à la chaîne, du tueur psychopathe qui crie « Allah akbar » pour se donner une contenance ou un contenu (exactement comme la Manson Family signait ses crimes « Helter Skelter » en lettres de sang, juste des A à la place des E) jusqu'à la star de la télé-réalité qui lacère son petit ami à coups de couteau. Aujourd'hui, c'est par des souricières que la plupart des gens cherchent à entrer dans la légende. À l'époque, le CSF n'avait pas plus de réalité que ces gens-là dans mon esprit. Ce n'était pas Batman ni même son vieux lardin gay. Je cherche à l'oublier. J'y parviens. Je ne raconte cette histoire à personne, pas même à ma chérie, et je finis par me persuader que cette conversation arrosée de rosé n'a jamais existé.

Si bien que lorsque s'engage la campagne pour le référendum et que je pars la fleur au fusil pour défendre le non, je peux croire en toute sincérité que je n'obéis qu'à mon seul libre arbitre. Je mesure tout de suite le péril : au journal, la crapule rocardienne qui me tient lieu de rédacteur en chef travaille déjà à ma perte. Il ne pourra que s'en féliciter. Lorsque je serai viré pour faute lourde, lui sera promu directeur adjoint de la rédaction d'un grand quotidien.

Quand le CSF me suggère d'assassiner Clémentine Autain, il se trouve que je suis plongé dans la lecture de

Relire la révolution de Jean-Claude Milner, son plus grand livre depuis *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, en 2003. Et je tombe sur des phrases qui, au vu de la consigne prophétique du CSF, produisent en moi une résonance très bizarre. Par exemple, pages 247-248 : « La révolution crée des circonstances exceptionnelles ; celles-ci appellent des décisions qui s'exceptent de la règle politique en général et en particulier de la règle qui veut qu'en politique on ne tue pas son adversaire. Si la révolution s'installe dans le temps, alors l'exception devient la règle ; une collectivité commence à subsister, dont la règle permanente prévoit que désormais on peut et doit tuer son adversaire. Du coup, la règle fondamentale est systématiquement violée. La révolution, qui se veut l'acte politique par excellence, s'inverse en antipolitique. En fait, elle met à nu la position de maître. »

Mon affection pour elle n'ayant cessé de bourgeonner, j'ai beaucoup de mal à considérer Clémentine Autain comme une véritable adversaire. Pourtant, depuis que je la connais, je la vois faire de la politique dans les règles : conseillère municipale, conseillère régionale, bientôt députée. Je songe à cette sentence que Louise Michel énonçait en 1904 : « Dites-nous, camarades de toutes les ligues, est-ce que vous allez continuer ainsi, usant les urnes, le temps et l'argent ? Que vous ont fait ces autres camarades que vous cherchez à faire entrer dans le lazaret du Palais-Bourbon, pourquoi les persuader qu'ils peuvent tout ? Ils ne peuvent rien que pourrir comme les autres. Lors même qu'ils arriveraient à mettre des pièces neuves sur les trous de la Constitution, vous savez bien que cela n'irait pas ensemble, les morceaux neufs arracheraient la guenille. »

Clémentine soutient Mélenchon. Croit-elle une seule seconde aux billevesées de l'ancien sénateur socialiste ?

Notamment lorsqu'il affirme qu'une fois élu Président de la République, son premier geste sera de nommer une Assemblée constituante ? Vaste blague. À supposer que cette élection ait lieu, le premier geste de Mélenchon sera d'attendre le résultat des législatives, dont la gauche sortira nécessairement vaincue. Le pays s'installera alors dans une cohabitation à laquelle ce mitterrandolâtre absolu rêve en silence jour et nuit.

Alors oui, le CSF a sans doute raison.

Peut-être est-il temps de faire de l'antipolitique.

Peut-être est-il temps de prendre la position de maître.

- ÉPILOGUE -
RÉSIDENTICE
Gérard Streiff



L'engin passa la porte et pénétra dans la salle de réunion. De loin, il avait la taille d'un de ces gros aspirateurs dont on se sert pour les moquettes de bureau. À y regarder d'un peu plus près, cela faisait plutôt penser à un arroseur de pelouse, dit arroseur-canon, mais un arroseur monté sur quatre petites roues, car la chose avançait lentement, silencieusement.

Il était aux environs de vingt heures et l'ambiance dans la salle était tendue. Au centre de la pièce, une table, ronde, autour de laquelle la bande du 49.3 se livrait d'ordinaire à son jeu favori, les mots fléchés. Mais ce soir-là, l'heure n'était pas au divertissement.

Le groupe procédait à un long débriefing après la série d'actions spectaculaires auxquelles ses membres venaient de se livrer et qui avait quasiment effacé la gauche du paysage.

Celui qui avait tout l'air d'être le chef, Denis Lepyre, rappela qu'il y avait eu quelques ratés, mais il qualifia cependant le bilan des opérations de globalement positif.

La liste des cibles était en effet impressionnante.

Un des participants osa une plaisanterie : « Les gauchers

vivent moins vieux que les droitiers, c'est bien connu », mais cela ne fit rire personne.

Lepyre assura qu'on allait pouvoir passer au point suivant de l'ordre du jour, les préparatifs de sa candidature à la présidentielle. Une onde de plaisir parcourut la petite assistance.

Au même moment, l'engin, couleur passe-murailles, se glissa sous la table et se positionna aux pieds des participants. Personne n'avait vraiment prêté attention à l'intrus. Erreur fatale, car il s'agissait d'un robot télécommandé et lesté d'un dispositif explosif. L'objet était manipulé à distance par les artificiers du GIGN. Quand ces derniers constatèrent que « Farewell » – c'était le surnom donné à l'arroseur – était en place, ils en informèrent le GQG et sollicitèrent son accord pour passer à la phase deux. La décision de principe étant prise depuis plusieurs heures, l'accord fut aussitôt donné.

La salle de réunion et le pavillon qui les hébergeait furent proprement pulvérisés, et ses résidants itou. Ainsi finit l'histoire de la bande dite du 49.3 puisque c'est ainsi qu'elle signait chacun de ses forfaits.

Mais comment tout cela avait-il commencé ? Plusieurs versions ont longtemps circulé sur les réseaux sociaux, portées par de faux amis, des prétendus experts, des proches jaloux et des plumitifs vaniteux.

En vérité, tout a débuté le 2 juillet. En plein Belleville. Le noyau dur de l'équipe, au moment des faits relatés dans cet ouvrage, séjournait à la résidence Le Bœuf, 49 boulevard de Belleville, pavillon 3. Pourquoi Le Bœuf ? Rien à voir avec le mammifère, mais simple clin d'œil aux improvisations que pouvaient s'offrir les musiciens en fin de soirée. Le Bœuf était en effet une clinique des gens du spectacle. Et le pavillon le domaine du docteur Denis Lepyre.

Lepyre, psy de réputation internationale, s'était spécialisé dans le traitement des délires paranoïaques, une maladie grave faisant partie des psychoses. « Seul le paranoïaque perçoit tout ! » aimait-il à dire, citant à peu près son maître, un certain Jacques Lacan.

Son pavillon hébergeait une vingtaine de patients tous affectés de délires paranos carabinés, allant du délire d'interprétation au délire passionnel. Les uns cultivaient la revendication judiciaire avec recours à des procès sans fin. D'autres étaient plongés dans des délires métaphysiques visant la transcendance sans toujours l'atteindre. Beaucoup s'absorbaient dans des constructions imaginaires de systèmes politiques aussi utopiques que démentiels. Il y avait notamment quelques vieux marxistes mal remis de la chute de l'URSS, en comparaison desquels Louis Althusser aurait semblé aussi sain d'esprit qu'un nouveau-né.

Le docteur Lepyre, plongé nuit et jour dans cette fosse aux serpents, avait fini par s'en trouver lui-même affecté. D'abord ce furent quelques troubles de la pensée, des associations d'idées incongrues, une perturbation de l'expression verbale (il ne se souvenait jamais des noms de ses patients !), une répétition très pénible de certaines injures comme « Putain de bordel à cul ! » Et puis, il était envahi par des idées de meurtre, visant notamment la classe politique. Tout cela ajouté à un égotisme débordant, on pouvait sans barguigner dire que le docteur Lepyre était fou. Le plus fou des fous de sa clinique.

Il était connu pour ses tirades outrancières et sa totale allergie envers Michel Rocard. Les raisons de cette animosité, enkystée au fil du temps, remontaient aux années 70 et au PSU, c'est dire si plus personne ne se souvenait des origines précises du contentieux. Or, cette rancune s'était encore ravivée ces derniers temps, le docteur Lepyre s'étant

persuadé – allez savoir pourquoi – que Michel Rocard se présenterait à la présidentielle de 2017.

Les choses auraient pu en rester là, le docteur et son groupe auraient pu poursuivre leur petit bonhomme de radotage, mais il y eut le funeste 2 juillet. C'est ce jour-là que tout s'emballa. Denis Lepyre venait de lancer, une nouvelle fois, en plein réfectoire, de terribles menaces en direction de Michel Rocard, quand les informations annoncèrent le décès de ce dernier.

L'impression laissée par cette imprécation si redoutablement et si immédiatement efficace fut formidable. Le gourou y acquit un surcroît d'autorité incroyable sur sa troupe. D'autant qu'il assura alors, et assez mystérieusement : « Ça change la donne ! »

Cette disparition sembla lui donner de drôles d'idées. On l'entendit, les jours suivants, lancer le même genre d'anathèmes publics à l'égard d'à peu près tous les responsables de la gauche. Mais sans résultat. En tout cas, sans résultat comparable au précédent Rocard.

On comprit qu'il entendait désormais, lui, Denis Lepyre, postuler à la présidentielle, à gauche, en éliminant tous les concurrents possibles, et il y en avait une flopée. Même au sein du pavillon, on savait ça.

Les malédictions répétées du docteur ne donnant pas les résultats escomptés, une idée fit son chemin dans son groupe de patients : et si on les butait ?

L'idée fit d'abord grincer, puis rire. Et finalement, un accord assez général se fit sur l'idée d'effacer la concurrence.

Et c'est ainsi que commença la dérive meurtrière du docteur et de ce que la presse appela « la bande du 49.3 ». Ses membres, encouragés par le psy, se partagèrent les cibles, mobilisèrent leurs proches. Les questions fusèrent : quelle

arme ? Quel timing ? Quel recours éventuel à un tueur à gages ? Quel déplacement ? Mais c'était à chacun de se débrouiller. L'essentiel était de débayer le terrain pour le patron d'ici le début de l'hiver. Le lancement de l'opération « 49.3 » ne fut pas plus compliqué que cela.

Les médias n'accordèrent pas tout de suite la place qui convenait à ces disparitions. Les angoisses et les espoirs de Didier Deschamps et de sa troupe monopolisaient alors presque toute leur attention. Puis, quand les journalistes commencèrent à s'y intéresser, ils cherchèrent évidemment une interprétation purement politique. Ce qui égara accessoirement la police qui eut le plus grand mal à dresser le profil du ou des tueurs.

On parla un temps de « menace complexe », de « lourd défi », d'histoires de mœurs ? Certains invoquèrent même une intervention d'extraterrestres. Bref, on nageait.

Le profil atypique des tueurs, leur côté disons « Pieds nickelés » semblait leur assurer une impunité durable. Car cela dura. Quasiment jusqu'à la dernière opération, celle qui visa Myriam El Khomri.

Les rangs du gouvernement étaient déjà clairsemés, l'Élysée se dépeuplait, les conseillers partaient pantoufler du côté des banques. Les ministères étaient quasi déserts, hantés par des huissiers désœuvrés et des gens de la garde républicaine. Mais Myriam El Khomri, surnommée « Qu'est-ce-que-je-dis ? » par ses collaborateurs, tenait bon, toujours présente dans les rassemblements officiels, où les services de sécurité assuraient le plus gros du public. Et toujours accompagnée de son inévitable directeur de cabinet, Pierre-André Impair.

La ministre avait quitté ses ensembles bleus pour prendre la couleur du deuil et savait jouer des contrastes, cheveux sombres et visage clair, lunettes noires et sourire

marmoréen. Le titre que trouva Libération, « La Myriam était en noir », fit florès. Le Figaro parla de « la veuve du gouvernement ». On s'interrogeait sur l'éternel dossier cartonné gris-rose qu'elle promenait en toutes circonstances. Certains assuraient qu'il contenait une liste de syndicalistes, CGT et autres contestataires, qu'elle s'était promis de saquer.

Denis Lepyre se chargea personnellement de son cas. Il entendait profiter de son péché mignon, le narcissisme, pour la faire tomber.

Elle avait connu une première alerte un mercredi à la sortie de l'Élysée où elle continuait à venir malgré les consignes. Ce jour-là, sur le perron, un photographe la sollicita plus ardemment que les autres. « Madame la ministre ! » criait-il. Or, ce journaliste était situé très à droite de l'entrée du bâtiment. Elle qui aimait poser chercha son interlocuteur en se tournant vivement à s'en faire un torticolis, et elle rata la première marche ; heureusement, Pierre-André Impair était là et la récupéra au milieu des escaliers, mais l'alarme avait été sérieuse. On ne retrouva pas le mystérieux photographe.

Deux jours plus tard, la ministre inaugurait une première impression du nouveau Code du travail, « malgré les circonstances » disait le carton d'invitation ; cela se passait dans une imprimerie à la frontière du XX^e et de Montreuil. L'imprimeur avait préparé comme il faut l'événement : trois chariots élévateurs portaient, sur trois bons mètres de hauteur, des palettes de livres ; les photographes demandèrent évidemment à la ministre de se placer devant ce mur de papier. Pierre-André Impair lui montrait comment prendre la pose quand la falaise de documents oscilla, vacilla, s'effondra et submergea le directeur de cabinet. Le Code avait beau avoir été allégé, comme on disait, l'ensemble pesait tout de même plusieurs tonnes.

On raconta plus tard qu'Impair s'était sacrifié pour sa ministre, mais ce conte de fées laissa perplexe.

À quelque chose malheur est bon, dit l'expression populaire. C'est ce jour-là en effet que la police repéra le docteur Lepyre ; on l'avait vu quitter précipitamment le volant d'un des chariots ; on le filocha... jusqu'à la clinique de Belleville.

La police avait tout envisagé : la droite, Daesh, les Basques, les services américains, Poutine, des gens de la FNSEA, des énarques mal notés, La Manif pour tous, des fanas de l'ultragauche, tout fut envisagé, tout sauf les résidents d'un établissement psy, en plein Belleville.

Les environs du pavillon 3 furent promptement sécurisés, comme on dit, les résidents vite identifiés ; on s'assura qu'on tenait le docteur et sa bande. Un conseil extraordinaire de sécurité fut organisé dans l'urgence avec ce qui restait de ministres et tout le GQG police. On utilisa les grands moyens. La ligne était : « Pas de cadeau ». On connaît la suite. Et la fin.

On rappellera simplement ce commentaire du présentateur du JT « Spécial 49,3 », qui suivit l'explosion du pavillon : « La gauche disparue, la présidentielle 2017 pouvait commencer. » Il eut droit, dit-on, à une remontrance du CSA pour blague déplacée.

Dernière parution : *La Collection*, Éditions Horsain.

TABLE DES MATIÈRES

❶	French touch ~ Eva Almassy	7
❷	Storm clouds / Nuées d'orage ~ Diego Arrabal	19
❸	Va vers la lumière, Jean-Pierre ~ Laurence Biberfeld	31
❹	Moi, président ~ Antoine Blocier	43
❺	Jean-Luc et le fantôme de Louise ~ Didier Daeninckx	55
❻	1800, 60, 32 ~ Dominique Delahaye	71
❼	Putain de valise ~ Jeanne Desaubry	81
❽	Retour en farce ~ Pierre Dharréville	91
❾	Le sang des estives ~ Pierre Domengès	111
❿	Au bal masqué ~ Patrick Fort	125
⓫	Business is business ~ Gildas Girodeau	139
⓬	Un stylo pour Lolo ~ Maurice Gouiran	151
⓭	Treize reste Taubira ~ Gilles Del Pappas	165
⓮	Zapping ! ~ Philippe Masselot	177
⓯	Politique , mon amour ~ Jacques Mondoloni	185
⓰	Jeannette ~ Chantal Montellier	193
⓱	Chabichou Payet ~ Max Obione	209
⓲	No, no, no... ~ Philippe Paternolli	223
⓳	Par saint-georges ! ~ Valérie de Saint-Do	235
⓴	Radicale thérapie ~ Marie-Pierre Vieu	247
⓵	Révolution 9 ~ Arnaud Viviant	259
Épilogue	: Résidence ~ Gérard Streiff	273

DERNIÈRES PARUTIONS

Ouvrage collectif
FRANCO LA MUERTE

Jacques Fath
PENSER L'APRÈS
Essai sur la guerre, la sécurité internationale, la puissance
et la paix dans le nouvel état du monde

José Fort
30 ANS D'HUMANITÉ
Ce que je n'ai pas eu le temps de vous dire

Maxime Vivas
LES COLLINES DE CARACAS

Diego Arrabal
JOUR DE COLÈRE

Claude Mazauric
AU BORD DU GOUFFRE

Jacques Mondoloni
FLEUR DE RAGE

Patrick Fort
APRÈS NOUS

Marina Mielczarek
BAL INUIT
D'après une histoire vraie

Maurice Ulrich
HEIDEGGER ET LE GOLEM DU NAZISME

Nadine Picaudou-Catusse
J'AI PRIS DES TRAINS DANS L'HIVER

Julien Bayou
KERVIEL : UNE AFFAIRE D'ÉTAT

Le catalogue est disponible sur

www.editions-arcane17.net

ISBN : 978-2-918721-56-7

Achevé d'imprimé sur les presses
de Public-Imprim en octobre 2016

Dépôt légal : octobre 2016

Contact : info.arcane17@orange.fr